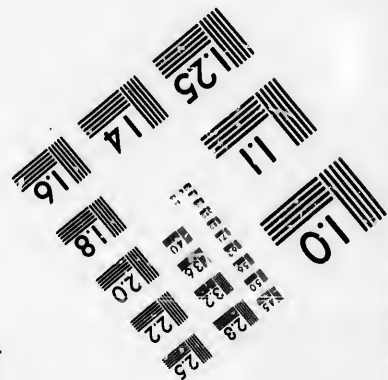
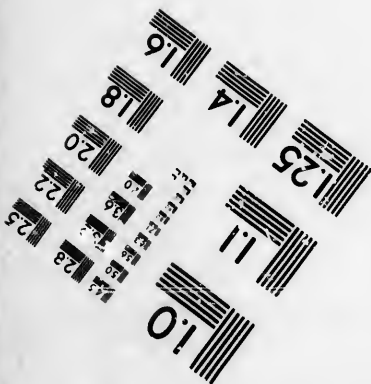
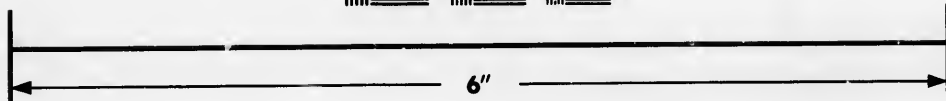
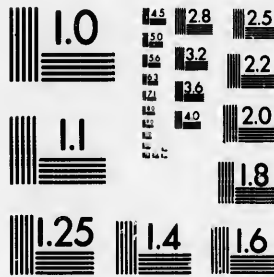


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-1503

18
20
22
25
28
32
36

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
15
19
23

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: **Pagination continuée du tome premier, première partie. Pagination irrégulière :
[i] - xii, 199-230, 239-441 p. Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

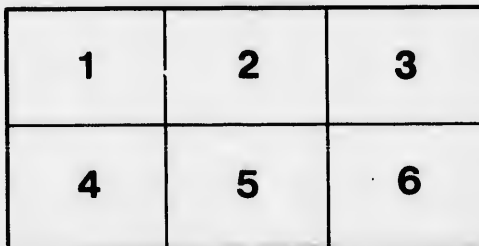
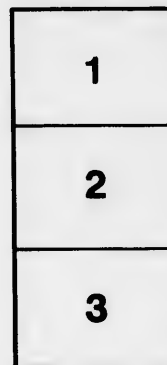
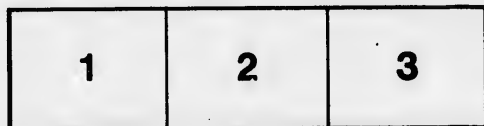
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
image

rata
o

elure,
à

H

H I

E

ANC

ESSAIS
HISTORIQUES
ET POLITIQUES
SUR LES
ANGLO-AMÉRICAINS.

ESSAYS
ON THE
POLITICAL
ECONOMY
OF THE
AMERICAN
REPUBLIC

E

H I

E T

ANG

Par M.

T O

S E C



A

M.

ESSAIS
HISTORIQUES
ET POLITIQUES
SUR LES
ANGLO-AMÉRICAINS,

Par M. HILLIARD D'AUBERTEUIL.

TOME PREMIER.
SECONDE PARTIE.



A BRUXELLES.

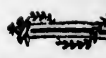
M. DCC. LXXXII.

LES
HISTOIRES
ET NOUVEAUX

NOUVEAUX
HISTOIRES
ET NOUVEAUX



LES
HISTOIRES
ET NOUVEAUX



DU
S

PITT
la Ch
Améri
Georg
manda
caines
Howe
kers'hi
se déci
forces
l'ouver

Mat

CHAP. I.^e

Table

I. I.

Ouver

Prise

Skee

Tome I



v

T A B L E
D U T O M E P R E M I E R ,
S E C O N D E P A R T I E .
L I V R E I V .

PITT fait de nouveaux efforts dans la Chambre des Pairs en faveur des Américains ; sa tête est en danger ; George Washington est nommé Commandant en chef des troupes Américaines ; arrivée des Généraux Anglais Howe & Burgoyne ; affaire de Bunkers' hill ; mort de Waren. Le Congrès se décide à porter la guerre en Canada ; forces guerrières de l'Amérique , à l'ouverture de la campagne en 1776.

Matières du quatrième Livre.

CHAP. I. ^{er} Débats du parlement ,	page 199
Tableau politique de la Cour de Georges III ,	201
Ouverture de la campagne de 1775 ,	205
Prise du fort Ticonderago , & du colonel Sken ,	208
Tome I.	2

vj

- CHAP. II. *Les Gouverneurs des Colonies sont réduits à s'embarquer sur des bâtimens de guerre,* 211
Ouverture de la seconde année du Congrès 212
Washington est nommé Commandant en chef de toutes les troupes de l'Amérique, 215
Parallèle de Washington & de Charles Lée, 218
- CHAP. III. *Affaire de Bunkers'hill, 16 juin 1775,* 224
Opinion du parti de la Cour, injurieuse à la bravoure des Américains, 227
Mort de Waren, 229
Son éloge, *ibid.*
- CHAP. IV. *Les habitans en état de porter les armes sont chassés de Boston,* 240
Manifeste du Congrès général, 241
Alarmes & troubles en Angleterre; adresses du corps-de-ville au Roi, 245
Embarras des Ministres, 248
- CHAP. V. *Excessive dureté du général Anglais envers les prisonniers de guerre,* 252
Le Congrès se décide à porter la guerre dans le Canada, 253
Projet de la diversion du Canada, 258
- CHAP. VI. *Embrasement de Norfolk,* 261
Arrêtés & précautions de l'assemblée de Rhod'Island, 267

On
J
Les
CHAP.
V
a
CHAP.
c
Obj
A
Tro
CHAP.
CHAP.
ARN O
partie
Quebe
Mong
verneu
de Mo
sauve
mery ;
d'une
M
CHAP. I.
no
Arnol
ral

nies sont
 bâtimens
 211
 e Congrès
 212
 adant en
 Amérique,
 215
 Charles
 218
 , 16 juin
 224
 injurieuse
 , 227
 229
 ibid.
 de porter
 on , 240
 241
 ; adresses
 245
 248
 l'Anglais
 re , 252
 la guerre
 253
 da , 258
 k , 261
 ésemblée de
 267

vij

Ordre du Congrès d'abandonner les villes
 situées au bord de la mer , 268
 Les vaisseaux du Roi portent le ravage &
 l'incendie le long des côtes , 271
 CHAP. VII. Nouvelles légions levées dans la
 Virginie & dans les provinces confé-
 dérées , 273
 CHAP. VIII. Forces de l'Amérique pour la
 campagne de 1776 , 276
 Observations générales sur les Anglo-
 Américains , 279
 Troupes de l'Amérique , 280
 CHAP. IX. Artillerie & fortifications , 283
 CHAP. X. Marine , 289

L I V R E V.

ARNOLD porte la guerre dans la
 partie basse du Canada ; il assiège
 Quebec. Prise du fort Saint-Jean par
 Mongommery. Guy Carleton , gou-
 verneur du Canada , s'enfuit secrètement
 de Montréal , se jette dans Quebec &
 sauve cette place : mort de Mongom-
 mery ; éloge de ce général. Arrivée
 d'une armée Anglaise au Canada.

Matières du Livre V.

CHAP. I.^{er} Marche mémorable du colonel Ar-
 nold , 295
 Arnold publié une proclamation du géné-
 ral Washington , 299

	<i>Mongommery vient assiéger le fort Saint-Jean,</i>	301
CHAP. II.	<i>Deux mille Canadiens joignent l'armée de Mongommery,</i>	304
	<i>Mauvais succès de la témérité de l'aventurier Ethan Allen,</i>	ibid.
	<i>Mongommery prend le fort Chambly,</i>	305
CHAP. III.	<i>Défaite de Carleton & du colonel M^s Clean,</i>	307
	<i>Capitulation du fort S. Jean,</i>	ibid.
	<i>Prise de la ville de Montréal,</i>	309
	<i>Carleton se sauve à Quebec déguisé en Matelot,</i>	310
CHAP. IV.	<i>Commencement du siège de Quebec,</i>	311
	<i>Vexations & cruautés commises contre Thomas Walker & sa famille,</i>	312
	<i>Dispositions des Canadiens,</i>	318
CHAP. V.	<i>Arnold bloque la ville jusqu'à l'arrivée de Mongommery,</i>	321
	<i>Mongommery forme le siège de Quebec,</i>	323
	<i>Il livre l'assaut à la ville,</i>	327
	<i>Sa mort,</i>	330
	<i>Arnold est blessé, une partie de sa division est faite prisonnière,</i>	ibid.
	<i>Il se retire en bon ordre, avec les débris de l'armée,</i>	331
CHAP. VI.	<i>Réflexions sur cette campagne,</i>	332
	<i>Le Congrès érige un mausolée aux manes</i>	

CHAP. V.
 le
 ri
 Affa
 CHAP. V.
 an
 Com
 Arne
 po
 ven
 DÉBAT
 de Bo
 contrai
 de la
 Sulliva
 Le con
 treize é
 M
 CHAP. I.
 pour
 nair
 Le lora

rt Saint-
301
joignent
304
e l'aven-
ibid.
bly, 305
du colonel
307
ibid.
309
éguisé en
310
de Que-
311
ès contre
312
, 318
jusqu'à
321
bec, 323
327
330
sa division
ibid.
les débris
331
agne, 332
eux manes

ix

- de Mongommery ; éloge de ce guer-
rier, 336
Arnold convertit le siège en blocus, &
ensuite recommence le siège, 339
Arnold & Wooster levent enfin le siège, 343
CHAP. VII. Carleton fait une sortie avec
les troupes Anglaises qui viennent d'ar-
river, & poursuit les Américains, 345
Affaire du poste aux Cèdres, 346
CHAP. VIII. Arrivée du général Burgoyne
au Canada, 352
Combat des Trois-rivières, 353
Arnold prend le parti d'évacuer tous les
postes dans le Canada, & de se retirer
vers Albany ; succès de sa retraite, 356

L I V R E V I.

DÉBATS du parlement. Blocus & siège
de Boston. Sir William Howe est
contraint d'évacuer cette place. Plan
de la campagne ; attaque du fort
Sullivan & de la ville de Charles-town.
Le congrès déclare l'indépendance des
treize états réunis.

Matières du Livre VI.

- CHAP. I.^{er} Traités faits par Georges III,
pour se procurer des troupes mercé-
naires, 359
Le lord Germaine propose de réduire les

	<i>Américains à une dépendance absolue; ouvrage politique du docteur Price,</i>	363
	<i>Débats du parlement,</i>	365
	<i>Blocus de Boston,</i>	369
CHAP. II.	<i>Siège de Boston,</i>	372
	<i>Howe attaque inutilement les batteries de Dorchester; il se décide à évacuer la ville,</i>	374
	<i>Il se retire à Hallifax pour attendre la flotte commandée par son frère,</i>	379
	<i>Washington envoie des troupes à New-Yorck,</i>	381
	<i>Réjouissances des Bostoniens,</i>	382
CHAP. III.	<i>Descentes aux îles Bermudes,</i>	383
	<i>Ravages du lord Dunmore,</i>	384
	<i>Arrêtés de la convention de la Virginie,</i>	385
	<i>Formation d'un corps de Royalistes dans la Nouvelle-Ecosse,</i>	ibid.
	<i>Le Congrès s'empare des biens & créances des Métropolitains, pour subvenir aux dépenses de la guerre,</i>	ibid.
	<i>La province de Géorgie prend part à la confédération,</i>	386
	<i>Débats du parlement; embarquement des troupes,</i>	388
	<i>Plan de la campagne de 1776,</i>	390
	<i>Objections contre ce plan,</i>	392
	<i>Défaite des Royalistes ou Torris, dans la Caroline du nord,</i>	ibid.

	<i>Gra</i>
CHAP. I.	<i>m</i>
	<i>le</i>
	<i>La</i>
	<i>pr</i>
	<i>se</i>
	<i>ta</i>
	<i>vi</i>
	<i>Pro</i>
	<i>co</i>
	<i>&</i>
	<i>Adre</i>
	<i>le</i>
	<i>Répo</i>
CHAP. V.	<i>La f</i>
	<i>ba</i>
	<i>Proc</i>
	<i>Déba</i>
	<i>Alar</i>
	<i>Prép</i>
	<i>Attaq</i>
	<i>l'a</i>
	<i>Clint</i>
	<i>&</i>
CHAP. V.	<i>da</i>
	<i>mo</i>
	<i>Mort</i>

	<i>Grand abus des gouvernemens modernes ,</i>	393
	CHAP. IV. <i>Projet d'invasion dans la Caroline méridionale, & d'attaque contre Charles-town,</i>	396
	<i>La Caroline méridionale est de toutes les provinces confédérées, la première à secouer le joug du gouvernement Britannique; nouvelles loix de cette province ,</i>	398
	<i>Proclamation des nouvelles loix, & des commissions de John Rutlege, président, & de Henri Laurens, vice-président,</i>	403
	<i>Adresse du conseil législatif, à John Rutlege ,</i>	ibid.
	<i>Réponse de ce président ,</i>	406
	CHAP. V. <i>Arrivée de Peter Parker,</i>	ibid.
	<i>La flotte est arrêtée plusieurs jours sur la barre de Charles-town ,</i>	407
	<i>Proclamation du chevalier Clinton ,</i>	409
	<i>Débarquement de son armée ,</i>	410
	<i>Alarmes dans Charles-town ,</i>	411
	<i>Préparatifs de résistance ,</i>	ibid.
	<i>Attaque de l'île Sullivan, & ordre de l'attaque ,</i>	412
	<i>Clinton s'égare, l'escadre attaque seule & est repoussée ,</i>	413
	CHAP. VI. <i>La garnison pend un espion pendant le combat. Perte de l'escadre en morts & blessés ,</i>	418
	<i>Mort courageuse du capitaine Morris ,</i>	
<i>absolue;</i>		
<i>rice, 363</i>		
365		
369		
372		
<i>atteries de</i>		
<i>évacuer la</i>		
374		
<i>attendre la</i>		
<i>re, 379</i>		
<i>es à New-</i>		
381		
382		
<i>udes, 383</i>		
384		
<i>Virginie,</i>		
385		
<i>listes dans</i>		
ibid.		
<i>& créances</i>		
<i>venir aux</i>		
ibid.		
<i>part à la</i>		
386		
<i>uement des</i>		
388		
390		
392		
<i>ris, dans</i>		
ibid.		

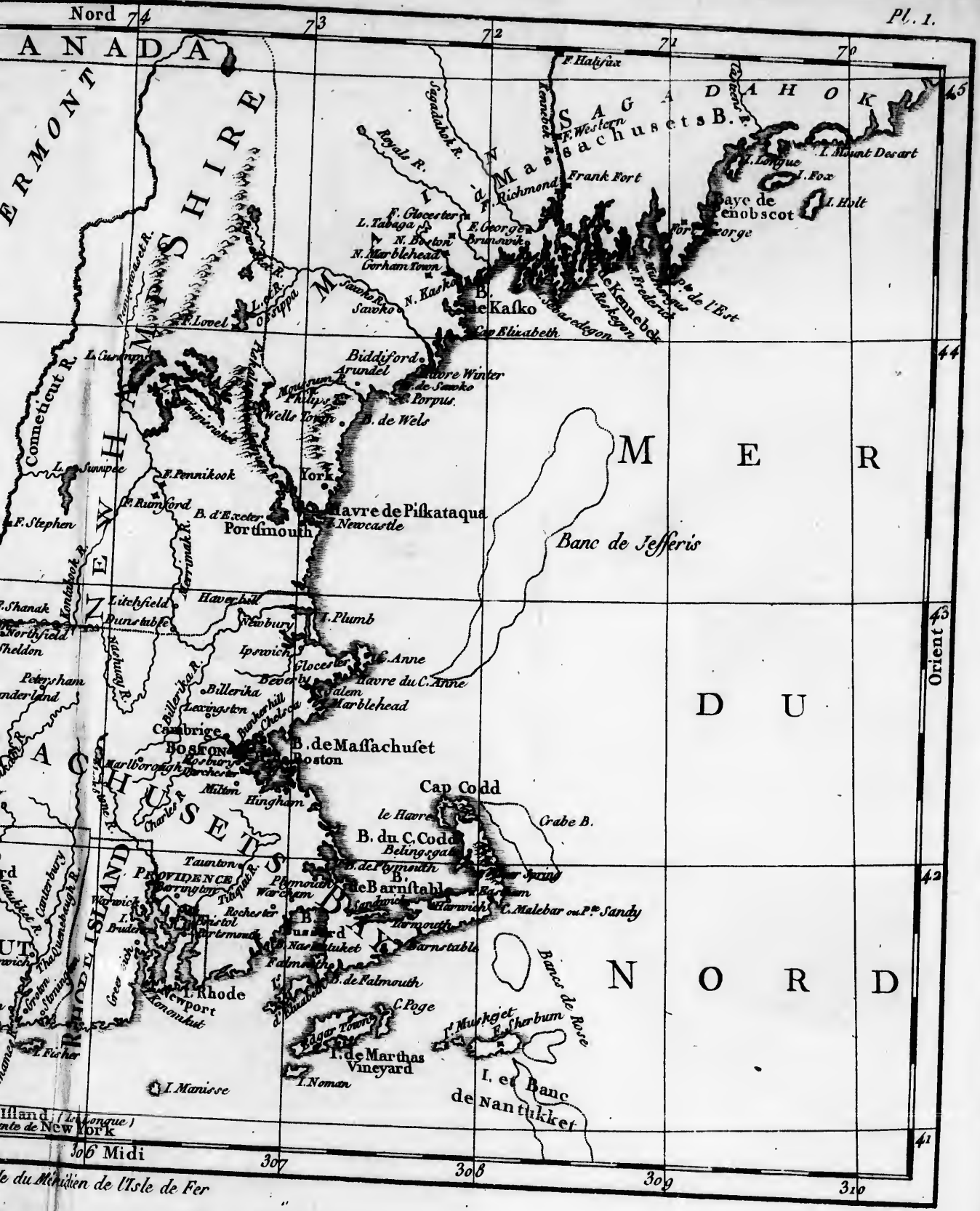
<i>commandant le Bristol ,</i>	419
<i>Bravoure extraordinaire de Jasper ; activité surprenante du général Lée ,</i>	419
<i>Le vaisseau le Roebuck & deux frégates sont chassés de la rivière Christiana ,</i>	423
CHAP. VII. Arrivée du lord Howe ,	<i>ibid.</i>
<i>Proclamation qu'il fit publier ,</i>	425
<i>Le Congrès déclare les treize colonies confédérées , États libres & indépendans , le 4 juillet 1776 ,</i>	<i>ibid.</i>
CHAP. VIII. Déclaration de l'indépendance ,	427
<i>Elle est reçue avec acclamation dans toutes les provinces , & l'on travaille à former de nouvelles loix politiques ,</i>	439

FIN de la Table de la seconde Partie
du Tome I.^{er}



419
per; acti-
ée, 419
frégates
iana, 423
e, ibid.
425
onies con-
épendans,
ibid.
l'indépen-
427
ans toutes
e à former
439

e Partie



119
119
122
123

Orient

42

41

306 Midi
du Méridien de l'Isle de Fer

307

308

309

310

19
21
19
res
.23
i



Longitude du Méridien

S L

LIV

PITT
 Cham
 Améri
 Georg
 mand
 ricain
 & Bur
 mort
 à port
 forces
 l'ouver

LE
 Bostonien
 ens sages
 ette dém
 omte de

Tome I

SECONDE PARTIE.

LIVRE QUATRIEME.

PITT fait de nouveaux efforts dans la Chambre des Pairs, en faveur des Américains; sa tête est en danger; George Washington est nommé Commandant-Général des Troupes Américaines; arrivée des Généraux Howe & Burgoyne; affaire de Bunkershill; mort de Waren; le Congrès se décide à porter la guerre dans le Canada; forces guerrières de l'Amérique, à l'ouverture de la campagne en 1776.

LE Parlement ayant déclaré les Bostoniens rebelles à l'Etat, tous les sages prédirent les évènements que cette démarche devait produire. Le comte de Chatam combattait dans la

ANNEE 1775. I. Débats du Parlement,

Tome I.

O

19
di-
19
tes
.23

RHODE I
Washington
isher

(L)
ew
3
iruité

chambre des Lords les projets du ministère, avec la hardiesse qui convenait dans des circonstances où il n'y avait pas un moment à perdre pour arrêter la subversion totale dont l'État était menacé. Il faisait voir qu'il conservait encore le zèle patriotique & la vigueur de génie que l'âge glace ordinairement dans les autres hommes. Ceux qu'on appelait les amis du Roi, en prirent de l'ombrage, & la liberté avec laquelle il osait contredire leur avis, leur parut excéder toute mesure. Ils portèrent la chambre à procéder contre ce courage républicain ; elle oublia tout ce que l'Angleterre devait au célèbre Pitt. Peut-être s'en fallut qu'il ne devint victime d'une injustice plus cruelle que celles qui souillèrent la gloire d'Athènes & tranchèrent les jours de Miltiade, de Socrate & de Phocion.

La chambre fut sur le point de l'envoyer à la tour de Londres, pour miner sa glorieuse carrière parmi les criminels d'état. Trente-cinq voix

s'élevèrent
l'opposition
cette
dépendance
celui de
comme
être, à
s'approuver
aux An
tement
l'admini
pour fa
homme
Roi se r
& que
ame de

LA HO
venait de
d'allégres
ne pouva
si dévoué
contradict
comme u
directe &

s'élevèrent contre lui ; heureusement l'opposition en eut trente-six, & dans cette journée, la destinée de Pitt ne dépendît que d'un seul suffrage. C'était celui du duc de Glocester, qui, attaché comme tout prince Anglais le devrait être, à la constitution Britannique, désapprouvait la guerre que l'on déclarait aux Américains, & avait voté ouvertement contre le bill tyrannique pour l'administration du Canada ; il fallait, pour sauver les jours du plus grand homme de l'Europe, que le frère du Roi se rangeât du côté de l'opposition, & que ce prince eût préservé son âme de l'air contagieux de la cour.

LA honte dont la chambre des Lords Tableau politique de la Cour de George III. venait de se couvrir, était un sujet d'allégresse dans le parti du Roi : que ne pouvait-il pas espérer d'un parlement si dévoué à ses projets, que la seule contradiction y était déjà regardée comme un crime, quand elle était directe & exprimée sans détour ? Ses

peuples se déchiraient mutuellement, & il ne voyait pas dans les conseils & dans l'indignation de Pitt, le salut de l'Angleterre. Il s'obstinait à ne considérer dans la guerre de l'Amérique, que des troubles excités par ses ministres eux-mêmes, pour se procurer une guerre utile à leurs desseins, & qu'ils termineraient aussi-tôt qu'ils en auraient la volonté.

En plaçant ainsi sa confiance dans ceux qui favorisaient ses prétentions à ce despotisme, qui a entraîné la chute de tant de souverains, il oubliait qu'il ne devait sa couronne qu'aux efforts de la liberté; il prétendait à la monarchie absolue. Il traitait en ennemis les hommes pénétrés des principes des Wighs, qui avaient placé sa famille sur le trône, & prenait pour amis, les ennemis de sa gloire, & de celle de la nation. Il achetait leurs suffrages à un prix exorbitant, & s'entourait d'un plus grand nombre d'hommes corrompus, à proportion qu'il fallait plus d'argent pour conserver ceux qu'il avait déjà. Les

SUR

trouble
à chaq
textes
fides;
nombre
cations
favoris
plus de
plus de
contre
différen
le secret
fut fécon
Ce n'éta
qu'ils vo
ment, &
abusif su
par le m
que sur d
l'Angleter
volution c
eux seuls
avantage;
forts, plu
profiter de

troubles étaient nécessaires pour trouver à chaque session du parlement des prétextes à de nouvelles demandes de subfides ; & pourvu qu'il eût un plus grand nombre d'emplois à donner , plus d'occasions , plus de moyens de ménager ses favoris ou d'en acquérir de nouveaux , plus de sommes d'argent à répandre , plus de soldats à lancer dans l'occasion contre la liberté publique ; il était indifférent à ceux qui étaient initiés dans le secret de ses desirs , que cette guerre fût féconde en victoires ou en défaites. Ce n'était pas la force de la nation qu'ils voulaient , mais son asservissement , & l'on élève plutôt un pouvoir abusif sur des hommes ruinés , fatigués par le malheur , énervés par le luxe , que sur des citoyens victorieux. Toute l'Angleterre était consternée de la révolution qui se préparait en Amérique ; eux seuls croyaient y trouver leur avantage ; ils ont employé plus d'efforts , plus de talens peut-être pour profiter de cet avantage odieux , qu'il

n'en aurait fallu pour augmenter la puissance de la nation. Ils allaient plus loin ; ils envisageaient dans la profondeur de leur sombre politique, les guerres étrangères dont l'Angleterre était menacée, comme de nouveaux moyens de s'affermir. Peut-être ils espéraient trouver l'occasion de faire périr le petit nombre de héros qui restait à la nation, ou par le fer de l'ennemi, ou par les querelles qu'ils leur susciteraient dans leur propre patrie ; & le peuple restant sans défenseurs, ne pouvait tarder d'être réduit au plus dur esclavage ; jusqu'où ne vont point les calculs d'une ambition perverse, jusqu'où ne vont point les maux que le desir d'opprimer a vomis sur la terre. L'ambition ravage les empires pour dominer sur des déserts, & persuade à ceux qui l'écoutent, qu'il vaut mieux commander à des sujets désunis, esclaves & malheureux, que d'être comptable de son administration à un peuple puissant & heureux.

POLIT:

nter la puif-
laient plus
ans la pro-
politique,
'Angleterre
e nouveaux
ut-êre ils
n de faire
héros qui
r le fer de
celles qu'ils
propre pa-
défenseurs,
luit au plus
vont point
a perverse,
maux que
ur la terre?
es pour do-
persuade à
vaut mieux
réfunis, ef-
'être comp-
a un peuple

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 205

O Angleterre ! la nature avait borné votre territoire : vos rivages étaient tristes & nébuleux ; mais les influences douces & fécondes de la liberté , embellissaient & fertilisaient votre climat. La sagesse de votre gouvernement avait étendu votre gloire sur le monde entier , où vos peuples vainqueurs de leurs rivaux , répandaient les sciences & les arts ; vous perdez la liberté , votre gloire , le pouvoir , les richesses , tous les biens à la fois ; les ravisseurs sont au milieu de vous , & vous demeurez sans vengeance !

LE général Gage avait demandé des secours : on lui avait fait passer depuis peu un renfort composé de trois régimens , & d'un corps de cavalerie légère ; on lui envoyait les généraux Howe & Burgoyne , avec quatre mille hommes , cinq cents chevaux , & cinq compagnies d'artillerie ; ils allaient s'embarquer sur la flotte de l'amiral Suldham , que l'on armait à Spithead avec la

Ouverture
de la cam-
pagne de
1775.

plus en précipitation. * Un des frères du général Howe était mort en Amérique les armes à la main , sa mémoire y était respectée , & les Américains lui avaient fait élever un tombeau. Lui-même avait promis l'année précédente à ses constituans , lors de son élection au parlement , de voter en faveur des colonies ; mais il ne put résister à la volonté du roi , & à l'ambition de commander. De nouveaux corps de troupes devaient s'embarquer incessamment ; & le parlement offrit au roi de mettre sur pied les soixante mille hommes de milices établies pendant la guerre contre la France , afin qu'il pût envoyer en Amérique autant de troupes réglées qu'il jugerait nécessaire à son autorité. Cette offre ne rem-

* Cette flotte était de cinq vaisseaux de guerre & de douze vaisseaux de transport , sur lesquels étaient embarqués les 17, 27, 28, 46 & 58^e régimens d'infanterie. Le fort qui la précédait , sous l'escorte d'un vaisseau & de deux frégates , étoit composé des 40, 55 & 63^e régimens,

pliffait
& l'on
dix m
res , d
fissent.

Les
paraier
vaincre
Métrop
nouvel
semblée
donna
de ving
portera
lerait ,
hommes
ville de
congrès
de Rho
d'Artem
Boston ;
à Roxbu
cester à
composé
dans la

LIT.

Un des
ait mort
main, sa
les Amé-
un tom-
s l'année
, lors de
e voter en
il ne put
& à l'am-
nouveaux
embarquer
ent offrit
s soixante
olies pen-
nce, afin
ue autant
rait neces-
re ne rem-

e guerre & de
étaient embar-
l'infanterie. Le
eau & de deux
régimens,

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 207

plissait point encore les vues de la cour, & l'on proposait dès-lors de soudoyer dix mille hommes de troupes étrangères, de peur que les soldats Anglais ne fissent quartier aux Américains.

Les provinces de l'Amérique se préparaient, de leur côté, à recevoir & à vaincre ces essaims de meurtriers, que la Métropole envoyait contr'elles. A la nouvelle des combats de Lexington, l'assemblée provinciale de Pensilvanie donna des ordres pour lever un corps de vingt mille hommes, qui se transporterait par-tout où le besoin l'appellerait, & un autre de quatre mille hommes choisis, pour la garde de la ville de Philadelphie, & la sûreté du congrès. Six mille hommes des milices de Rhod'island, joignirent l'armée d'Artemus Ward à Cambridge, devant Boston; Putnam posté avantageusement à Roxbury, entre Cambridge & Worcester à la tête d'un corps de réserve composé de six mille hommes, levés dans la colonie de Connecticut, inter-

ceptait toutes les provisions destinées pour Boston. Dans le même temps un convoi considérable , que le général Gage attendait avec impatience , lui fut enlevé par un détachement sous les ordres du docteur Payson , ecclésiastique , qui jusqu'alors n'avait donné que des exemples de modération & de paix. Le corps législatif de Connecticut établit à Worcester le magasin général de l'armée de Cambridge , & pour faire les fonds nécessaires à l'entretien de cette armée , il créa le premier un papier de change , qui devait avoir cours dans toute la Nouvelle - Angleterre. Gage se voyait tout-à-coup entouré & resserré dans Boston par un grand nombre d'ennemis , qui lui annonçaient tous en même-temps , que l'Amérique septentrionale était pour jamais séparée de la Grande-Bretagne.

Prise du fort Ticonderago , & du colonel Skeen.

DÈS le lendemain de l'affaire de Lexington , un détachement des milices de Connecticut & de Massachusset , partit sous le commandement du co-

SUR I

lonel E
s'empar
par les
nom de
commun
Nouvell
du lac C
en rend
glais ten
d'affaut
rendre m
Insurgen
avant q
averti d
avril ils
Un deta
dant la
jour aux
lans arrê
pût faire
couvert ,
rieur du
les suivit
se défend
sent : c'é

lonel Eston & de l'aventurier Allen, pour s'emparer du fort Ticonderago, bâti par les Français, en 1756, sous le nom de fort *Carillon*, & qui ouvre la communication du Canada & de la Nouvelle-Angleterre. Il est situé au bord du lac Champlain, sur des rochers qui en rendent l'approche difficile. Les Anglais tentèrent vainement de l'emporter d'assaut en 1758, & ne purent s'en rendre maîtres que l'année suivante. Les Insurgens projetèrent de le surprendre avant que le chevalier Gage pût être averti de leur dessein; & le soir du 25 avril ils arrivèrent à la vue du fort. Un détachement ayant passé l'eau pendant la nuit, parvint dès le point du jour aux ouvrages extérieurs. Les assaillans arrêtaient la sentinelle avant qu'elle pût faire feu, sautèrent dans le chemin couvert, & s'introduisirent dans l'intérieur du fort, où le reste de la troupe les suivit. La garnison voulut d'abord se défendre; le commandant était absent: c'était le colonel Skeen; celui qui

le remplaçait accourut au bruit ; mais n'étant point instruit des hostilités , voyant des ennemis supérieurs , déjà maîtres du fort ; & n'ayant que cent hommes sous ses ordres , il fut obligé de mettre bas les armes , & de se rendre prisonnier.

Les vainqueurs trouvèrent à Ticonderago cent pièces de canon , quelques barils de poudre , & une grande quantité de munitions. Allen prit le commandement du fort , & les milices de Connecticut en formèrent la garnison. Le colonel Eston , avec le détachement de Massachusset , alla s'emparer des forts de Crown - point & de Skenesboroug , dont il fit les soldats prisonniers.

Skeen ne tarda pas à tomber entre les mains des Américains. Il s'était embarqué pour revenir à Ticonderago , sans déclarer son nom , ni son rang au capitaine du navire ; mais ils rencontrèrent vers le cap Delaware un autre bâtiment qui les informa de la prise du fort , & des hostilités qui l'avaient précédée. Le

SUR

colonel
vire Al
chagrin
il se de
taine le
il fut r

Le g
s'empar
aux par
casionna
Virginie
coururer
fut oblig
bord d'u
se trouva
Tryon ,
York ,
gate la
verneurs
obligés
& tous s
clamatio
partagea
guerre &

colonel oubliant qu'il était sur un navire Américain, ne put renfermer son chagrin. Dans la colère qui l'animait, il se découvrit lui-même, & le capitaine le mit à terre à Philadelphie, où il fut retenu prisonnier sur sa parole.

Le gouverneur Dunmore, voulant s'emparer de la poudre appartenante aux particuliers de Williamsbourg, occasionna une émeute générale dans la Virginie. Les milices du voisinage accoururent pour y prendre part, & celui-ci fut obligé de se retirer avec sa famille à bord d'une frégate de vingt canons qui se trouvait dans le port. Le chevalier Tryon, gouverneur de la Nouvelle-York, se réfugia à bord de la frégate *la Duchesse de Gordon*. Les gouverneurs Campbell & Martin furent obligés de s'enfuir des deux Carolines, & tous s'occupèrent à publier des proclamations & à exercer des pirateries, partageant ainsi leurs jours entre la guerre & la politique, & s'intitulant

II.

Les gouverneurs des colonies sont réduits à s'embarquer sur des bâtimens de guerre.

gouverneurs de pays où ils n'avaient aucun pouvoir.

Ouverture
de la secon-
de année du
congrès.

LE congrès général allait rouvrir ses séances, & les députés des différentes provinces avaient pris la route de New-York, pour se rendre à Philadelphie. On remarquait entr'eux John Hancock, & Samuel Adams, en qualité de députés de Massachusset, & Silas Déane, l'un de ceux de Connecticut. L'allégresse fut publique, lors de leur passage à New-York; les personnes les plus distinguées de la ville allèrent au-devant d'eux; les citoyens de tous les âges & de tous les rangs bordaient le chemin, & l'air retentissait de cris de joie; les cloches annoncèrent leur arrivée, & la journée fut terminée par des réjouissances.

Les mêmes honneurs accompagnèrent leur entrée à Philadelphie; les séances commencèrent le 10 Mai. Les premiers soins du congrès général se tournèrent vers la ville de New-York, qui était me-

SUR

nacée
Cette
défen.

mille
au co
fussent
au pre
ques v
débarc
leur f
tous le

Le g
ton ,
vantag
gina de
laquelle
& la g
n'avaie
vaient
mes , c
terre ét
à Lexin
faite q
peuples
" Il ne

nacée des entreprises de l'armée royale. Cette ville était, pour ainsi dire, sans défense. Le congrès y envoya deux mille cinq cents hommes, & ordonna au comité provincial, que les milices fussent toujours prêtes à se rassembler au premier signal, qui annoncerait quelques vaisseaux d'Angleterre; de laisser débarquer les troupes réglées, mais de leur fermer l'entrée de la ville, & de tous les postes fortifiés.

Le général Gage, enfermé dans Boston, commençait à ressentir le désavantage d'une pareille position; il imagina de publier une proclamation, dans laquelle il annonçait à la fois & la paix & la guerre, comme si les Américains n'avaient pas assez appris, qu'ils n'avaient plus d'espoir que dans leurs armes, comme s'ils avaient oublié que la terre était encore fumante du sang versé à Lexington. Cette pièce semblait n'être faite que pour irriter davantage des peuples qui brûlaient déjà de se venger.

« Il ne reste plus, disait-il, pour punir

„ les coupables , & protéger les innocens , qu'à prouver aux uns & aux autres , *que l'épée n'est pas une arme inutile dans les mains de ceux qui sont revêtus de l'autorité* ». Ces menaces de la part d'un commandant bloqué par une armée supérieure en forces , excitèrent peu de crainte. Le passé fournissait des preuves d'une conspiration préméditée , assez forte , selon lui , pour justifier *les plus rigoureux châtimens* ; cependant il offrait le gracieux pardon du roi à ceux qui mettraient bas les armes , & rentreraient aussi-tôt dans le devoir de sujets soumis ; mais il exceptait John Hancock & Samuel Adams , dont il jugeait les offenses trop graves pour qu'ils eussent d'autre sort à espérer , que les supplices dûs aux rebelles. Cette proclamation fut méprisée , & le congrès ne daigna pas y répondre : mais Peyton Randolph s'étant démis de sa place de président , ce fut John Hancock que l'assemblée élut d'une commune voix.

IL s'eût le les trou de rep dence , pourra compta contin néraux nam , H che dan peuples meux C guerre a dans la pouvait qui peut momens ges , ne command Il y a bitant ri ton ; il a avait cor pes légè Tom

IL s'agissait de choisir un officier qui eût le commandement général de toutes les troupes de l'Amérique, & fût en état de repousser, par son courage & sa prudence, toutes les forces que l'Angleterre pourrait envoyer pour la subjuguier. On comptait déjà à la tête des troupes du continent plusieurs habiles officiers généraux ; Artemus Ward , Ismaël Putnam , Horatio Gates , Schuyler , si riche dans l'Albanie, si accrédité parmi les peuples de la Nouvelle-Yorck , & ce fameux Charles Lée , qui avait fait la guerre au Canada , en Allemagne , & dans la moitié de l'Europe. Le choix pouvait être incertain entr'eux , & Lée qui peut-être aurait eu dans ces premiers momens le plus grand nombre de suffrages , nemontrait aucune prétention au commandement en chef.

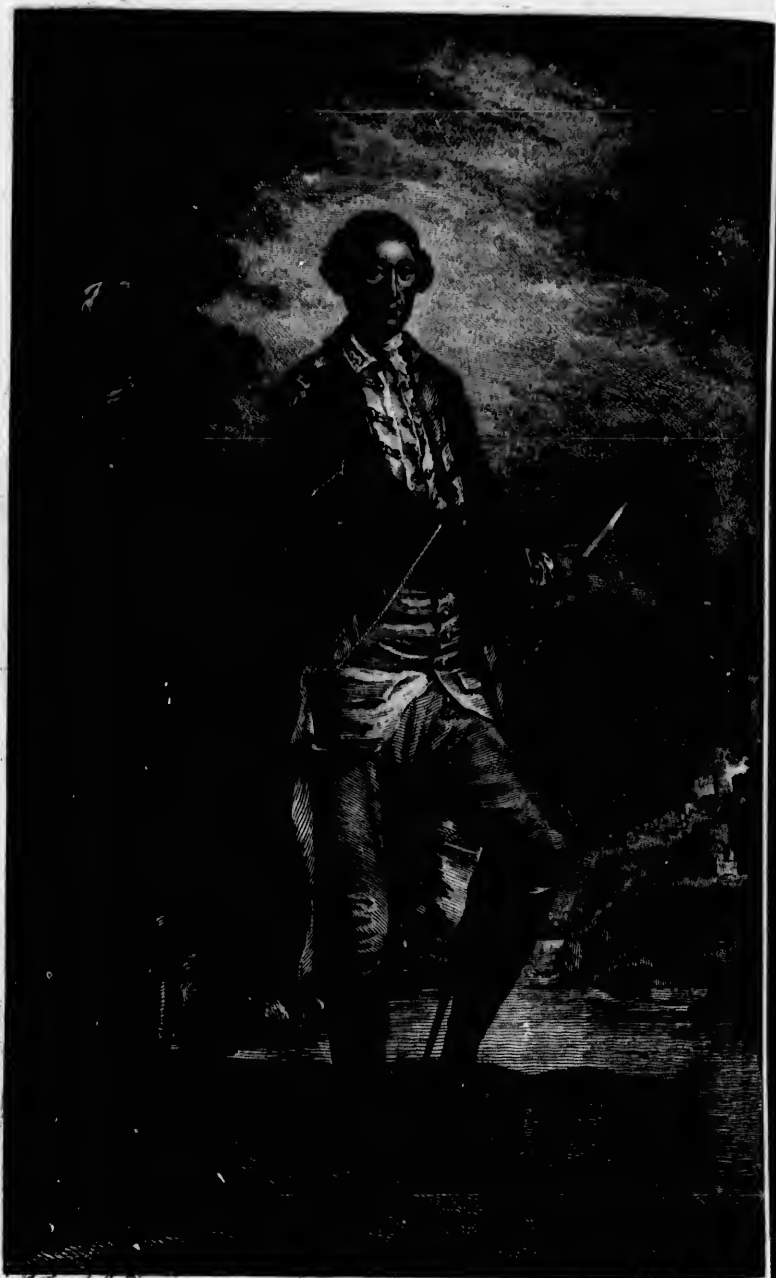
Il y avait dans la Virginie un habitant riche, appelé Georges Washington ; il avait servi dans le Canada , & avait commandé un régiment de troupes légères , vulgairement appelées

Washington est nommé commandant en chef de toutes les troupes de l'Amérique.

Riflemen. Ces troupes, particulières aux provinces de l'Amérique septentrionale, sont composées de chasseurs, accoutumés pour la plupart, dès l'enfance, à parcourir les forêts, à traverser les lacs, à poursuivre le gibier sans relâche, & à l'atteindre de fort loin; il y a des exemples de leur adresse à tirer, qui semblent incroyables: Washington s'était distingué à la tête de ce régiment; mais ce qui lui avait acquis une grande réputation, c'était le service qu'il avait rendu à l'Angleterre, en couvrant la retraite du général Brad-hoc. Il semblait avoir renoncé pour toujours à la guerre, & cultivait paisiblement ses plantations. Eloigné de toute ambition, la cour de Londres avait oublié de le faire participer aux graces; il ne paraissait point se ressouvenir qu'il avait le droit de les solliciter; mais il abandonna ses champs & sa maison, aussi-tôt qu'il devint nécessaire de servir sa patrie. A peine le pays de Virginie eût pris part à la guerre civile, qu'il

OLIT:

nières aux
entriona-
urs, ac-
des l'en-
, à tra-
le gibier
e de fort
ur adresse
les: Was-
ête de ce
ait acquis
it le fer-
gleterre,
ral Brad-
pour tou-
paifiable-
e de toute
res avait
x graces;
enir qu'il
; mais il
maison,
de servir
Virginie
le, qu'il



G. WASHINGTON.

SUR

leva u
& fut
discipli
pliquée
nes : i
son cho
tingués
Angleter
armes ;
adresse
quets , c
gent la
ligne sp
ce qui ad
portée :
fit faire
plus lég
ordinaire
Ces pre
la renom

* C'est d
canons font
acité que l'
raison de cel
qu'elle renfe
ieur , en de

leva un corps de trois mille miliciens ; & fut les former en peu de temps à une discipline plus solide , & moins compliquée que celle des troupes Européennes : il leur donna des uniformes de son choix , & voulut qu'ils fussent distingués des mercénaires soudoyés en Angleterre par la supériorité de leurs armes ; comme ils l'étaient par leur adresse à tirer , il leur donna des mousquets , qui , chargés par la culasse , obligent la balle à décrire en sortant une ligne spirale de deux tours & demi , ce qui accroît la résistance & prolonge la portée : pour canons de campagne , il fit faire des piéces , qui , plus courtes & plus légères que celles dont on se sert ordinairement , produisent plus d'effet.* Ces preuves d'intelligence & de zèle , la renommée dont le colonel Washing-

* C'est d'après les calculs de M. Bernoulli , que ces canons sont faits ; leur effet provient de la grande capacité que l'on donne au corps de la piéce , en comparaison de celle où on met la poudre. La densité de l'air qu'elle renferme , comparée à la densité de l'air extérieur , en détermine la force & la portée.

ton jouissait, même parmi les troupes Anglaïses, avec lesquelles il avait servi; la facilité, l'éloquence de ses discours, ses vues politiques, la maturité de la raison, avantage si rare & si précieux parmi les hommes; l'emploi généreux qu'il avait toujours fait de ses richesses; enfin, son extérieur imposant, sa taille robuste & élevée, la magnanimité qui semblait respirer dans ses traits, lui avaient attiré tous les suffrages de la Virginie; il lui suffisait de paraître pour gagner ceux de l'Amérique entière. Ce fut lui que le congrès nomma commandant en chef de toutes les troupes & armées de l'Amérique septentrionale; cette assemblée nomma trois majors généraux pour commander après lui, Ward, Schuyler & Putnam; & pour adjudant général, le colonel Gates.

Parallèle de
Washington
& de Charles
Lée.

LÉE ne reçut aucun titre; on prétend qu'il craignait d'exciter l'envie, si ordinaire parmi les républicains. Etranger à la cause qu'il soutenait, on dit qu'il ne

SUR

voula
à des
qu'il
Georg
fait d
vaux
purati
servic
de co
néral
tout o
tait a
produ
de con
Cette
lui mé
& don
son c
cilier
acquis
un offi
turbul
la divi
relles,
que l'o

OLIT:

es troupes
vait servi;
discours,
rité de la
si précieux
généreux
es riches-
posant, sa
a magna-
r dans ses
us les suf-
ui suffisait
de l'Amé-
le congrès
f de toutes
érique sep-
omma trois
nder après
utnam; &
onel Gates.
on prétend
vie, si or-
s. Etranger
dit qu'il ne

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 219
voulait point être exposé à des murmures,
à des intrigues de la part de ceux même
qu'il contribuait à affranchir du joug de
Georges III. Passant pour être plus au
fait des détails de la guerre que ses ri-
vaux, & jaloux de conserver cette ré-
putation, il faisait alternativement le
service d'ingénieur, de commissaire,
de commandant de l'artillerie & de gé-
néral d'armée; il désirait se porter par-
tout où le besoin l'appellerait, & comp-
tait assez sur son activité, pour se re-
produire en tous les lieux où il s'agissait
de combattre & de vaincre les ennemis.
Cette conduite généreuse & prudente
lui mériterait des éloges dans l'histoire,
& donnerait une grande opinion de
son caractère; mais comment la con-
cilier avec la réputation qu'il s'était
acquise en Europe? Il y passait pour
un officier entreprenant, hardi, mais
turbulent, & propre à semer par-tout
la division & la haine. C'était aux que-
relles, aux cabales qu'il avait suscitées,
que l'on attribuait en Angleterre la ré-

forme du cent troisième régiment ; on lui reprochait une vanité , une présomption , qui avaient rendu sa société insupportable dans tous les corps où il avait servi. Au Canada , en Angleterre , & dans tout le nord de l'Europe , où toujours mécontent , toujours inquiet , il avait erré long-temps , offrant par-tout ses services & par-tout faisant la guerre dans un rang subordonné , jusqu'au moment où les troubles de la Nouvelle-Angleterre lui donnèrent une occasion plus favorable d'être employé. Il n'avait , disait-on , que des connaissances très-superficielles en tout genre , & particulièrement de son métier. Telle était l'opinion qu'on avait de lui en Angleterre , telle était celle qu'avaient conçue de lui plusieurs des Américains , qui composaient le congrès. Beaucoup d'autres croyaient voir en lui un héros , un Demi - Dieu , venu à leur secours des extrémités de l'univers : ils portaient l'enthousiasme à un tel point , que l'injustice qu'on lui avait faite à la cour

SU
de L
prix
que
la de
eux u
patri
ils é
s'enfl
était
n'arn
& de
ges ,
arden
talen
vait
été o
vait p
des p
Ils ne
Sans
quelq
gés d
pas u
réunif
valeur

ment ; on
 une pré-
 sa société
 orps où il
 Angleter-
 urope, où
 inquiet,
 par-tout
 la guerre
 qu'au mo-
 Nouvelle-
 occasion
 é. Il n'a
 naissances
 e, & par
 Telle était
 en Angle-
 aient con-
 cains, qui
 coup d'au-
 néros, un
 secours des
 portaient
 , que l'in-
 à la cour

de Londres, en ne lui donnant pour
 prix de ses longs services au Canada,
 que le rang de lieutenant-colonel, &
 la demi-payé de major, devenait pour
 eux une nouvelle raison de haïr la mère-
 patrie. Leurs regards étincelaient quand
 ils écoutaient ses récits ; leur courage
 s'enflammait à sa voix, & lui-même
 était obligé de les retenir, pour qu'ils
 n'armassent pas leurs mains de glaives
 & de flambeaux. Des personnes plus sa-
 ges, le regardaient comme un homme
 ardent & ambitieux, qui, né avec les
 talens propres à la guerre civile, n'a-
 vait pu rien être tant qu'elle n'avait
 été ouverte nulle part ; mais qui pou-
 vait produire de grandes choses dans
 des pays où elle venait de s'enflammer ?
 Ils ne se trompaient pas entièrement.
 Sans doute Charles Lée, ainsi que
 quelques autres dont nous serons obli-
 gés de parler dans cette Histoire, n'est
 pas un de ces grands hommes, qui,
 réunissant à la fois tous les genres de
 valeur & de savoir, étonneront à

jamais la postérité ; mais on lui doit la justice de dire que ses soins & ses succès pour la confédération générale, ont été surprenans, que la hardiesse & la vivacité de ses discours, ont fait naître le courage & le desir de l'indépendance dans bien des cœurs, qui, sans lui, se croiraient encore incapables des efforts qu'ils ont faits. Personne ne pouvait être plus utile dans les commencemens d'une guerre civile ; il fallait que Washington vint pour en assurer les progrès & la réussite. Lée devait être à la tête des Américains, tant qu'ils n'étaient encore que des rebelles, Washington était digne de commander les armées des États indépendans de l'Amérique.

Tous deux escortés d'une brigade de cavalerie, se rendirent au camp devant Boston. Lée qui avait touché jusqu'à ce moment sa demi-payé de major au service d'Angleterre, crut devoir y renoncer formellement en partant de Philadelphie ; & voulant imiter le lord

Effin
des t
fa dé
mand
Il écri
de la
se cro
comm
penda
des pr
il l'aff
jours
agir d
nemis
Anglai

* La l
plus expr
« J'ai
» donner
» une tou
» les mot
» j'aime n
» quitter
» utile au
» notre c
» formées
» de le fu

LIT.

ui doit la
ses succès
, ont été
& la vi-
ait naître
pendance
ns lui, se
es efforts
pouvait
encemens
que Wa-
les pro-
vait être
ant qu'ils
ies, Wa-
ander les
s de l'A-

rigade de
ap devant
é jusqu'à
major au
devoir y
artant de
er le lord

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 223

Effingham, qui, désapprouvant l'envoi des troupes en Amérique, avait donné sa démission de l'emploi de colonel-commandant du vingt-deuxième régiment *. Il écrivit au lord Barington, ministre de la guerre, pour lui déclarer qu'il se croyait obligé, comme Anglais, & comme soldat, de tenter tout ce qui dépendait de lui pour empêcher l'exécution des projets du Roi contre l'Amérique; il l'assurait qu'il serait néanmoins toujours prêt à reprendre les armes pour agir de tout son courage contre les ennemis naturels & héréditaires de la nation Anglaise.

* La lettre du lord Effingham est moins longue & plus expressive que celle de Charles Lée.

« J'ai attendu jusqu'au dernier moment pour
» donner ma démission, afin que l'on ne pût prêter
» une tournure défavorable à une action dictée par
» les motifs les plus purs. Je ne me plains de rien,
» j'aime ma profession, & l'on devrait me blâmer de
» quitter un état dans lequel je pourrais me rendre
» utile au public, si l'idée que j'ai des principes de
» notre constitution, & les notions que je me suis
» formées de l'honneur, me permettaient encore
» de le suivre ».

Affaire de
Bunkers'hill
16 juin
1775.

LA flotte de l'amiral Suldham venait de mouiller dans le port de Boston. Sir William Howe venait de débarquer ses troupes, & brûlait du desir de signaler son courage contre les Américains. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Les chefs de l'armée continentale voulaient resserrer de plus en plus celle du Roi, & prévenir le dessein que Thomas Gage avait formé de s'emparer du poste de Bunkers'hill, éminence située auprès de Charles-town, qui pouvait être avantageusement fortifiée. Putnam partit de Cambrige le 16 juin avec deux mille hommes, & vint occuper cette hauteur; il fit travailler sur le champ à des retranchemens, & fut renforcé par cinq cents hommes des milices de Connecticut. Les royalistes comprenant le danger qu'il y aurait à laisser pousser plus avant cette entreprise, firent entrer dès le lendemain dans la riviere Mistick des batteries flottantes, qui tiraient sur le revers du retranchement, tandis que l'escadre & la batterie de Corps'hill le canoiaient de deux autres

SU
côtés
troup
de su
à la t
de to
passa
heure
tranch
soldat
Charl
ses di
deux
nemi
pour
ayant
laissa
vingt
taquer
si inat
se rom
rein. I
ayant
second
succès;
furent

OLIT:

am venait
oston. Sir
arquer ses
e signaler
ins. L'oc-
enter. Les
voulaient
e du Roi,
omas Gage
a poste de
auprès de
être avan-
n partit de
deux mille
e hauteur;
des retran-
cinq cents
cticut. Les
er qu'il y au-
cette entre-
emain dans
s flottantes,
retranche-
la batterie
deux autres

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 225

côtés; mais la position avantageuse des troupes de Putnam, ne faisant pas espérer de succès de ce genre d'attaque; Howe à la tête de trois mille hommes détachés de tous les régimens de l'armée royale, passa *Charles-River*, & débarqua à une heure après-midi, à cinq cents pas du retranchement. Ayant d'abord envoyé des soldats pour incendier le fauxbourg de *Charles-town*, afin que la fumée couvrit ses dispositions, il divisa sa troupe en deux corps; l'un marcha droit à l'ennemi, & l'autre tourna la montagne pour lui couper la retraite. Putnam ayant rangé ses troupes en bataille, laissa avancer jusqu'à la distance de vingt pas les Anglais qui venaient l'attaquer, & fit une décharge si vive & si inattendue, que les troupes royales se rompirent & abandonnèrent le terrain. Leurs officiers les rallièrent, & ayant doublé les rangs, tentèrent une seconde attaque qui n'eut pas plus de succès; ils se retirèrent en désordre & furent à deux cents pas de distance se

former sur douze hommes de hauteur. Burgoyne le compagnon & le rival de Howe, à la tête d'un nouveau détachement de mille hommes, arriva pour les soutenir; & leurs colonnes étant devenues plus fortes, ils pénétrèrent enfin dans les lignes: on dit que Burgoyne y fut le premier. Les Américains, obligés de céder au nombre, abandonnèrent alors leurs retranchemens & six canons de campagne. Le feu de l'escadre Anglaise qui les battait en flanc sur une chaussée où ils étaient obligés de passer, mit quelque désordre dans leur retraite; cependant ils se rallièrent assez promptement & sans trop de confusion, & les Anglais ayant poussé jusqu'à eux, tentèrent vainement d'entamer le corps que commandait Putnam. Le jour était prêt à finir, qu'ils combattaient encore; mais à huit heures du soir les Anglais ayant été une troisième fois repoussés avec perte, regagnèrent les retranchemens dont ils venaient de s'emparer.

Chacun des deux partis se prétendit

SUIV

vain
neur
était
perdu
de ca
& se
trois
mille
quatre
qui é
que l
cette

LE

occaf
ves A
inférior
témoign
néraut
de ce c
Cepen
haute
duire
motiv
mars

vainqueur, & voulut s'attribuer l'honneur de cette journée. Si Charles-town était incendié, si les Américains avaient perdu leurs retranchemens & six piéces de canon, il était glorieux pour Putnam & ses compagnons, d'avoir repoussé trois fois dans le même jour, avec deux mille cinq cents hommes de milices, quatre mille hommes de troupes réglées, qui étaient l'élite de l'armée royale, & que les deux plus habiles généraux de cette armée commandaient en personne.

LES Américains parurent en cette occasion égal en courage les plus braves Anglais, & ne se montrèrent point inférieurs dans la discipline : c'est le témoignage que leur rendait un des généraux Anglais, en écrivant la nouvelle de ce combat à un des Pairs du Royaume. Cependant les membres de la chambre haute, qui soutenaient le système de réduire les Colonies par la force, avaient motivé leur avis, lors du bill du huit mars (trois mois auparavant) sur la

Opinion du
parti de la
Cour, inju-
rieuse à la
bravoure
des
Américains.

lâcheté des Américains; les autres Lords avaient été obligés de protester solennellement contre ce bill sanguinaire. Voici les termes de leur protestation qui ne fut connue en Amérique que trois semaines environ avant l'affaire de Bunkers'hill.

« Accuser de lâcheté les sujets d'A-
 » mérique , & soutenir qu'il faut pro-
 » fiter de cette *lâcheté* pour les réduire
 » par la force , c'est une supposition
 » honteuse à nos armes si elles sont
 » malheureuses , & qui leur ôte tout
 » honneur en cas de succès. C'est d'ail-
 » leurs apprendre aux Américains que
 » leur résistance sera honorable pour
 » eux , même à nos propres yeux , &
 » que nous n'attribuerons leur obéif-
 » sance qu'à leur manque de courage ».

Cette protestation était signée des lords Richemond , Manchester , Léénister , Dewonshire , Rockingham , Abingdon , Stanhope , Ponsomby , Craven , Cambden , Wicombe , Terringtown , Effingham , Fitz - william , &c.... elle

SUR

dût en-
 Améric
 colons
 après le
 loix ,
 l'estime

LA

LA l
 tait la
 avaient
 dans la
 glais co
 quatre
 dont de
 morts su
 prodigie
 hommes
 huit offi
 que les
 beaucoup
 mais Wa

LE do
 de son â
 milieu d

dût enflammer la valeur de toute l'armée Américaine , & redoubler la haine des colons contre les agens de la Cour , qui , après leur avoir enlevé la protection des loix , cherchaient à leur faire perdre l'estime de leurs compatriotes.

LA liste des morts & des blessés attestait la supériorité que les Américains avaient eue sur les troupes Anglaises dans la journée de Bunkers'hill ; les Anglais comptaient onze cents cinquante-quatre hommes , tant tués que blessés , dont deux cents vingt-six étaient restés morts sur le champ de bataille ; nombre prodigieux sur un corps de quatre mille hommes : ils avaient eu quatre-vingt-huit officiers tués ou blessés. La perte que les Américains avaient faite était beaucoup moins grande par le nombre ; mais Waren avait été tué.

Mort de Waren.

LE docteur Waren , encore à la fleur de son âge lorsque la mort l'atteignit au milieu des combats , était un de ces

Son éloge.

hommes dont la nature est avare : son courage égalait son génie ; on le regardait comme un des plus grands hommes que l'Amérique eut produit. Son zèle pour la liberté l'avait placé au plus haut rang dans l'opinion publique , dans le cours borné de sa vie ; ses concitoyens avaient reconnu en lui , les talens de l'homme d'état , le zèle du patriote , les vertus du sénateur & l'ame d'un héros ; ils le regrettèrent beaucoup , & le deuil fut général dans toutes les provinces. Le congrès honora sa mémoire par une pompe funèbre , à la suite de laquelle le ministre Nelson prononça son éloge. C'était un vieillard dont le front était chauve , mais ferein ; sa taille était haute & majestueuse , son visage encore frais & vermeil , ses yeux perçans , sa voix douce & forte ; il inspirait le respect ; il sçavait émouvoir & persuader. La fin de son discours mérite d'être transmise à la postérité , & peut passer pour un mouvement d'éloquence digne des beaux jours de Rome & de Lacedémone.

“ ...Approchez

“ ...

mères
sangla
vent se
contem
traire !
long -
més ; r
meures
constan
retrac
les suite
s'anime
sanglan
sur leur
ment , c
naçans ,
pour exp
puissent
& d'hor
l'ancien
la maiso
jours , l
ritage ;
armes &

Tom

«.... Approchez aussi, vous pères & mères de famille ! Approchez du corps sanglant de Waren ; que vos larmes lavent ses blessures honorables & funestes : contemplez l'ouvrage du pouvoir arbitraire ! mais ne vous arrêtez pas trop long - temps auprès de ces restes inanimés ; retournez aussi-tôt dans vos demeures raconter à vos enfans les circonstances de ce douloureux spectacle ; retracez-leur la cruauté des tyrans & les suites affreuses de l'esclavage. Qu'ils s'animent, qu'ils s'agitent à ces peintures sanglantes ; que leurs cheveux se dressent sur leurs têtes, que leurs yeux s'enflamment, que leurs fronts deviennent menaçans, que leurs bouches s'entr'ouvrent pour exprimer l'indignation, & qu'ils ne puissent former qu'un cri de vengeance & d'horreur : alors, alors, montrez-leur l'ancienne chartre de leur privilèges, la maison tutélaire où ils ont passé leurs jours, le champ qui doit être leur héritage ; & soudain, donnez - leur des armes & tout l'équipage militaire. Em-

brassez-les , qu'ils partent pour les combats , & que votre dernier vœu , pour eux , soit qu'ils reviennent vainqueurs , ou qu'ils meurent comme Waren au milieu de la gloire & pour la liberté. »

Waren avait conseillé à ses compatriotes , dans un de ses écrits , de s'entendre à une guerre défensive. Le congrès en donnant le commandement de l'armée au général Washington , lui avait recommandé de suivre ce principe , & il s'y est conformé dans toutes les occasions où il n'a pas été forcé d'attaquer.

IV.

Les habitans en état de porter les armes sont chassés de Boston.

A l'arrivée des généraux Howe & Burgoyne , le nombre des soldats se trouvait considérable à Boston , & les subsistances devenant rares , le chevalier Gage ne trouva point d'autre expédient pour les loger , leur assurer des vivres & prévenir toute révolte intérieure tandis qu'il étoit assiégé au-dehors , que de faire sortir de la ville , au nombre de plus de six mille , les habitans en état de porter les armes , & de retenir pour ôtages les

SUR

femme
sans a
Ces ex
l'armée
Cambri
furent
leurs gr

CE n

fût just
lant in
qui ava
trionale
défense,
avoir ra
cours q
l'Améric
paix , &
ce royau
en année
malheure
vés de leu
leur ville
par la du
lence de

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 241

femmes sans leurs époux, les vieillards sans appui, les enfans sans leurs peres. Ces exilés furent joindre presque tous l'armée continentale dans les lignes de Cambridge, demandèrent des armes & furent bientôt comptés au rang des meilleurs guerriers du camp de Washington.

CE n'était pas assez que l'insurrection fût juste & générale, le congrès voulant instruire les nations de tout ce qui avait engagé l'Amérique septentrionale à prendre les armes pour sa défense, fit un manifeste, où, après avoir rappelé les services & les secours que l'Angleterre avait retirés de l'Amérique dans la guerre & dans la paix, & les conditions rigoureuses que ce royaume avait voulu imposer d'année en année à ses colonies, il exposait l'état malheureux des habitans de Boston, privés de leur commerce, emprisonnés dans leur ville, opprimés & vexés chaque jour par la dureté des gouverneurs & l'insolence de la soldatesque; le massacre de

Manifeste
du congrès
général.

Lexington, & les combats qui le suivirent; l'embrâsement de Charles-town; l'exil des Bostoniens chassés de leurs maisons, du sein de leurs familles, & toutes les mesures par lesquelles les colonies s'étaient vues réduites à l'alternative d'une soumission sans bornes à des volontés arbitraires, oppressives & indéfinies, ou d'une résistance ouverte. « Nous » déclarons, disait le manifeste, préférer » ce dernier parti, ne voulant pas laisser » pour héritage à nos enfans une indigne » servitude. Notre cause est juste, nos » ressources sont grandes; nous déclara- » rons, à la face de la terre & du ciel, » que nous employerons, avec une confi- » tance inébranlable, les armes que nos » ennemis nous ont forcé de prendre, » résolus à mourir libres plutôt que de » vivre esclaves. Nous ne combattons » point pour faire des conquêtes; nous » ne montrons, au monde étonné, que » le triste spectacle d'un peuple attaqué, » sans aucun prétexte, par des adver- » saires qu'il n'avait pas provoqués par

SU

» la p
 » ces
 » mai
 » offe
 » Nou
 » fenf
 » le bi
 » cont
 » nête
 » nos p
 » teron
 » seron
 » reste
 » velle
 Ce r
 adresse
 de la
 douze
 au cong
 tière d

* Moti
 décision d
 susceptibl
 de propos

» la plus légère offense. Ils se vantent,
 » ces ennemis orgueilleux, d'être hu-
 » mains & civilisés, & ils ne nous ont
 » offert que la servitude ou la mort.
 » Nous avons pris les armes pour la dé-
 » fense d'une liberté, dont nous reçûmes
 » le bienfait avec celui du jour, & pour
 » conserver des biens acquis par l'hon-
 » nête industrie de nos ancêtres & par
 » nos propres travaux; nous ne les quit-
 » terons que quand nos agresseurs ces-
 » seront leurs hostilités, sans qu'il nous
 » reste la crainte d'en éprouver de nou-
 » velles ».

Ce manifeste fut accompagné d'une
 adresse très-circonstanciée aux habitans
 de la Grande-Bretagne, au nom des
 douze Colonies réunies par leurs députés
 au congrès. Cette pièce a fourni la ma-
 tière de plusieurs motions * proposées

* *Motion.* Discours par lequel on provoque la
 décision du parlement sur tout objet que l'on en croit
 susceptible : il est permis à tout membre du parlement
 de proposer des motions.

depuis au parlement par les membres de l'opposition; mais elle n'offrirait rien de nouveau à la curiosité de ceux qui liront cette histoire. Elle était rédigée de manière à faire une grande impression. Il en aurait fallu peut-être moins en tout autre temps, pour faire sentir aux Anglais ce qu'ils avaient été & ce qu'ils n'étaient plus, & pour soulever toute la nation. Mais les esprits n'étaient pas disposés à suivre l'impulsion qu'on voulait leur donner; il n'en résulta rien que de vaines prières au roi, & des débats fatiguans dans le parlement de Londres.

Le congrès voulut resserrer, par le serment public, les nœuds qui liaient les particuliers à la cause commune, & cette précaution fit connaître avec précision ceux qui pouvaient contribuer en argent ou en service militaire au succès de la guerre.

Les agens de la cour publiaient aussi des manifestes. Le lord Dunmore, après s'être retiré à bord du vaisseau le William, en fit un pour déclarer, qu'il mettrait en

vigueu
son au
çait, qu
reconn
lui répu
claves d
cette ré
leurs m
Ce pro
honte d
raux vo
aux Sau
Carleto
le seul
nombre
a inspir
pas été
l'Anglet

LOR
livrés a
Londres
à la triste
les liaiso
& du co

vigueur la loi martiale, afin de reprendre son autorité dans la Virginie. Il annonçait, que ceux qui persisteraient à ne point reconnaître son pouvoir, seraient par lui réputés en rébellion, & invitait les esclaves de ceux qui seraient coupables de cette rébellion, à prendre les armes contre leurs maîtres, leur promettant la liberté. Ce projet ne valut à son auteur que la honte de l'avoir conçu. D'autres généraux voulurent faire prendre les armes aux Sauvages contre les Américains. Gui Carleton, gouverneur du Canada, fut le seul qui parvint à les armer en petit nombre, & l'horreur que cette démarche a inspirée à tous les peuples policés, n'a pas été compensée par les avantages que l'Angleterre en a retiré.

LORSQUE les nouvelles des combats livrés auprès de Boston arrivèrent à Londres, toute la nation fut en proie, à la tristesse & aux allarmes; les parentés, les liaisons de l'amitié, celles de l'intérêt & du commerce, firent sentir au peuple

Allarmes & troubles en Angleterre; adresses du corps - de - ville au Roi.

de l'Angleterre qu'il tenait aux colons de l'Amérique par des liens trop puissans pour qu'ils fussent brisés sans causer un ébranlement douloureux dans tout le Royaume. Le conseil de ville se crut obligé de présenter une nouvelle adresse au Roi. Elle fut encore plus véhémement que celles qui l'avaient précédée. « Nous avons déjà
 » marqué, lui disaient-ils, l'indignation
 » que nous causent les résolutions tyran-
 » niques prises contre nos frères de l'Amé-
 » rique, & celle que nous ressentons à l'af-
 » pect des secrets conseillers qui les disent,
 » des ministres qui les exécutent. Le pou-
 » voir qu'on veut exercer sur les colonies,
 » montre à travers le voile spécieux de di-
 » gnité, dont on veut le couvrir, un carac-
 » tère révoltant de despotisme qui ne peut
 » s'accorder avec les principes qui font
 » la base & la sûreté de cet empire. Nous
 » ne souffrirons jamais qu'on établisse
 » sur nous le pouvoir arbitraire, & nous
 » ne coopérerons point à forcer une par-
 » tie de nos colons à le recevoir; nous re-
 » gardons leur résistance comme un droit

» natu
 » cause
 » tez e
 » hom
 » intér
 » pas c
 » l'Ang
 » en co
 » dire
 » échou
 » quité
 » Nous
 » clare
 » gens
 » princ
 » ronne
 » les dr
 » de tro
 » publi
 » de ve
 » vos f
 » prier
 » nistres
 » soudr
 » forma

» naturel. La guerre de l'Amérique nous
 » cause de justes allarmes, & vous y ajou-
 » tez en plaçant votre confiance dans des
 » hommes qui font un trafic infâme des
 » intérêts de leur patrie. Nous ne voyons
 » pas d'un œil insensible la situation de
 » l'Angleterre, & quoiqu'il puisse nous
 » en coûter, nous sommes obligés de vous
 » dire, que nous allons tâcher de faire
 » échouer des mesures si contraires à l'é-
 » quité, si outrageantes pour les colonies.
 » Nous sommes contraints de vous dé-
 » clarer, que votre trône est entouré de
 » gens corrompus, aussi ennemis des
 » principes qui vous assurent la cou-
 » ronne, que de ceux qui établissent
 » les droits de votre peuple: en ce temps
 » de trouble & de danger, la confiance
 » publique est aussi nécessaire au repos
 » de votre majesté qu'à la sûreté de
 » vos sujets. Nous osons donc vous
 » prier d'éloigner pour jamais vos mi-
 » nistres & conseillers actuels; de dis-
 » soudre un parlement, couvert dès sa
 » formation du mépris national, insi-

» dieusement gagné, artivement asservi
 » par la crainte d'une d'issolution anti-
 » cipée, qui n'a que trop manifesté l'es-
 » prit de papisme * & de persécution
 » par plusieurs actes d'injustice & de
 » cruauté, & de placer votre confiance
 » dans des ministres qui sachent raffer-
 » mir les principes chancelans de la li-
 » berté publique ».

Embaras
 des minif-
 tres.

LE ministère était agité dans un sens opposé à celui de la nation ; les nouvelles d'Amérique lui causaient de vives alarmes. On craignait que le roi ne fut effrayé des suites de la guerre dans laquelle on l'avait engagé, & que reconnaissant tout-à-coup combien on l'avait trompé sur le caractère, sur les forces & sur les ressources des Américains, il ne cédât enfin aux claméurs du peuple. Au lieu des *poltrons mutins* que le chevalier Gage voulait châtier avec cinq

* Synonyme de tyrannie en Angleterre.

mille h
 rions p
 elles-mé
 fallait le
 ver de l
 ciers, n
 apporta
 butions
 & la co
 faites de
 au parti
 l'adresse
 la violen
 des brui
 de guerr
 bruits se
 méconte
 vement i
 avaient c
 du roi, il
 premiers
 vemens c
 ressource
 pour se g
 sions étr

mille hommes, on ne voyait que des nations puissantes, habiles à se gouverner elles-mêmes & à défendre leurs droits; il fallait lever des armées formidables, trouver de l'argent, des hommes, des officiers, malgré la résistance que la nation apportait d'avance à toutes les contributions que cette guerre pouvait exiger, & la confiance que les premières défaites des troupes royales allaient donner au parti de l'opposition. D'un autre côté, l'adresse des colonies à la nation entière, la violence de celle du corps-de-ville au roi, des bruits mal fondés d'une déclaration de guerre subite de la part de la France: bruits semés & favorisés par la foule des mécontents, faisaient craindre un soulèvement intérieur. Malgré l'opinion qu'ils avaient de la persévérance & de la volonté du roi, ils ne purent, dans le trouble des premiers momens, résister à quelques mouvemens de crainte. Ils cherchaient des ressources dans les efforts de la politique, pour se garantir tout-à-la-fois des invasions étrangères, qui certainement au-

raient réussi dans ces journées d'orage ; de la haine du peuple , & de l'inconfiance du Souverain. * On eut recours dans cette extrémité aux lumières supérieures de Pitt. On dépêcha dans un seul jour cinq couriers à ce grand homme d'état , chargé d'ans , de gloire & de chagrins ; à ce citoyen fameux que ceux même qui n'avaient plus de ressources que dans son génie , avaient voulu profcrire la veille. L'amour de la patrie lui fit oublier les offenses ; il donna des conseils sur tous les points : on les suivit en ce qui pouvait retarder des guerres étrangères , en ce qui pouvait calmer

* On a prétendu que Georges III avait été sur le point de renvoyer ses principaux ministres , & de mettre à la tête des affaires le marquis de Rockingham : les cris du peuple étaient en effet capables de l'ébranler. Il ne pouvait sortir sans éprouver des outrages. On criait sur son passage, point de papisme, point d'Écossais. « S'il y a, disait-on dans un libelle » répandu à Londres, quelque différence entre un » voleur de grand chemin & un Souverain qui attente » à la liberté & à la propriété de ses sujets, elle est » toute à l'avantage du premier. »

quelque
jetta to
cuper le
On prob
bats sur
l'Améric
les prép
guerre.
& la fla
pour les
lue, & l'
De plu
en Amér
jusqu'au
soixante
mille tr
Boston ,
hauteur
les jours
deux par
listes y pe
petite gu
avantage
les nouve
leur offra

quelques temps les esprits irrités ; on re-
 jecta tout le reste , & on s'attacha à oc-
 cuper le peuple pour le mieux tromper.
 On prolongeait , on multipliait les dé-
 bats sur les moyens de conciliation avec
 l'Amérique , tandis que l'on accélérail
 les préparatifs & les armemens pour la
 guerre. On avait résolu de porter le fer
 & la flamme dans toutes les provinces ,
 pour les réduire à une dépendance abso-
 lue , & l'on parlait de paix au parlement.

De plus de seize mille hommes envoyés
 en Amérique depuis l'interdit de Boston
 jusqu'au mois de juillet mil sept cent
 soixante-quinze , il ne restait que quatre
 mille trois cents hommes effectifs à
 Boston , & environ trois mille sur la
 hauteur de Bunkers'hill. Il y avait tous
 les jours quelqu'escarmouche entre les
 deux partis , & tous les jours les roya-
 listes y perdaient quelques soldats. Cette
 petite guerre ne pouvait pas leur être
 avantageuse ; elle accoutumait au feu
 les nouvelles troupes de l'Amérique , &
 leur offrait des victoires faciles , ayant

la supériorité du nombre dans presque toutes les occasions.

Dans la Nouvelle-Yorck, le congrès provincial avait pris secrètement la résolution de faire démonter & enlever les canons des batteries royales. Il s'en empara dans la nuit du six septembre. Le vaisseau *l'Asie*, de 64 canons, était emboffé dans le bassin; le commandant envoya deux chaloupes armées, & ne cessa point de faire feu de toutes les batteries de son vaisseau; mais les milices forcèrent les chaloupes de se retirer sans débarquer leurs soldats, & le travail ne fut point interrompu jusqu'à ce que l'artillerie fût en sûreté.

V.
Excessive
dureté du
général An-
glais envers
les prison-
niers de
guerre.

LE chevalier Gage traitait avec la plus grande dureté les prisonniers que ses troupes faisaient, & sans distinction de rangs, les confondait pêle mêle dans les cachots. Le général Washington lui écrivit pour lui en faire des reproches, & l'engager à les traiter avec plus de justice & d'humanité, à proportion de

leur ran-
n'eut p
mis, &
ne con
que cel
Roi; qu
à tous
tous éga
la loi, é
vait eu p

Cette
attira a
éloquen
adversai
fondée
trois foi
hazard r
mains de
exposait
Anglais
pendant
bien trai

LA ré
nada; me
gouverne

leur rang & de leur état. Cette lettre n'eut pas le succès qu'il s'en était promis, & Thomas Gage lui répondit qu'il ne connaissait point d'autres distinctions que celles qui étaient établies par le Roi; qu'il avait fait un traitement égal à tous les rebelles, parce qu'ils étaient tous également coupables, & que suivant la loi, étant destinés à la corde, on n'avait eu pour eux que trop de douceur.

Cette réponse barbare & insensée, attira au général Anglais une réplique éloquente & vive de la part de son adversaire; elle était d'autant mieux fondée que les Insurgens avaient fait trois fois plus de prisonniers, que le hazard n'avait fait tomber des leurs aux mains des Royalistes. Le chevalier Gage exposait par son imprudence les officiers Anglais à de cruelles représailles: cependant les Américains continuèrent de bien traiter leurs prisonniers.

LA révolte se communiquait en Ca-
nada; mécontents de la nouvelle forme de
gouvernement qu'on leur avait donnée,

Le congrès
se décide à
porter la
guerre dans
le Canada.

les habitans de cette colonie établirent une assemblée à Montréal, & les catholiques eux-mêmes y envoyèrent des députés pour redemander l'ancienne administration Britannique, sous laquelle toutes les colonies avaient prospéré, tandis qu'aucune n'avait pu réussir sous les influences militaires. Gui Carleton, gouverneur de la colonie, voulant s'opposer à ces mouvemens, expédia des ordres à tous les officiers ayant commission du Roi, de se tenir prêts à marcher au premier signal; il fit une ordonnance pour établir l'exercice de ce qu'on appelait la loi martiale; & en vertu de cette prétendue loi, fit pendre, sans formalités, plusieurs colons qu'il accusait de rebellion. Dans la décadence des empires, la violence usurpe les noms les plus respectables; on réunit les expressions contraires, pour donner le nom sacré de loi à l'arbitraire du pouvoir. Carleton voulait, par sa rigueur, prévenir les troubles dans cette province, en glaçant tous les esprits de crainte; mais il était de l'intérêt des Amé-

ricains

SUR

ricains.
 faisaie
 leur go
 temps
 pu, ma
 mais d
 ardent
 pour la
 prise c
 Les pro
 par l'a
 congrès
 frappé
 été indig
 Canada
 colonies
 cherchai
 arbitrair
 de sujets
 connaître
 que l'on v
 bornes la
 proscrire
 l'Amérique
 disait-on,
 Tome

ricains informés des mouvemens qui se
 faisaient, de protéger les habitans contre
 leur gouverneur, & d'empêcher en même
 temps que cet homme cruel & corrom-
 pu, mais hardi, habile dans la guerre,
 mais dévoué à son parti avec le zèle
 ardent que l'on ne devrait avoir que
 pour la patrie, ne formât quelque entre-
 prise contre les provinces confédérées.
 Les projets que la cour avait manifestés
 par l'acte de Quebec, alarmaient le
 congrès; l'intention du ministère avait
 frappé toutes les colonies, & elles avaient
 été indignées de ce qu'en réunissant au
 Canada tous les pays que les autres
 colonies se disputaient entr'elles, on
 cherchait à étendre le gouvernement
 arbitraire sur un nombre considérable
 de sujets qui n'étaient pas nés pour le
 connaître; les peuples avaient compris
 que l'on voulait resserrer dans d'étroites
 bornes la liberté des colonies, pour la
 proscrire quelque jour entièrement de
 l'Amérique. Carleton avait projeté,
 disait-on, de venir attaquer Philadelphie

vers la fin de la campagne, & les assemblées avaient déjà été transférées à Harfort, afin d'éviter toute surprise, de se rapprocher de l'armée, & de correspondre plus aisément avec elle.

Le danger était pressant : les pouvoirs extraordinaires dont Carleton venait d'être pourvu ne laissaient point de doute sur les motifs qui les avaient fait accorder ; ils autorisaient cet officier général à armer les Canadiens, & à les mener hors du pays pour soumettre les colonies ; à infliger la peine de mort contre tous ceux qui seraient réputés en rébellion, en quelques lieux qu'ils fussent trouvés. La puissance qui lui était accordée dans l'intérieur de la province, était à l'instar de celle des monarques les plus arbitraires. Les Anglais établis au Canada refusaient à la vérité de marcher hors de la province, & plusieurs d'entr'eux entretenaient des correspondances avec la Nouvelle-Angleterre ; mais les Canadiens Français plus obéissans, étaient prêts à prendre

les armées
si-tôt
soutenir
troupe
volont
les Sa
armes a
il para
aurait
accouru
gnés, p
Enfin
parfaite
talens m
de leur
Pallér at
même, p
de faire
voisines.
Canada
terre ne f
de guerr
passer po
motifs su
tranquille

les armes, & l'on devait prévoir qu'aussi-tôt que l'autorité de Carleton serait soutenue par l'arrivée d'un corps de troupes Anglaïses, tout céderait à ses volontés. Il avait engagé à son service les Sauvages des environs; & si ses armes avaient obtenu un premier succès, il paraît certain que la soif du butin aurait attiré ces barbares, ils seraient accourus en foule des cantons les plus éloignés, pour se ranger sous ses drapeaux. Enfin, les Américains connaissaient parfaitement l'ardeur, l'ambition & les talens militaires de Carleton, & l'intérêt de leur liberté leur faisaient une loi de l'aller attaquer dans son gouvernement même, pour le mettre dans l'impuissance de faire des entreprises sur les provinces voisines. Il était temps d'envahir le Canada pour que la Nouvelle-Angleterre ne fût point envahie. Leur système de guerre défensive, ni la crainte de passer pour agresseurs, n'étaient pas des motifs suffisans pour qu'ils demeurassent tranquilles spectateurs des préparatifs

que faisait contre eux un voisin ennemi. Les soldats étaient prêts à ravager leurs pays, & ils ne pouvaient pas attendre, pour triompher des inventions guerrières que l'on employait contr'eux, le moment où les flammes, qui dévoreraient leurs maisons, ne pourraient plus être arrêtées que par les torrens du sang de leurs concitoyens.

Projet de
la diversion
du Canada.

CEPENDANT le congrès balançait sur le parti qu'il devait prendre. Après bien des difficultés, il résolut de tenter l'invasion, pendant que l'armée Britannique, faible & bloquée dans Boston, ne pouvait faire aucun effort redoutable. Ce fut le général Washington qui, le premier, donna le projet de cette grande entreprise, & qui en démontra la nécessité. Il fallait vaincre de grandes difficultés; on n'avait point de routes commodes pour charger les bagages & l'artillerie, peu d'argent, peu de vivres que l'on pût conserver. Le congrès n'était point

SUR
encore
nombre
en pay
à entre
avec un
ne lais
aucun a
Tandis
& Mon
la guer
route de
connu,
sonne n
mémora
obstacles
guerrier
un de ce
la fatigu
placés p
péramen
& la ch
caractère
connaît
tout fair
lence de

encore en état d'envoyer une armée nombreuse au dehors, ni de l'entretenir en pays ennemi; il fallut se déterminer à entreprendre d'entrer dans le Canada avec un corps de troupes si faible, qu'il ne laissait espérer, pour ainsi dire, aucun autre succès qu'une diversion utile. Tandis que les officiers généraux Schuyler & Montgomery se préparaient à porter la guerre dans le haut Canada par la route des lacs, un homme jusqu'alors inconnu, proposait une expédition que personne n'avait encore osé tenter, à jamais mémorable par sa hardiesse & par les obstacles qui devaient la traverser. Ce guerrier était le colonel Arnold. C'était un de ces hommes qui, se plaissant dans la fatigue & les dangers, semblent déplacés par-tout ailleurs; dont le tempérament robuste supporte également & la chaleur & les frimats, dont le caractère d'intrépidité fougueuse ne connaît rien qui l'arrête, étant prêt tout faire pour satisfaire à la violence de leurs passions. Il faisait

précédemment le commerce des chevaux ; il les dressait & allait les vendre aux Antilles, où il passait pour un écuyer adroit. Il n'était pas le seul dans cette révolution, qui d'un état obscur avait pris place parmi les principaux agens de la liberté publique. Waren avait été garçon apothicaire, Putnam était brasseur ; la guerre civile en avait fait des héros.

Arnold avait offert d'attaquer la partie basse du Canada, & de porter les allarmes jusqu'aux remparts de Quebec, par une route qui, jusqu'alors, avait été regardée comme impraticable. Ce projet fut d'abord combattu dans le congrès, mais l'intrépidité de son auteur lui attira la confiance du commandant général, & fit croire à la possibilité du succès. Il partit au commencement de septembre du camp, près de Boston, à la tête de deux régimens, composés d'environ douze cents hommes pour le port de Newberry, sur la rivière Merrimack ; il y trouva des bâtimens préparés pour

SUR

le tran
lieues
l'embou
remont
Pend
munition
& pour
longue
malheur
provinc
guerre p
dait sur
que la p

LE l
côtes d
incendie
il faisa
avait p
Norfolk
tait que
Londres
par inté
Grande-
au mois

le transporter , par mer , à quarante lieues dans la nouvelle Hampshire , à l'embouchure du Kennebec , qu'il fallait remonter jusqu'à sa source.

Pendant qu'il s'embarquait avec ses munitions & ses troupes à Gardentertown , & poursuivait une route aussi pénible que longue & incertaine , les troubles & les malheurs augmentaient dans toutes les provinces ; tout ce que l'horreur de la guerre peut engendrer de fléaux se répandait sur des peuples qui ne demandaient que la paix & la liberté.

LE lord Dunmore , errant sur les côtes de la Virginie , s'occupait à incendier les bourgs & les villages où il faisait débarquer ses soldats. Il avait pratiqué des intelligences dans Norfolk , port de la Virginie , où il restait quelques agens des négocians de Londres & d'autres personnes attachées par intérêt ou par état à la cause de la Grande-Bretagne ; il parvint à y entrer au mois de novembre & à y établir son

VI.
Embrase-
ment de
Norfolk.

gouvernement; mais à peine cette nouvelle fût-elle répandue dans la province, que les milices accoururent de toutes parts aux environs de Norfolk, l'assiégèrent dans cette ville, qui n'était susceptible d'aucune défense, & le forcèrent à se rembarquer; il céda, mais il résolut de signaler sa vengeance en détruisant la ville.

ANNÉE
1776.

LE 1.^{er} janvier, tandis que les habitans se communiquaient réciproquement les vœux qu'ils faisaient pour que les persécutions qui désolaient leur pays eussent enfin un terme, le feu était aux quatre coins de Norfolk. La fregate le *Liverpool*, nouvellement arrivée d'Angleterre, & deux autres vaisseaux qui étaient dans le port, canonaient la ville, tandis que les chaloupes incendiaires débarquaient les soldats, armés de torches & de mèches goudronnées. Tout fut embrasé dans un instant. Voici le récit que faisait de cet embrasement un officier de marine, dans une lettre

SUR D

datée du
devant

« ... (

» Tous

» bordai

» qu'un

» tillerie

» redoub

» l'horrib

» maient.

» ont du

» jour sui

» éteint,

» viron de

» n'est pl

» Nous av

» destructi

» c'était la

» ces maud

» en faire

» ginie ».

Siècle de

vu naître c

vous avez c

Quel bien

datée du sloop *l'Otter*, le 6 janvier, devant les ruines de Norfolk.

« ... Quel beau & ravissant spectacle!
 » Tous les vaisseaux marchands qui
 » bordaient le quai, ne paroissaient plus
 » qu'un rideau de flammes; notre ar-
 » tillerie faisait un bruit d'enfer, qui
 » redoublait de temps en temps par
 » l'horrible fracas des maisons qui s'abî-
 » maient. Les ravages de l'incendie
 » ont duré pendant toute la nuit & le
 » jour suivant. Le feu n'est pas encore
 » éteint, quoiqu'il n'y ait plus qu'en-
 » viron douze maisons sur pied; le reste
 » n'est plus qu'un cahos de ruines.
 » Nous avons beaucoup de joie de la
 » destruction de cette ville, parce que
 » c'était la retraite la plus favorable de
 » ces maudits rebelles, & nous espérons
 » en faire autant dans toute la Vir-
 » ginie ».

Siècle de la philosophie, vous avez
 vu naître celui qui écrivit cette lettre,
 vous avez été témoin de ces horreurs!
 Quel bien avez - vous donc fait aux

hommes? font-ils donc si cruels que rien ne puisse calmer leur férocité?

Le lord Dunmore, qui avait ordonné l'embrasement de Norfolk, n'avait pas besoin de ce nouvel acte de cruauté pour être détesté. On s'étonnerait sans doute de la ruine de ce bourg, où il y avait beaucoup de royalistes, si l'on ne savait pas que la fureur est presque toujours absurde; quelle ne consulte aucun intérêt, & n'a pas besoin de prétexte; elle ne connaît que le fer & le sang. Pourvu que les voûtes embrasées s'affaissent, & égalent le bruit de leur chute à celui du tonnerre, qu'importe que les malheureux qu'elles écrasent soient amis ou ennemis? La fureur est satisfaite, elle se réjouit dans la barbare contemplation de son ouvrage *.

* C'est à ce sujet que le lord Manchester disait dans le parlement: « On est tellement animé de la fureur de la vengeance qu'on tire sur les amis dans l'espérance de frapper les ennemis, que les uns & les autres sont enveloppés dans le même désastre. »

Lorsqu'une nouvelle

des esprits

de Richm

de chaleu

des pairs.

« Cette

orateur

énormes

terre,

d'horreu

occasion

sans ex

monde;

aux Am

forcer c

mains de

leurs fr

amis: m

d'une m

nations l

les villes

leurs mal

& affam

misère;

LIT.

que rien

ordonné

avait pas

uté pour

ns doute

y avait

ne savait

toujours

ucun in-

prétexte ;

le sang.

ées s'af-

eur châte

ce que les

ient amis

atisfaites,

contem-

hester disa

animé de l'

ur les amis

nis, que le

ns le mêm

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 265

Lorsque l'on apprit en Angleterre la nouvelle de l'incendie de Norfolk, tous les esprits en furent révoltés. Le duc de Richmond en parla avec beaucoup de chaleur & d'éloquence à la chambre des pairs.

« Cette guerre est affreuse, disait cet orateur, non-seulement par les frais énormes qu'elle va coûter à l'Angleterre, mais encore par les scènes d'horreur & de dévastation qu'elle occasionnera, & qui seront peut-être sans exemple dans les annales du monde; c'est peu pour nous d'enlever aux Américains leurs biens, & de forcer ceux qui tombent entre nos mains de combattre avec nous contre leurs frères, leurs parens & leurs amis : nous voulons faire la guerre d'une manière qui révolte jusqu'aux nations les plus barbares, en brûlant les villes sans aucune compassion pour leurs malheureux habitans, qui, nuds & affamés, périssent de froid & de misère; & ce n'est point contre des

» ennemis, c'est contre nos meilleurs
 » amis que nous nous permettons de
 » semblables excès. Avez-vous pu ap-
 » prendre sans frémir, l'incendie de la
 » *fidèle ville de Norfolk* (car c'est ainsi
 » que le ministère lui-même l'a souvent
 » appelée) ? elle vient d'être réduite en
 » cendres par un des commandans de
 » notre marine, qu'aucun acte d'hosti-
 » lité n'y avait provoqué. Une exécution
 » aussi barbare ne doit-elle pas aliéner
 » pour toujours les cœurs de ceux qui
 » pouvaient nous conserver encore quel-
 » qu'affection ? Elle flétrit la gloire de
 » nos armes ; elle nous rendra un objet
 » de mépris & d'effroi dans l'univers
 » & fera pour la nation une tache qui
 » ne s'effacera jamais ».

Le bourg de Norfolk était l'un des
 plus considérables de la Virginie
 il égalait Williamsbourg en grandeur
 & tous les jours la population y croissait
 depuis que les Virginiens, instruits par
 la nécessité, avaient tourné leurs vues
 du côté du commerce & de l'industrie

De juste
 valeur d
 ville, à t
 sterling.

T A N
 eleterre,

espoir de
 la ville d

destructio
 de Rhod'

es plus d
 avec les

grande in
 province

aient, -
 résultaient

libres pou
 qui affect

parti. En

clarait tra
 fourniraie

de l'Anglè
 Charles L

et prêter
 om du c

De justes appréciateurs ont porté la valeur des biens consumés dans cette ville, à trois cents cinquante mille livres sterling.

TANDIS que le démon de l'Angleterre, pour écarter à jamais tout espoir de réconciliation, portait dans la ville de Norfolk les flambeaux de la destruction & de la mort, l'assemblée de Rhod'Island défendait, sous les peines les plus sévères, toute correspondance avec les Royalistes. Il était de la plus grande importance de soustraire cette province aux invasions qui la menaçaient, & d'éviter les malheurs qui résultaient des liaisons que les habitans libres pouvaient conserver avec ceux qui affectaient de ne prendre aucun parti. En conséquence, l'assemblée déclarait traîtres à la patrie ceux qui fourniraient des pilotes aux vaisseaux de l'Angleterre, ou tout autre secours. Charles Lée, présent à cette assemblée, fit prêter serment entre ses mains, au nom du congrès général, à tous les

Arrêtés & précautions de l'assemblée de Rhod'Island

habitans de la colonie. Il promirent de n'entretenir aucune intelligence avec les ennemis de la patrie, & de dénoncer au comité de sauve-garde, les traîtres Torrises qu'ils pourraient découvrir : & comme dans le danger d'une invasion de la part des ennemis, la neutralité est aussi coupable que des hostilités formelles, chacun d'eux s'obligea de prendre les armes aussi-tôt qu'il serait appelé par la voix du congrès général ou du corps législatif de la province.

Ce serment rassura ceux des Américains qui craignaient que la colonie de Rhod'Island, qui, par sa position, est plus exposée à l'invasion qu'aucune autre, ne fût la première à desirer un accommodement.

Ordre du congrès d'abandonner les villes situées au bord de la mer.

Si l'assemblée de Rhod'Island prenait les meilleures précautions pour rassurer les autres colonies sur les véritables intentions de ses constituans, le congrès général, trop alarmé sans doute de la prochaine arrivée des troupes royales que l'on attendait au printemps, et

prenait attribuer s'empare conseils. des villes d'avoir à & de faire Boston, afin de le avait pren qui ferait afin de le fidélité à tranquillité quelles télosophique renoncer les coloni à elles-mêmes porter, à des masures compter tous les pareils faits sans resso

prenait d'autres que l'on ne saurait attribuer qu'à cette terreur panique qui s'empare quelquefois des armées & des conseils. Il enjoignait à tous les habitans des villes bâties sur le bord de la mer, d'avoir à les abandonner incessamment, & de faire transporter au camp devant Boston, leurs effets les plus précieux, afin de les garantir du pillage. On devait prendre une note de tous les effets qui seraient apportés au dépôt indiqué, afin de les remettre avec la plus grande fidélité aux propriétaires lorsque la tranquillité serait rétablie. Je ne fais quelles têtes, que l'on prétendait philosophiques, engageaient le congrès à renoncer à toute navigation, à forcer les colonies de se suffire pour toujours à elles-mêmes, & à laisser les Anglais porter, à leur gré, le fer & le feu dans des masurez abandonnées; mais il fallait compter beaucoup sur le patriotisme de tous les Américains, pour exiger de pareils sacrifices, qui auraient renversé sans ressource la fortune d'un grand

nombre d'entr'eux. Cet arrangement était d'ailleurs sujet à beaucoup d'inconvéniens. L'idée de rassembler dans un camp toutes les richesses répandues sur six cents lieues de côtes, ne pouvait pas être avouée par la prudence; c'était indiquer aux ennemis le point contre lequel ils devaient réunir leurs efforts, & livrer aux hazards d'un combat les dernières ressources des habitans crédules, qui auraient sacrifié à un patriotisme mal entendu, le reste de leurs biens. Cet écart de raison, que le congrès général a si bien réparé par la sagesse de ses mesures postérieures, donna lieu aux sarcasmes du parti opposé. On imprima dans des gazettes, que pour rendre les colonies entièrement libres, le congrès voulait les affranchir du joug des richesses, & que plusieurs de ses membres, que l'on accusait d'aimer encore plus l'or que la liberté, se disposaient à faire le partage du trésor de Cambridge.

LE

SUR I

LE f
côtes, p
aurait é
les dép
ployait
glaises s
marchan
ricains,
rivage et
& les inc
vaient s'
vaient en
ils sembl
Londres l
d'hostilité
de Conar
taine Wal
il débarqu
nombre d
mençait à
lorsqu'une
avertit les
murailles
près d'eux
se préparè

Tome

LE système d'abandonner toutes les côtes, pour se retirer dans les terres Les vaisseaux du roi portent le ravage & l'incendie le long des côtes. aurait épargné au ministère Britannique les dépenses & les travaux qu'il employait à les dévaster. Les frégates Anglaises s'emparaient des vaisseaux & des marchandises qui appartenait aux Américains, & débarquaient des soldats de rivage en rivage pour piller les maisons & les incendier. Les Américains ne pouvaient s'opposer à ces ravages; ils n'avaient encore que de faibles corsaires; ils semblaient vouloir que la cour de Londres les précédât dans tous les genres d'hostilités; peu s'en fallut que le bourg de Conanicut ne fut brûlé par le capitaine Wallace dans la nuit du 28 février; il débarqua dans ce port avec un grand nombre de soldats de marine, & commençait à mettre le feu aux maisons, lorsqu'une sentinelle l'ayant découvert, avertit les habitans. Cachés derrières les murailles & les haies, ils virent arriver près d'eux la soldatesque incendiaire, & se préparèrent à faire feu sur elle. Celui

qui avait pris le commandement ne voulut pas néanmoins que l'on tirât sans crier: *qui va là?* A ce cri, Wallace ayant recommandé aux siens de faire feu, fut prévenu par les habitans, qui, d'une seule décharge, lui tuèrent trente hommes; parmi lesquels il y avait un officier de marine; le reste prit la fuite, & Wallace remonta sur sa frégate se promettant à l'avenir, de plus heureux succès. La cour de Londres croyait réduire les Américains en détruisant leur commerce, & avait résolu, secrètement, d'incendier toutes les côtes, tandis que les frégates, en croisière intercepteraient les marchandises & les secours qu'ils pourraient recevoir d'Europe, & tout ce qu'ils pourraient envoyer en retour. Elle supposait que les habitans épars dans l'intérieur des terres, ne pouvant plus profiter des influences du commerce, s'ennuieraient de la guerre civile, & que la désunion se mettrait dans les assemblées; elle les croyait, sans doute, incapables de vengeance; elle les avait d'abord supposés

sans con
bien les
même a

la plus v
bitans d
princess
tions à l
lesquelle
teur. « N
» duits p
» conser
» donner
» femmes
» derrière
» soulevé
» nos pla
» femmes
» moisson
» livrées
» cées per
» Europé
» gent, n
» nous on

sans courage; elle semblaient ignorer combien les outrages peuvent en donner, même aux plus faibles cœurs.

ON se préparait, dans la Virginie, à la plus vigoureuse résistance, & les habitans des comtés de Norfolk & de la princesse Anne, firent des représentations à l'assemblée de la province, dans lesquelles ils semblaient l'accuser de lenteur. « Nous avons, disaient-ils, été réduits pour la défense de notre pays & la conservation de notre liberté, à abandonner nos parens âgés & infirmes, nos femmes & nos enfans, & à les laisser derrière nous, à la merci des esclaves soulevés & de la soldatesque ennemie; nos plantations ont été ravagées, nos femmes & nos enfans dépouillés, nos moissons réduites en cendres, nos villes livrées à l'incendie, nos maisons forcées pendant la nuit par des brigands Européens qui en ont enlevé notre argent, nos effets les plus précieux, & nous ont traités avec toute l'indignité

V I I.

Nouvelles légions levées dans la Virginie & dans les provinces confédérées.

» que l'insolence & la cruauté peuvent
 » suggérer. Un grand nombre de nos
 » amis gémit encore sous le glaive de
 » l'oppression, & cependant il faut nous
 » plaindre de la lenteur qu'on met à
 » notre vengeance. C'est cette lenteur
 » qui a porté le perfide & cruel Dun-
 » more à commencer tant de dépréda-
 » tions, qu'il commet avec impunité, à
 » l'aide de ceux de nos esclaves qu'il ré-
 » volte ». Ils demandaient la punition
 des particuliers, qui, dans ces circonf-
 tances douloureuses, s'étaient montrés
 mal intentionnés ou indifférens pour leur
 pays.

On avait tiré des milices de la pro-
 vince un corps de quinze mille hommes
 d'élite, & on lui avait donné le nom de
 légion Américaine; on avait attaché à
 chaque régiment de milice cent cano-
 niers & une compagnie de cavalerie.
 Toutes ces troupes avaient des uniformes
 qui leur étaient donnés par la province.
 Les mêmes levées se faisaient dans la
 Pensilvanie, dans les comtés de New-

SUR
 castle,
 Régime
 méridio
 encore
 & dans
 vieillan
 gloire
 servir se
 fut obli
 tisme,
 de légi
 jeunes n
 ans; l'o
 genaire
 vice, do
 ruption
 batailles
 Les pr
 durer qu
 avec la p
 ment éta
 l'assembl
 d'arrêter
 à porter
 libre, &

castle, Kent & Suffex. On formait deux Régimens de cavalerie dans la Caroline méridionale. Le zèle était plus grand encore dans la province de Conecticut & dans toute la nouvelle Angleterre. Les vieillards disputaient aux jeunes gens la gloire de défendre leurs foyers, & de servir sous les étendards de la liberté. On fut obligé, pour satisfaire leur patriotisme, de lever une troupe sous le nom de légion des vétérans, dont les plus jeunes n'avaient pas moins de quarante ans; l'officier commandant était octogénaire, avait soixante & un ans de service, dont quarante-deux ans sans interruption, & s'était trouvé à dix-sept batailles rangées.

Les premiers enrôlemens ne devaient durer que huit mois; mais ils se faisaient avec la plus grande facilité. L'empressement était si général dans la Virginie, que l'assemblée provinciale avait été obligée d'arrêter, que personne ne serait admis à porter les armes, s'il n'était homme libre, & faisant partie du peuple soumis

aux loix; que les officiers de recrue ne pourraient enrôler aucun domestique, ni même aucun apprentif, à moins qu'il n'eût par écrit la permission de son maître, ni aucun homme qui eût moins de cinq pieds quatre pouces, & ne fut vigoureux & bien proportionné. De pareilles troupes entièrement formées de soldats citoyens, & semblables à tant d'égards aux anciennes légions de Rome, doivent en tout pays maîtriser la victoire.

VIII.
Forces de
l'Amérique
pour la cam-
pagne de
1776.

Considérons ce que peut le patriotisme & les préparatifs redoutables qu'il fait en peu de temps, tandis qu'il faut à la tyrannie des siècles entiers pour former une armée. Toujours inquiète, toujours incertaine de trouver des instrumens qui veuillent agir pour elle, elle est forcée de rassembler des soldats vingt ans avant la guerre, & de les nourrir toute leur vie pour combattre une fois: la patrie n'a pas besoin de cette prévoyance; lorsqu'elle est chère à tous les cœurs, il suffit qu'elle soit en danger, pour trou-

verdes
un inf
d'autan
ne les c
accouri
comme
taient
terre.

La c
Le con
déclara
états de
rique
verts,
posera
tenu la
deux a
cation
grande
prunts
an, tou
fait des
ébranlé
tait da
meuse,

verdes défenseurs, & pour rassembler, en un instant, des bataillons nombreux, d'autant plus redoutables, que l'ennemi ne les connaît pas. Il les voit, tout à coup, accourir & s'élever, pour ainsi dire, comme les guerriers de Cadmus qui sortaient tous armés des entrailles de la terre.

La campagne de 1776 allait s'ouvrir. Le congrès général avait fait publier une déclaration, pour annoncer à tous les états de l'Europe que les ports de l'Amérique septentrionale leur seraient ouverts, & que les Provinces Unies ne poseraient point les armes sans avoir obtenu la franchise de leurs ports pendant deux ans, à compter du jour de la révocation des actes. L'Angleterre faisait de grandes levées de soldats & des emprunts énormes, pour conquérir, en un an, toutes les Colonies rebelles; elle avait fait des efforts dont sa constitution était ébranlée jusques dans les fondemens. C'était dans cette campagne, à jamais fameuse, que les ministres se flattaient de

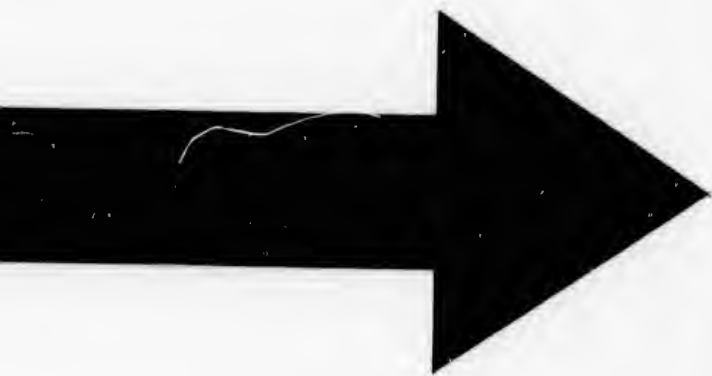
soumettre l'Amérique; ils employaient ;
 pour y réussir, soixante-dix mille hommes,
 tant sur terre que sur mer. On comptait
 déjà au commencement du mois de Mars
 trente-un mille hommes de troupes na-
 tionales, dix-huit mille soldats Alle-
 mands, neuf compagnies d'artillerie,
 deux mille-soldats de marine, treize
 vaisseaux de guerre, vingt-sept fré-
 gates & deux cents quarante-deux au-
 tres bâtimens, qui devaient tous être
 rendus en Amérique au commencement
 du mois de mai, & l'on préparait des
 renforts. Il est intéressant de connaître
 les moyens de défense que les insurgens,
 nouvellement confédérés, privés de nu-
 méraire, & depuis peu guerriers, pou-
 vaient opposer à cet armement formi-
 dable. Leurs milices, sans y comprendre
 celles du Canada, montaient, suivant le
 dénombrement qui en avait été fait par
 ordre du Congrès à quatre cents vingt-
 huit mille hommes, tous armés pour la
 défense de leurs Foyers.

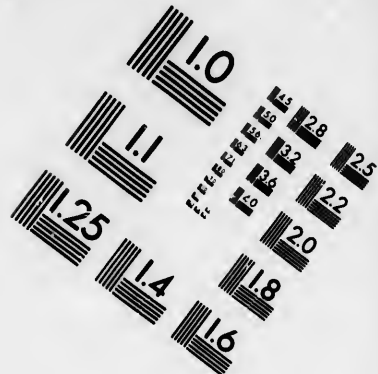
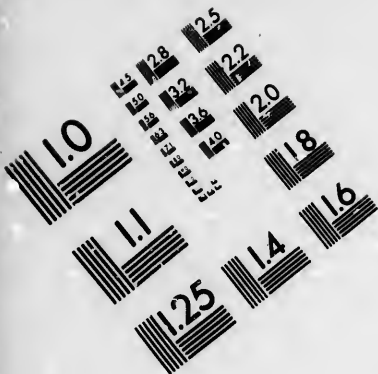
ON d
 étaient
 pline ; m
 vingt-hu
 jours ten
 sur le c
 point en
 ci, & j'
 années,
 voici les
 eu l'occat
 qu'elles n
 les homm
 & ont ve
 Américain
 plupart d
 midité du
 lir, ils o
 moins sen
 ropéens &
 Quoique
 nés, mo
 Antilles ;
 leur jeuness
 adroits, e

ON difait à Londres, que ces troupes étaient fans courage comme fans discipline ; mais elles formaient quatre cents vingt-huit mille hommes, & il est toujours téméraire de prononcer d'avance sur le courage des hommes qui n'ont point encore combattu. Je conçois ceux-ci, & j'ai fréquenté, pendant plusieurs années, un grand nombre d'entr'eux ; voici les observations générales que j'ai eues l'occasion de faire à leur fujet. Je crois qu'elles ne feront point démenties par les hommes éclairés qui les connaiffent & ont vécu parmi eux. Si les Anglo-Américains font moins robustes que la plupart des peuples Européens, fi l'humidité du climat femble devoir les amollir, ils ont plus de témérité, ils font moins fenfibles aux bleffures que les Européens & en guériffent plus facilement. Quoique moins ardens, moins passionnés, moins spirituels que les Créoles des Antilles ; ils ont l'efprit pénétrant dans leur jeunefle ; ils font prompts, fouples, adroits, enclins à la colere ; ils parlent

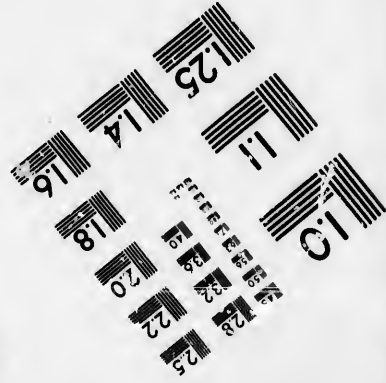
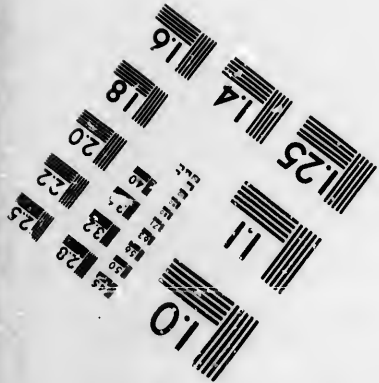
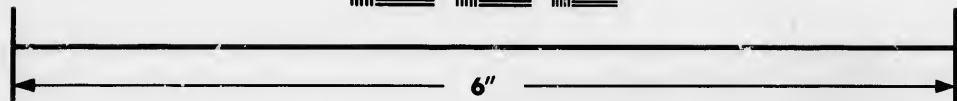
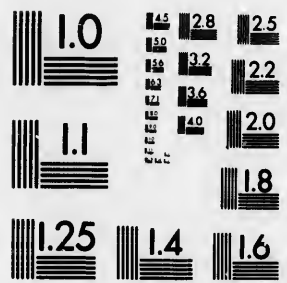
Observations générales sur les Anglo-Américains.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E 28
E 32
E 25
E 22
E 20
E 18
5

ii
ci
E 16
E 14

avec facilité ; mais ils sont peu capables de réflexion , ils ne peuvent former de longues méditations , & sont en cela tout le contraire des Anglais de l'Europe. Ils sont formés à vingt ans & vieillards à cinquante , alors ils deviennent aussi taciturnes que nos vieillards sont parleurs. Le fond de leur caractère prend de la gravité ; c'est qu'ils ont en général peu de mémoire à cet âge , & beaucoup plus de volonté que de pensée , de prudence que de raisonnement , de modération que de génie ; mais par cela même ils sont plus en état de bien guider les peuples , & plus difficiles à réduire.

Troupes de
l'Amérique.

IL ne fallait peut-être pas compter sur l'habileté des officiers, chargés de conduire en sous-ordre les Insurgens à l'ennemi , & tous leurs officiers généraux n'avaient pas les mêmes talens ; mais on devait s'attendre à des efforts républicains , aux prodiges de la valeur personnelle ; & la victoire elle-même devenait sans fruit , si l'on ne pouvait triompher

de l'adre
Loin qu
quante
mée pou
seuls co
Angleter
jointes l
maient f
ginie &
quarante
en camp
L'arm
shington
de vingt
compter
raux Wa
chacun u
Le gén
ner les n
& de la V
une armé
avait cin
nada que
grès avai
jamais à l

de l'adresse & de l'agilité de ces rebelles. Loin qu'ils pussent être réduits par cinquante mille hommes, à peine cette armée pouvait-elle suffire à faire face aux seuls corps rassemblés dans la nouvelle Angleterre. Ces corps, auxquels étaient jointes les légions de Pensilvanie, formaient soixante mille hommes. La Virginie & les deux Carolines avaient levé quarante mille hommes prêts à se mettre en campagne.

L'armée aux ordres du général Washington, campée devant Boston, était de vingt-huit mille hommes effectifs, sans compter les corps de réserve; les généraux Ward & Putnam commandaient chacun une division de cette armée.

Le général Lée s'occupait à discipliner les nouvelles légions de la Caroline & de la Virginie. Schuyler commandait une armée de la nouvelle Yorck; il y avait cinq mille hommes, tant au Canada que sur la route des lacs. Le Congrès avait adopté la maxime de n'avoir jamais à la fois que la moitié des troupes

en campagne, & il y avait dans chaque comté, dans chaque bourg, dans chaque village des hommes prêts à se rassembler & à marcher dans la minute, *celerés*. Cette précaution était de la plus grande importance pour éviter toute surprise, couper la retraite à l'ennemi, enlever les partis détachés, former des embuscades, ouvrir le passage aux armées dans les bois, fournir des guides aux officiers, & entretenir la communication & la correspondance, non-seulement entre les principales villes, mais entre tous les villages des provinces confédérées.

De tous côtés il leur arrivait des officiers & des ingénieurs de France, d'Allemagne, d'Angleterre même. Entre ceux des officiers étrangers qui étaient conduits au secours des insurgens par l'amour d'une véritable gloire, on distinguait dès-lors le baron de Woedke qui avait servi avec distinction dans les armées du Roi de Prusse, mais ils n'avaient point encore ce jeune la Fayette, qui quittait la cour de France, son épouse, une fa-

uille illus
plaisirs de
de rudes t
hington,
officier d
sur son ar
qui const
guerre, a
de partifa

LES po
de manières
sortie des
même à en
ennemis ;
à redouter
écueils, d
en bordaie
samment c
des petits
loupes ar
voyer. To
sentes pa
les précau
inutiles, I

un homme illustre qui le chérissait, & tous les
 plaisirs de la capitale, pour aller chercher
 de rudes travaux sous les ordres de Was-
 hington, ni Tronson du Coudrai, cet
 officier d'artillerie, à qui ses systêmes,
 sur son art & son habilité, dans tout ce
 qui constitue le savoir déplorable de la
 guerre, avaient fait en France beaucoup
 de partisans & d'ennemis.

LES ports principaux étaient fortifiés
 de manière à protéger non-seulement la
 sortie des corsaires Américains, mais
 même à en rendre l'accès impossible aux
 ennemis; les autres ports n'avaient rien
 à redouter des gros vaisseaux à cause des
 récueils, des rescifs & des bas-fonds qui
 en bordaient l'entrée, & ils étaient suffi-
 samment défendus contre les tentatives
 des petits bâtimens de guerre & des cha-
 loupes armées que l'on pouvait y en-
 voyer. Toutes les batteries étaient dé-
 fendues par des redoutes. On avait porté
 les précautions jusqu'à vouloir rendre
 inutiles, par des revêtissemens & des

IX.
 Artillerie &
 fortifica-
 tions.

bastingages dont on couvrait les maisons & les magasins, l'effet des galiottes à bombes envoyées pour désoler les établissemens du bord de la mer.

Une fonderie de canons établie dans la nouvelle Yorck, donnait les plus fortes pièces en grande quantité. On recueillait dans cette Colonie jusqu'à deux cents quintaux de salpêtre par mois. Dans toutes les provinces on fabriquait des armes.

L'entrée du Delavarre était gardée par treize galères à rames; il y avait en outre une batterie flottante de cent cinq pieds de quille, armée de canons de ving-quatre, & trente radeaux brûlots; enfin on avait coulé bas cinquante chevaux de frise de l'invention du docteur Franklin, pour empêcher les vaisseaux de guerre de remonter le fleuve.

La ville de Charlestown, qui était menacée d'un siège, était déserte depuis les premiers jours de mars; tandis que les hommes avaient pris les armes, les femmes s'étaient retirées sur les derrières

de la p
que l'on
à faire
salpêtre
dans l'
vingt-fi
William
canons.
une réf
Johnfon
canons;
& le L
encore
placées
Une freg
briganti
croisaien
hommes
& du lor
de la flo
command
qui étai
février,
gère du c
son pavil

de la province, en - dedans des lignes que l'on avait formées, & s'occupaient à faire une quantité prodigieuse de salpêtre; cependant on avait construit dans l'île Sullivan, un fort armé de vingt-six canons de trente-deux, & à Williamsneury, une batterie de douze canons. Trois autres forts opposaient une résistance formidable. Celui de Johnson, armé de vingt-une pièces de canons; celui de Wilvin, de vingt-trois, & le Littleton, de onze. Il y avait encore vingt - huit pièces de canon placées sur quatre autres petits forts. Une fregate de vingt - six canons, un brigantin & un sloop, veillaient & croisaient sur la côte. Quinze mille hommes sous les ordres de Charles Lée & du lord Stirling, attendaient l'arrivée de la flotte Anglaise, & les troupes commandées par le lord Cornwallis, qui étaient parties d'Angleterre le 13 février, sous l'escorte de l'escadre légère du chevalier Parker, qui avait hissé son pavillon sur le vaisseau *le Bristol*.

Le général Howe était encore en possession de Boston & du château William; mais le général Washington avait tracé ses lignes autour de cette ville. Il avait aussi fait élever à Cambridge un octogone que quarante mille hommes n'auraient pas investi, avec frise, pallissades, fossé, chemin-couvert, glacis, abattis devant le glacis, remparts, casemates & une artillerie considérable. A une portée de fusil du chemin-couvert était une enceinte de trente-six tours carrées, du diamètre de trente pieds & à l'épreuve du canon. La distance entre les tours était de 500 pieds, & garnie d'abattis. Sur chacune de ces tours étaient placés plusieurs fauconneaux carabinés. Il aurait fallu, pour ainsi dire, un siège pour chacune. Ceux qui auraient servi les canons pour en former l'attaque, auraient été trop exposés pour la continuer; ni mantelets, ni fronteaux n'auraient pu garantir les artilleurs, & il aurait fallu renverser plusieurs de ces tours

avant

SUR

avant
 que fu
 été dé
 tandis
 avancé
 à défer
 Dans
 l'on n'a
 batterie
 vaisseau
 Ces bat
 de Fola
 à l'atta
 du rapp
 l'épaisseu
 tenir les
 elles ne
 l'incendi
 de les dé
 sont les
 puisse do
 times, lo
 de les pre
 & la dure
 Tome

avant de pouvoir ouvrir une seule attaque sur le corps de la place, qui aurait été défendue par dix mille hommes ; tandis que le reste de l'armée se ferait avancé sur les assaillans pour les forcer à désemparer le terrain.

Dans tous les endroits de la côte où l'on n'avait pas cru pouvoir placer des batteries suffisantes, on opposait aux vaisseaux ennemis des batteries flottantes. Ces batteries si conformes au principe de Folard, *de proportionner la défense à l'attaque*, réunissaient à l'avantage du rapprochement des sabords & de l'épaisseur de l'échantillon, celui de tenir les canonnières hors d'atteinte ; elles ne peuvent être détruites que par l'incendie : il était presque impossible de les démonter. Ces fortes de batteries sont les meilleures défenses que l'on puisse donner à de grandes côtes maritimes, lorsque l'on est dans l'impuissance de les protéger par de fortes escadres ; & la dureté des bois de charpente que

l'on emploie dans l'Amérique, pour rait leur assurer une grande supériorité sur tout ce que l'on a vu jusqu'à présent de machines de guerre. Les Américains n'ont fait encore que des essais dans ce genre de fortifications, à la perfection desquelles il leur reste beaucoup à ajouter; mais ils peuvent en tirer le parti le plus avantageux dans la suite, le bois étant chez eux à bon marché, & les ouvriers en grand nombre *

* Un vaisseau emboffé devant une batterie de pierre, peut lancer à chaque bordée trente ou quarante boulets dans un carré de six pieds. Il est rare, par conséquent, qu'il ne fasse pas promptement une grande brèche; mais si on lui oppose une puissance supérieure par le rapprochement des sabords, l'avantage du point fixe & l'épaisseur de l'échantillon, qui ne soit assujettie ni au travail de la pompe, ni à l'embaras des manœuvres, & où les canonnières puissent être à couvert, il est presque impossible qu'il ne soit pas désemparé.

Une batterie en bois n'existe que quand on le veut, & tant qu'on le veut. Ce sont des pièces de charpente

LES
étaient
de déf
fait pu
représa
mais il
plus de
en état
canons
teurs ca
seaux d
propres

numérotées
on peut les
par un peti
peu de fra
radeaux. S
emparer,
en y metta
préservé ai
y mettre.
presque san
invention a
tant d'habil
dans le con

LES forces maritimes des Américains étaient bien inférieures à leurs moyens de défense sur terre : le congrès avait fait publier un acte de capture & de représailles contre les vaisseaux anglais; mais ils n'avaient aucun bâtiment de plus de cent trente pieds de quille, ni en état de porter plus de quarante canons; on n'avait point de constructeurs capables d'entreprendre des vaisseaux du premier rang, ni de bois propres à former les grandes courbes

X.
Marine

numérotées, que l'on peut conserver sous des angards; on peut les faire monter ou démonter en peu de temps par un petit nombre d'ouvriers, ou les transporter à peu de frais d'un lieu dans un autre, en forme de radeaux. Si par hazard l'ennemi était prêt de s'en emparer, on empêcherait qu'il ne pût s'en servir en y mettant le feu. On peut, au contraire, les préserver aisément de l'incendie que l'ennemi voudrait y mettre. Les bombes qu'on lance contr'elles sont presque sans effet. Je suis toujours étonné qu'une invention aussi simple ait échappé si long-temps à tant d'habiles ingénieurs employés dans les îles & dans le continent de l'Amérique.

que ces vaisseaux exigent. Les bois de l'Amérique, aussi vieux qu'elle-même, sont trop âgés, trop mûrs, pour la construction : les navires de grandeur médiocre que l'on y construit, durent peu. On peut prédire que les Américains n'auront des flottes redoutables que lorsque des plantations de forêts bien entendues leur auront fourni des arbres d'un âge moyen & d'une qualité choisie. Alors ayant en abondance tout ce qui sert aux agrêts de la marine, le chanvre, le goudron, le fer, ayant sur-tout des hommes formés dès leur jeune âge à la navigation ; ils feront sans doute les plus grands marins de l'univers & les Souverains de l'Océan.

Pendant la dernière guerre, contre la France, la seule province de Newyork tenait à la mer soixante bâtimens, armés de huit cents pièces de canon : elle avait sept mille hommes de mer, & plus de mille mariniers sur les rivières ; on estimait à la fin de 1775, qu'elle avait dix mille matelots.

A ju
tres Co
elles a
de mar
septent
la nouv
la Penf
tion mo
de New
vince de
aucun. 7
pas emb
trente m
que les
l'inaction
pouvaier
les captu
néanmoi
merce de
navales
cet effai
fible de
raient le
étrange r

A juger des forces maritimes des autres Colonies par celles de cette province, elles auraient fourni un grand nombre de matelots; mais le Jersey, la Caroline septentrionale, le Maryland, la Virginie, la nouvelle Hampshire, l'Isle de Rhodes, la Pensilvanie même avaient à proportion moins de navigateurs. Les Comtés de Newcastle, Kent & Suffex, & la province de Connecticut, n'en fournissaient aucun. Toutes les Colonies ne pouvaient pas embarquer à cette époque plus de trente mille matelots. Ces gens de mer que les actes oppressifs tenaient dans l'inaction depuis quatre ans, & qui ne pouvaient plus espérer d'autre gain que les captures qu'ils feraient, suffisaient néanmoins pour intercepter le commerce de l'Angleterre, & ses armées navales ne pouvaient le garantir de cet essaim de corsaires. Il était impossible de ne pas prévoir qu'ils infesteraient les Isles Anglaïses, que les ports étrangers leur seraient ouverts pour la

vente des denrées dont ils se feraient emparés, & que l'Angleterre serait bientôt réduite à acheter des Français, des Hollandais, des Italiens même, le sucre, le rum, le café de ses propres Colonies. Six frégates, dont deux de trente-six canons, sous le commandement du Commodore Hopkins, s'étaient emparées des Isles de Bahama d'où elles dominaient sur le Golphe de la Floride. Ce capitaine, parti de la Delaware au commencement de Janvier, avait attaqué la ville Allemande de Nassau dans la nouvelle Providence, qui est la principale de ces Isles, & le Gouverneur l'avait évacuée sur le champ pour se retirer à Saint-Augustin dans la Floride orientale. Hopkins avait pris dans cette Isle une grande quantité de provisions & de munitions de guerre, & soixante barils de poudre. Tandis que la saison forçait l'Angleterre de suspendre ses opérations navales; les Américains avaient en mer un grand nombre de Corsaires bien armés. Non-seulement

les vais
sortie
& dan
mais en
la Bal
taient
pour l
faient
& de l

Il e
force l
les me
saires;
rait al
de qua
encore
sept fr
vingt-
la plup
à prop
dage d
nons é
Europ
pavillo

les vaisseaux marchands étaient pris à la sortie de la Grenade & de la Jamaïque, & dans toutes les mers de l'Amérique; mais encore dans la Méditerranée, dans la Baltique. Les Américains interceptaient les fournitures navales, destinées pour Londres & Portsmouth, & croisaient jusques sur les côtes de l'Irlande & de l'Angleterre.

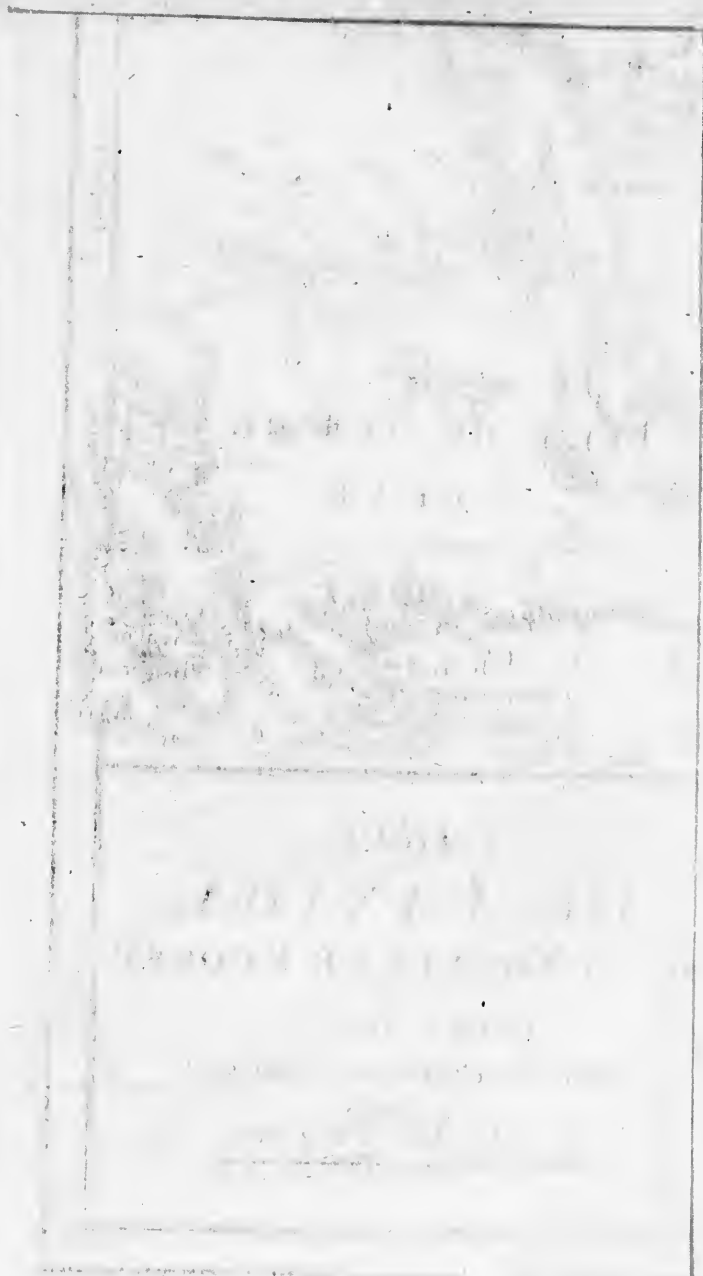
Il est vrai que ce qui constituait la force la plus réelle des Américains sur les mers, c'était le nombre de leurs Corsaires; toute la marine du Congrès n'était alors composée que de trois vaisseaux de quarante-quatre canons, dont un était encore en chantier; quatre de quarante; sept frégates de trente à trente-six, & vingt-huit plus petites. L'échantillon de la plupart de ces bâtimens était très-fort à proportion de leur grandeur; le bordage de leurs vaisseaux de quarante canons était le même que l'on emploie en Europe pour les vaisseaux de ligne. Le pavillon que cette marine arborait sur

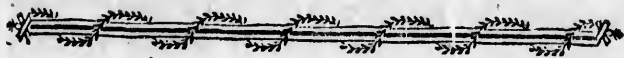
les mers était d'abord marqué de douze barres avec une cartouche à champ blanc, au milieu duquel s'élevait un pin touffu, avec ces mots pour devise; *appel au ciel*. Il a été changé depuis, & composé de treize barres & treize étoiles.



IT.

e douze
o blanc,
ouffu,
au ciel.
posé de





LIVRE CINQUIEME.

ARNOLD porte la guerre dans la partie basse du Canada, il assiège Quebec; prise du fort S. Jean & de Montréal, par le général Montgomery. *Gui Carleton* s'enfuit secrètement de Montréal, se jette dans Quebec, & sauve cette place : mort de Montgomery; éloge de ce Général. Arrivée d'une armée Anglaise en Canada.

ARNOLD ayant embarqué à Gardnerton ses troupes & ses munitions sur deux cents bateaux, remonta la rivière, luttant contre les plus grands obstacles, contre un courant rapide, avec un fond & des côtes de rochers; interrompu dans sa route par des cataractes, des gués & des portages, qui accablaient les troupes de fatigue. Souvent les bateaux furent remplis d'eau; plusieurs chavirèrent, & une grande partie du bagage & des mu-

ANNÉE
I.
1775.
Marche
mémorable
du colonel
Arnold.

S
R. S. Jean
Baye F
idi
de du

ditions fut perdue. Outre l'embarras de traverser plusieurs fois le même terrain dans les différens portages, de charger & de décharger des fardeaux pesans, ils étaient souvent obligés de porter les bateaux sur leurs épaules ; ils eurent à soutenir ce travail incroyable pendant l'espace de douze milles dans un seul portage.

Pour diminuer autant qu'il était possible les dangers & la fatigue de cette marche digne d'Annibal, & que ce grand homme, lui-même, aurait peut-être admiré, Arnold l'avait réglée de la manière suivante : une partie des soldats marchait le long des bancs de la rivière, l'autre était dans les bateaux. Les bateaux & les hommes étaient disposés sur trois divisions. Les corps de chaque division campaient ensemble toutes les nuits. Arnold les encourageait par son exemple & par son travail. La marche par terre n'était pas plus aisée que par eau ; il fallait traverser des terrains que les pieds des hommes n'avaient point encore foulés ; on y rencontrait alternativement des bois

touffu
traver
sage a
l'espac
stagna
lait ét
rocher
journé
milles,
trois li
que la
augmen
inquiét
trois se
provisi
les fruis
& en g
pouvaie
ils étai
Parv
nold se
faire e
lonels sa
sur ses
désertié

parras de
 e terrain
 charger &
 sans, ils
 er les ba-
 nt à sou-
 dant l'es-
 l portage.
 était pos-
 de cette
 ce grand
 t-êtré ad-
 a manière
 marchait
 e, l'autre
 bateaux &
 sur trois
 e division
 nuits. Ar-
 xemple &
 terre n'é-
 ; il fallait
 pieds des
 re foulés;
 nt des bois

touffus aussi vieux que le continent, à
 travers desquels il fallait s'ouvrir un pas-
 sage avec le sabre & la hache pendant
 l'espace de plusieurs milles. Des marais
 stagnans & profonds, sur lesquels il fal-
 lait établir une route solide; enfin des
 rochers, des montagnes à gravir. Leurs
 journées ordinaires étaient de quatre
 milles, & jamais ils ne faisaient plus de
 trois lieues dans un jour. Les maladies
 que la fatigue occasionnait parmi eux,
 augmentèrent encore leurs peines & leurs
 inquiétudes. Ils éprouvèrent, au bout de
 trois semaines, une si grande disette de
 provisions, qu'ils mangèrent leurs chiens,
 les fruits sauvages, les feuilles des arbres,
 & en général toutes les substances qui
 pouvaient tromper la faim cruelle dont
 ils étaient tourmentés.

Parvenus à la source du Kenebek, Ar-
 nold se vit obligé de renvoyer & de
 faire escorter les malades. Un des co-
 lonels saisit cette occasion pour retourner
 sur ses pas à l'insu du commandant. La
 désertion de ce lâche & le départ des ma-

lades réduisit la troupe d'Arnold à six cents cinquante hommes ; il continua cependant sa route avec constance ; cette petite armée traversa la chaîne des hautes montagnes qui séparent le continent , & que la nature semble avoir placées exprès pour l'arroser dans toute son étendue. Les eaux qui y prennent leur source tombant de l'un & de l'autre côté , suivent des routes directement opposées , & forment ce nombre infini de rivières qui fertilisent la nouvelle Angleterre & le Canada. Arnold arrivé enfin à l'endroit où la rivière *Chaudière* commence à prendre son cours , touchait au terme désiré de ses fatigues. Cette rivière , ainsi nommée par les Français , traverse le Canada & tombe près de Québec dans le fleuve Saint-Laurent. Il approcha bientôt avec sa troupe des parties habitées du Canada. Un détachement qu'il avait envoyé à la découverte , revint le 3 Novembre avec des provisions , & ranima le courage de ses compagnons que les travaux , & la faim avaient accablés ; ils avaient passé

trente
que le
eux-m
vivant
Les Car
amis ,
tout ce
parer le

clamati
avait re
déclarer
» vinces
» extrêm
» s'était
» avait
» inutile
» nir de
» tisme
» rencon
» vaient
» dégrad
» shingto
» seul ég

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 299

trente & un jours dans des déserts affreux, que les animaux sauvages semblaient eux-mêmes redouter, & qu'aucun être vivant n'avait peut-être jamais visités. Les Canadiens les reçurent en frères, en amis, & leur fournirent abondamment tout ce dont ils avaient besoin pour réparer les forces qu'ils avaient perdues.

ARNOLD se hâta de publier une proclamation que le Général Washington lui avait remise avant son départ, pour déclarer aux Canadiens, « que les provinces confédérées avaient vu avec un extrême plaisir, que la cour de Londres s'était trompée, dans l'espoir qu'elle avait fondé sur eux, qu'elle s'était inutilement promise de les faire devenir des instrumens aveugles de despotisme & d'oppression. Au lieu de rencontrer parmi vous, comme ils l'avaient cru, un grand nombre d'hommes dégradés, ils ont dû voir, disait Washington, avec un chagrin qui peut seul égaler notre joie, que vous êtes

Arnold publie une proclamation du général Washington.

» éclairés , fiers & généreux , & que
 » jamais vous ne ferez assez insensés
 » pour renoncer à vos propres droits ,
 » afin d'aider à dépouiller vos voisins &
 » vos amis , de la liberté & des biens
 » que vous auriez perdus. Les hafards
 » que vous courez avec nous font
 » grands , mais ils font glorieux ; nous
 » envisageons avec transport ce jour qui
 » n'est peut-être pas éloigné , où tous
 » les habitans de-l'Amérique , unis par
 » leurs communs intérêts , jouiront d'un
 » gouvernement libre. Enhardis par les
 » avis que nous ont fait passer les parti-
 » sans que la liberté compte parmi vous ,
 » le congrès général s'est décidé à vous
 » envoyer une armée , & à la faire pré-
 » céder par le colonel Arnold , non pour
 » vous combattre , mais pour vous pro-
 » téger , & développer les nobles senti-
 » mens dont vous êtes pénétrés. Venez
 » donc tous citoyens généreux vous ran-
 » ger sous l'étendart d'une liberté uni-
 » verselle , venez vous opposer à la force
 » de la tyrannie , qui , si j'en crois mes

» presse

» sur n

Le r

promess

que l'or

grès , &

ral Was

fit tout

Arnold

de vivr

rent se

rèrent p

de ses a

arbitrai

ressorts

de les r

plus gra

trois ce

peaux d

C E P

à Tico

& Mon

par le la

mée, qu

» pressentimens , ne l'emportera jamais
 » sur nous ».

Le reste du manifeste contenait une promesse de payer exactement tous ce que l'on fournirait aux troupes du congrès , & la garantie personnelle du général Washington. Cette promesse produisit tout l'effet que l'on en devait attendre. Arnold & les siens ne manquèrent point de vivres , mais peu de Canadiens vinrent se joindre à sa troupe ; ils demeurèrent presque tous indifférens au succès de ses armes. Quand une fois le pouvoir arbitraire a détruit dans un peuple les ressorts du courage , il est bien difficile de les rétablir. Carleton commettait les plus grands excès ; & néanmoins à peine trois cents hommes joignirent les drapeaux d'Arnold.

C E P E N D A N T des bateaux construits à Ticonderago avaient porté Schuyler & Mongomery jusqu'à la rivière Sorel par le lac Champlain. La moitié de l'armée, qui n'était que de trois mille hommes,

Mongomery vient assiéger le fort S. Jean.

venait d'arriver à Crowpoint, lorsque Mongommery fut averti que quelques vaisseaux armés au fort Saint-Jean sur la rivière Sorel, se préparaient à entrer dans le lac & à lui fermer le passage. Il se porta sur le champ avec ce qu'il avait de troupes, à l'entrée de la rivière, & empêcha les vaisseaux de parvenir jusqu'au lac. Schuyler qui avoit été nommé commandant en chef de l'expédition arriva par Albani, & les deux généraux s'étant joints, firent une proclamation à-peu-près semblable à celle qui avoit été publiée par Arnold. L'espérance de voir accourir un grand nombre de Canadiens, leur fit diriger leur marche vers le fort Saint-Jean, qui commande de ce côté l'entrée du Canada. Le feu de cette forteresse & la résistance opiniâtre à laquelle ils s'attendaient, leur firent prendre le parti de débarquer à une grande distance, dans un pays rempli de bois & de marais; un corps nombreux de sauvages vint les y attaquer avec beaucoup de vigueur: alors le désavantage

du

du ter
que la
rable &
& de n
tourne
l'isle au
prise ju
renfort
fita de
traité a
laisa a
poids &
un bon
Nous r
talens
font p
avait la
doué d
qualité
cier-gé
cher les
attaqué
à les en
tôt qu'i
il dispo

Tom

du terrain & la certitude où ils étaient que la garnison du fort était considérable & abondamment pourvue de vivres & de munitions, les déterminèrent à retourner à leur première station dans l'isle aux Noix, & à différer toute entreprise jusqu'à l'arrivée de l'artillerie & des renforts qu'ils attendaient. Schuyler profita de ce moment pour aller conclure un traité avec les Sauvages des environs, & laissa au général Mongommery tout le poids & les dangers de la guerre; c'était un bonheur pour la cause de l'Amérique. Nous ne prétendons point rabaisser les talens militaires de Schuyler qui nous sont peu connus; mais Mongommery avait la confiance des troupes; il était doué de presque toutes les éminentes qualités qui forment un excellent officier-général. Il réussit d'abord à débâcher les mêmes Sauvages qui l'avaient attaqué quelques jours auparavant, & à les enlever au général Carleton. Aussitôt qu'il eut été rejoint par son artillerie, il disposa le siège du fort Saint-Jean. Le

vingt-fixième régiment & la plus grande partie du septième en composaient la garnison : c'était presque toutes les troupes réglées qui fussent alors au Canada.

I I.
Deux mille
Canadiens
joignent
l'armée de
Mougomery.

Mauvais succès de la témérité de l'aventurier Ethan Allen.

IL fut si bien gagner les Canadiens, & fit un si grand effet sur eux, par ses qualités personnelles, qu'ils le regardèrent comme le libérateur de cette grande région. Ils vinrent successivement se joindre à lui jusqu'au nombre de deux mille, pendant qu'il préparait son attaque. Mais dans le même temps Ethan Allen, cet aventurier qui, sans commission du congrès, avait eu le bonheur de jouer un rôle à la surprise de Ticonderago, entreprit de surprendre la ville de Montréal à la tête de quelques Canadiens & d'un faible parti d'Américains; il ne communiqua point son projet au commandant en chef, & n'eut pas même la prudence de s'assurer du secours de quelques autres partis détachés qui parcouraient le pays. Cette

SU

témér
espéré
la vill
sieurs
par de
tirent
détach
Quara
rageux
Allen
gadier
Carlet
Anglet
comme
Londr
sieurs m
sentit le
ner, &

Faibl
faire la
abandon
point d
espérés
par son

témérité n'eut pas le succès qu'il en avait espéré ; il ne parvint pas même jusqu'à la ville. Il rencontra sur le chemin plusieurs compagnies de milice, commandées par des officiers Anglais, qui le combattirent, & forcèrent une partie de son détachement à s'enfuir dans les bois. Quarante de ses guerriers, les plus courageux, furent faits prisonniers avec lui. Allen fut vivement maltraité par le brigadier général Prescott ; & le gouverneur Carleton l'envoya, les fers aux pieds, en Angleterre avec ses compagnons. On commença l'instruction de leur procès à Londres ; mais après les avoir tenus plusieurs mois dans une rigoureuse prison, on sentit le danger qu'il y aurait à les condamner, & ils furent renvoyés en Amérique.

Faible & presque sans moyens pour faire la guerre, éloigné de secours, abandonné de Schuyler, & ne recevant point du congrès les renforts qu'il avait espérés, Montgomery suppléait à tout par son courage & par les ressources

Mongomery prend le fort Chambly.

de son génie. Il n'avait point assez de munitions pour suffire aux opérations militaires qu'il fallait faire avant de pouvoir se rendre maître de Saint-Jean. Pendant que l'on continuait les travaux du siège, il résolut d'aller attaquer avec un détachement le fort Chambly, situé plus avant dans le pays, & que celui de Saint-Jean paraît couvrir. Ce fort était gardé par un faible détachement de soldats du septième régiment, qui, n'ayant pu résister qu'un seul jour, se rendirent prisonniers, & livrèrent le fort aux Américains avec beaucoup de munitions de toute espèce & cent vingt barils de poudre. Cette acquisition facilita le siège du fort Saint-Jean. Mongommery s'était d'abord attaché à couper les communications & à enlever les provisions. La garnison, sous les ordres du brigadier général Prescott, endura avec courage la fatigue d'un long siège & la disette de vivres. Ce commandant attendait de jour en jour le gouverneur Carleton, qui travaillait

SUR

avec
corps
cours.

MA

peine à
dont l
França
colone
entrepr
titre de
& com
peu en
tenir d
M^e-Cl
près de
du fleu
ton, v
fut ren
d'homn
mery a
sa mar
des tro
jours,
combat

LIT.

ffez de
érations
ant de
Saint-
uait les
er atta-
Cham-
ys, &
couvrir.
e deta-
e régi-
un seul
, & li-
s avec
e espèce
. Cette
t Saint-
ord atta-
ns & à
on, sous
refcot,
e d'un
e com-
jour le
vaillait

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 307

avec la plus grande activité à lever un corps de troupes pour venir à son secours.

MAIS Carleton avait eu beaucoup de peine à rassembler environ mille hommes dont la plupart étaient des Canadiens Français. Il se proposait de joindre le colonel M^e-Clean. Cet Écossais avait entrepris de lever un régiment sous le titre de Royal Montagnards Émigrans, & composé des Écossais arrivés depuis peu en Amérique, qui n'avaient pu obtenir de concessions à cause des troubles. M^e-Clean s'était porté avec sa troupe près de la jonction de la rivière Sorel & du fleuve Saint-Laurent. Gui Carleton, voulant sortir de l'isle Montréal, fut rencontré à Longueil par un parti d'hommes déterminés que Montgomery avait détaché pour l'arrêter dans sa marche. Ils repoussèrent facilement des troupes rassemblées depuis peu de jours, & qui n'étaient conduites au combat que par un sentiment vague d'o-

III.

Défaite de
Carleton &
du colonel
M^e-Clean.
Capitulation
du fort S.
Jean.

béiffance & d'afferviffement. Le courage du chef ne pût les engager à tenir ferme, & leur défaite & leur fuite firent avorter tous fes projets.

Mongommery avait envoyé en même-temps un autre parti d'Américains contre M.^e-Clean; ce détachement fut encore victorieux, & l'Écoffais fut repouffé jufqu'à l'embouchure de Sorel. Les Canadiens qui avaient été envoyés en avant par le gouverneur Carleton, apprenant la défaite de ce général, abandonnèrent M.^e-Clean, & il fe vit forcé de retourner à Quebec, avec environ deux cents foldats des Montagnards Émigrans qui feuls lui reffèrent fidèles. Mongommery avait avancé fes travaux jufqu'aux ouvrages intérieurs du fort S. Jean, & fe préparait à l'affaut, lorsque le détachement qui amenait les prifonniers faits à Longueil lui apprit la défaite du général Carleton; il envoya un de ces prifonniers en parlementaire au commandant Anglois. Tout espoir du fecours étant anéanti, cet officier fe vit forcé de fe rendre. Il fut

conver
honneur
prifon
Novem
& fes
cles de
inférie

LA
mission
gomme
sent le
avanta
homme
relle m
Ayant
Jean, i
Carlet
de sûre
ville;
des vai
une ca
Carlet
Quebe

convenu qu'il sortirait du fort avec les honneurs de la guerre, & il se rendit prisonnier avec toute la garnison le 3 Novembre, le même jour où Arnold & ses guerriers, vainqueurs des obstacles de la nature, entrèrent dans la partie inférieure du Canada.

LA garnison de Saint-Jean eut la permission d'emporter ses bagages. Prise de Montréal, Mongommery voulut que les officiers gardassent leurs épées; & loin d'abuser de ses avantages, il se conduisait comme un homme d'honneur engagé dans une querelle malheureuse avec ses compatriotes. Ayant laissé une garnison au fort Saint-Jean, il parut devant Montréal où Gui Carleton était enfermé. Il n'y avait point de sûreté pour ce gouverneur dans la ville; il y en avait moins encore à bord des vaisseaux. Les habitans proposèrent une capitulation, & demandèrent que Carleton eut la liberté de se retirer à Quebec. Mongommery refusa; ils n'a-

vaient point assez de forces pour prétendre à une capitulation; mais il leur répondit, par écrit, qu'il n'était venu que pour donner à tous la liberté & la conservation de leurs privilèges, & accorda généreusement toutes les conditions admissibles de la capitulation. Ses troupes étant entrées dans la ville le 12 novembre.

Carleton
se sauve à
Quebec dé-
guisé en ma-
telot.

LA prise du général Carleton qui paraissait infaillible, décidait sans retour du sort du Canada. Il avait eu l'espoir d'échapper à son ennemi, en descendant sur ses vaisseaux armés; cette ressource lui fut encore ôtée. Le parti Américain qui avait chassé M.^c Clean & ses soldats du poste de Sorel, avait aussi-tôt élevé des batteries au confluent de cette rivière & du fleuve Saint-Laurent, pour barrer la route des fleuves & lui fermer la retraite. Loin de pouvoir arriver à Quebec, les vaisseaux furent attaqués & obligés de couper leurs cables pour remonter la

SUR

rivière
la con
sieurs
mais l
néral à
Mong
grand
tillerie
à se p
Sorel.

12 no
avait q
la Nau
fidens
se sauv
avait e
gardes
sans en
telot, i

ARN
bre en
Levi; i
se proc
frégates

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 311

rivière. Carleton s'était embarqué sur la corvette *le Gaspée*, & il y eut plusieurs hommes tués sur cette corvette ; mais la fortune voulait réserver ce général à de nouveaux combats, tandis que Mongommery armait une gondole & un grand nombre de bateaux avec de l'artillerie légère, afin de forcer les vaisseaux à se porter sous le feu des batteries de Sorel. Carleton, profitant de la nuit du 12 novembre qui était fort obscure, avait quitté *le Gaspée* avec Niverville & la Naudière, Canadiens Français ses confidens & ses amis, & était parvenu à se sauver dans un bateau de pêcheur. Il avait eu le bonheur de passer devant les gardes & les batteries des Américains sans en être apperçu, & déguisé en matelot, il arriva sans accident à Quebec.

ARNOLD avait paru le 9 novembre en face de la ville à la pointe de Levi ; il lui fallut plusieurs jours pour se procurer des canots ; en vain des frégates & d'autres bâtimens armés s'op-

IV.

Commencemens du siège de Quebec.

posaient à son passage; il traversa la rivière & commença le siège.

La rigueur de la saison suspendait les combats dans les autres parties de l'Amérique : Mongommery & Arnold paraissaient seuls insensibles aux glaces de l'hiver; ils allaient assiéger Quebec, la plus forte place du Canada & de l'Amériqueentière, & se flattaient que le printemps ne viendrait pas les surprendre avant qu'ils eussent arboré sur les murs de cette ville le signal de l'indépendance. Ils savaient que l'Angleterre projetait d'envoyer une armée dans cette contrée pour soutenir les efforts de Gui Carleton, & ils voulaient prévenir l'arrivée de ce renfort.

Vexations
& cruautés
commises
contre Tho-
mas Walker
négociant
de Montréal

Le gouverneur Carleton usant de la puissance arbitraire & illimitée dont on l'avait depuis peu revêtu, avait fait arrêter & précipiter dans les cachots tous ceux qu'il soupçonnait d'entrer dans les intérêts des provinces confédérées. La plupart furent déliyrés par la prise de

Montréal
ker, l'un
elle fait
rannie &
aux hom

Lorsq
à entrer
un des p
réal, vi
gne où i
Sa femm
étaient a
septembr
effroyab
apparten
croit qu
flambeau
facture é
tire un
signal. A
à coup d
de prend
de suivre
elle vena
soldats p

Montréal. L'histoire de Thomas Walker, l'un d'eux, mérite d'être rapportée ; elle fait sentir toute l'horreur que la tyrannie & la guerre civile doivent inspirer aux hommes raisonnables.

Lorsque les Américains se préparaient à entrer au Canada , Thomas Walker , un des plus riches marchands de Montréal , vivait dans une maison de campagne où il avait établi une manufacture. Sa femme, ses enfans & ses domestiques étaient avec lui. Au milieu de la nuit , le 6 septembre, ils sont réveillés par un bruit effroyable ; une vive lumière éclaire leur appartement. Walker se lève, & sa femme croit qu'il est jour ; c'était la lueur des flambeaux. Leur maison & leur manufacture étaient entourées de soldats. On tire un coup de mousquet , c'était le signal. A l'instant les portes sont brisées à coup de hache , à peine il a le temps de prendre ses pistolets & sa carabine & de suivre sa femme dans un grenier où elle venait de se sauver en chemise ; les soldats parcourent les appartemens en

poussant le cri des Sauvages. A ce cri ; Walker ne douta pas que ce ne fussent des sauvages *Mokok*, du parti du colonel Johnson, envoyés pour l'assassiner avec sa famille, comme il en avait été souvent menacé depuis qu'il y avait des troubles. Résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, il descend & décharge ses armes au milieu de ceux qu'il croit être des sauvages. C'était en effet des barbares, mais des barbares endurcis aux crimes de l'europe. Un officier & un grenadier furent blessés ; les autres frappés de terreur, sortirent précipitamment de la chambre, & pillèrent le reste de la maison. Ils mirent ensuite le feu au pied de l'escalier. Ils découvrirent le toit & allumèrent des flammes aux quatre coins de la maison ; le premier étage était de bois ; Walker appelait à grands cris les habitans des environs, ils accoururent ; mais retenus par la crainte, ils contemplaient en gémissant cet horrible spectacle. Sa femme tremblante entre ses bras & s'arrachant les cheveux, appel-

lait ses
nous a
pensé é
voulant
grenier
sur la t
aux sold
prières
muraille
mains,
cruel qu
échelle
dre. Un
guerre a
dont les
veiller s
promit
mal s'il
reux pèr
enflam
ses enfa
& conva
de se dé
Il fut au
le maltr

lait ses enfans, & lui criait, *mon ami, nous allons tous brûler*. Elle avait déjà pensé être étouffée par les flammes, en voulant gagner l'escalier ; il la porta au grenier le plus éloigné du feu. Montant sur la fenêtre, elle demandait quartier aux soldats ; mais ils étaient sourds à ses prières : alors le visage tourné vers la muraille, elle resta suspendue par les mains, jusqu'à ce qu'un soldat, moins cruel que les autres, eut apporté une échelle dont elle se servit pour descendre. Un des officiers qui commandait une guerre aussi lâche, appercevant Walker dont les regards cherchaient encore à veiller sur son épouse, l'appella, & lui promit qu'il ne lui ferait point fait de mal s'il voulait se rendre. Ce malheureux père de famille voyant le plancher enflammé sous ses pieds, sa femme & ses enfans entre les mains des ennemis, & convaincu qu'il n'était plus possible de se défendre ni d'échapper, se rendit. Il fut aussi-tôt saisi par six hommes qui le maltraitèrent rudement ; un lieute-

nant Irlandais, appelé M.^e-Bonald, du régiment de M.^e-Clean, le menaça de lui brûler la cervelle & le frappa de son poing. Cependant les soldats avaient défoncé les celliers, emmenaient les nègres & emportaient ses effets. Tandis qu'on forçait les magasins, ouvrait les coffres, les ballots de marchandises, Walker & sa femme étaient obligés de rester les pieds nus & dans l'eau, regardant leur maison qui brûlait, & leur bien qu'on livrait au pillage. Les soldats se partageaient les pièces d'étoffe, tandis qu'ils étaient dépouillés & transis de froid; on les fit monter sur une charette entre deux haies de soldats Écossais & de Canadiens, qui les conduisirent à une lieue vers le fleuve Saint-Laurent, où ils furent embarqués. Les chefs de ce coup de main étaient, un capitaine de milice Canadienne, appelé Bruyere de S. Clair, & le lieutenant M.^e-Donald du régiment des Émigrans. Le brigadier général Prescott alla au-devant du bateau. Walker & sa femme furent placés entre deux haies

de soldats
jures. Il
femme f
les sépar
adieu, &
envoyer
aux pied
heureux
cachot,
férans b
resta en
jours. Po
d'un féna
seaux arm
vière pou
ces vaiffe
à passer
repouffés
les gondo
mery; le
bèrent au
celui de
réunit ce
à sa fem
commerce

ald, du
naça de
a de son
ient dé-
ses né-
Tandis
vrait les
ndises,
ligés de
au, re-
, & leur
s soldats
, tandis
de froid;
tte entre
k de Ca-
ne lieue
ls furent
de main
e Cana-
Clair, &
égiment
ral Pres-
Walker &
ux haies

de soldats, & Prescot les accabla d'in-
jures. Il fit mettre Walker aux fers, & sa
femme fut gardée par six sentinelles. En
les séparant, il les empêcha de se dire
adieu, & affecta de crier, qu'on allait
envoyer Walker en Angleterre les fers
aux pieds pour y être pendu. Ce mal-
heureux citoyen resta six semaines au
cachot, & fut transféré ensuite sur dif-
férens bâtimens armés. Son apprentif
resta en prison pendant soixante-sept
jours. Pour lui, se trouvant à bord
d'un sénéat de guerre, lorsque les vais-
seaux armés voulurent redescendre la ri-
vière pour se sauver vers Quebec; &
ces vaisseaux, qui n'osaient se hasarder
à passer la pointe de Sorel, ayant été
repouffés de nouveau à la Veltrie par
les gondoles & les bateaux de Mongom-
mery; le moment où ces vaisseaux tom-
bèrent au pouvoir des Américains, fut
celui de sa délivrance. Mongommery
réunit ce malheureux père de famille
à sa femme & ses enfans; mais son
commerce était ruiné, sa santé dé-

truire; il ne lui restait plus de ressources:

Dispositions
des Cana-
diens.

IL y avait déjà long-temps que le mécontentement des Canadiens, & particulièrement des habitans & des marchands, nés Anglais, avait éclaté. L'opposition de ces derniers, au bill de Quebec *, & les pétitions qu'ils avaient envoyées, avaient déplu à la cour; ils avaient été exposés, depuis, aux dédains, aux soupçons, à la méfiance de leur gouvernement. Ils se plaignaient de la cruelle politique des gouverneurs, qui, pour se ménager des instrumens de tyrannie, concentraient toutes les graces & toute la faveur sur les Français, qui étaient restés au Canada. Ils ne voyaient point sans murmure, que les Français Canadiens, prenant le ton de tous les favoris, ne laissaient échapper aucune occasion d'infulter le reste du peuple, par l'affectation

* Ce bill a plus révolté les Américains que le timbre, les douanes & le thé. Si cet acte n'avait pas eu lieu, la révolution aurait peut-être été moins rapide.

injurieuse

SUR

injurie
geaien
un cri
nature
distinct
Anglais
mécont

Cette
tage de
les Fran
s'indign
glais e
fait
part à l
ricains c

Ces
quelques
de Mong
guerriers

* Il est b
rompu par
traîne pas
Républicain
dans tout l'u
mais n'aspin

Tom

injurieuse de leur zèle, & qu'ils s'arrogeaient le droit de condamner, comme un crime d'état, cette liberté dont la nature & l'habitude ont fait le caractère distinctif, la gloire & la prospérité des Anglais, cette liberté de penser que leur mécontentement fortifiait encore *.

Cette arrogance servile était le partage de la noblesse & des prêtres; mais les Français qui n'étaient que Colons, s'indignaient presque autant que les Anglais eux-mêmes, du joug qu'on leur faisait supporter, & désiraient avoir part à la liberté pour laquelle les Américains combattaient.

Ces dispositions avaient rassemblé quelques Canadiens, sous les drapeaux de Mongommery & d'Arnold; mais quels guerriers! inconstans, rebelles aux tra-

* Il est bien rare que la conquête d'un pays corrompu par la servitude, la vanité, le luxe, n'entraîne pas la perte de la nation conquérante. O Républicains! gardez-vous de conquérir; commercez dans tout l'univers, portez-y l'abondance & les arts, mais n'aspirez point à le subjugué.

vaux, insubordonnés parmi les hommes libres, & dociles aux commandemens des vexateurs; faciles à rebuter par les plus légers obstacles, & prêts à changer de parti à toutes les variations de la fortune.

Il y avait moins de mécontents à Quebec que par-tout ailleurs; c'était-là le siege du gouvernement, le séjour de la noblesse, l'asyle des ecclésiastiques, de tous ceux, enfin, qui croyaient gagner au gouvernement arbitraire. Si Arnold avait pu traverser la rivière le jour même de son arrivée, il y a lieu de croire que dans ce premier moment de surprise & de confusion, il se serait rendu maître de la place, où il n'y avait point, alors, de troupes réglées; mais il avait trop compté sur l'amour que tout être raisonnable devrait avoir pour la liberté. Il se persuadait, mal-à-propos, que des hommes courbés sous le joug militaire, sous le joug plus puissant des ecclésiastiques, quitteraient leurs foyers pour venir peupler son armée. Les réflexions que les partisans du gouvernement firent faire

sur les
persuad
si les A
vrer la
traient
viteurs
ses ne c
tions qu
cause de
de Queb
empêch
se joind
la dam
s'oppos
matelots
aux batt
séminari
pliffaien
taient d
militaire
M^e-Cléa
les mura

ARNOL
sieurs jou

sur les richesses qui étaient dans Quebec, persuadèrent qu'il fallait résister : comme si les Américains étaient venus pour livrer la ville au pillage. Les prêtres montraient, à l'envi, qu'ils étaient les serviteurs du roi les plus zélés, & les églises ne cessaient de retentir des exhortations qu'ils faisaient aux peuples pour la cause de Georges III. Les lettres écrites de Quebec en Angleterre, attestent qu'ils empêchèrent beaucoup de Canadiens de se joindre aux rebelles, en effrayant de la damnation éternelle, tous ceux qui s'opposeraient aux forces du Roi. Les matelots, les pêcheurs, vinrent se placer aux batteries pour servir les canons. Les séminaristes, formés en compagnies, remplissaient les corps-de-garde, & se flat- taient de surpasser, dans les exercices militaires, les marchands & les ouvriers. M^e-Cléan avait distribué ses soldats sur les murailles & dans les forts.

ARNOLD fit paraître, pendant plu- V.
sieurs jours, ses troupes sur les hauteurs Arnold blo

que la ville
jusqu'à l'ar-
rivée de
Mongom-
mery.

qui sont aux environs de la ville, & envoya deux parlementaires pour sommer les habitans de se rendre; mais on tira sur eux, & l'entrée fut interdite à tous ceux qui venaient de cette part. Il aurait, sans doute, triomphé de toutes ces mesures, s'il avait eu de l'artillerie, mais il n'avait pas un seul canon; il fallut qu'il se bornât à intercepter les provisions, les secours, à fermer toutes les avenues jusqu'à l'arrivée de Mongommery.

Ce général renouvela à Montréal; les habits de son armée, qui avait beaucoup souffert de la rigueur du froid; il trouva dans cette ville une quantité considérable d'étoffes de laine, propres à faire des vêtemens convenables pour la saison, & tous ses soldats en étant pourvus, il se mit en marche pour Quebec. A peine Carleton était entré dans cette place, qu'il avait renvoyé, avec leurs familles, tous ceux qui étaient hors d'état de prendre les armes, ou qui s'y étaient refusés. La garnison, en com-

SUR

prenant
ecclesi
enviro
nomb
pu déf
dues q
raison
gardée
seule c
à qui l
prison
le corp
été lev
parti d
on ava
ques a
de la g
cinqua
tumés
étaient

MON
garde d
quêtes,
au géné

prenant les habitans, les mariniers, les ecclésiastiques armés, se trouva former environ seize cents hommes. Un si petit nombre des meilleures troupes, n'aurait pu défendre des fortifications aussi étendues que celles de Quebec, à plus forte raison, cette ville ne pouvait être bien gardée par une pareille garnison; la seule compagnie du septième régiment, à qui le hazard avait évité d'être faite prisonnière, n'était pas même complète; le corps du colonel M^e-Cléan, avait été levé récemment, le reste était un parti de milices Françaises, dans lequel on avait incorporé, malgré eux, quelques artisans Anglais. La véritable force de la garnison, consistait en quatre cents cinquante matelots ou mariniers accoutumés à de violens exercices, & qui étaient destinés au service du canon.

MONGOMMERY ayant pourvu à la garde de Montréal & de ses autres conquêtes, dont il laissa le commandement au général Wofter, & ayant envoyé des

Mongomery forme le siège de Quebec.

des détachemens dans les différentes parties de la province, pour animer, s'il était possible, les Canadiens, & s'assurer de toutes les provisions nécessaires, se hâta de joindre Arnold avec l'élite de ses troupes, & toute l'artillerie qu'il put se procurer. Malgré les neiges qui tombaient abondamment, & la difficulté des chemins, il arriva devant Quebec avec la plus grande célérité. Il prit poste à Sainte-Croix, ayant avec lui quelques piéces de campagne, tandis qu'on débarquait sa grosse artillerie. Arnold occupait toujours les avenues de la ville, & sa communication avec le plat pays *.

Le 7 Décembre, le général Américain écrivit au gouverneur. Il l'exhortait à se rendre, sur-le-champ, afin d'éviter les suites d'un assaut. Une femme se glissa dans la place, avec des lettres pour les

* « Un certain Arnold coupa toutes les issues » vers la ville, & sa communication avec le plat » pays. » *Lettre du gouverneur Carleton au général Howe, en date du 12 janvier.*

princ
les e
Amér
que
mais
ébran
après
chasse
Il ava
ses en
périeu
la con
n'étai
prépar
ques.
d'allar
obus &
rieur,
canon
à quel
un bo
jours.
consta
contin
les affi

principaux négocians, par lesquelles on les engageait à ouvrir les portes aux Américains. Ces lettres excitèrent quelque fermentation parmi les assiégés, mais la fermeté de Carleton n'en fut pas ébranlée. Il fit arrêter la messagère, & après quelques jours de prison, la fit chasser de la place au son du tambour. Il avait déjà reconnu que les forces de ses ennemis n'étaient pas beaucoup supérieures à celles de la garnison, & que la confiance qu'ils paraissaient avoir, n'était fondée que sur l'étalage de leurs préparatifs & la chaleur de leurs attaques. Mongommery, pour donner plus d'allarmes, transféra à Saint-Roch, un obus & cinq mortiers d'un calibre inférieur, fit construire une batterie de six canons & d'un obus, sur une hauteur à quelque distance du mur, & commença un bombardement qui dura plusieurs jours. L'intrépidité du gouverneur, sa constance & son activité infatigables, continrent la garnison, parmi laquelle les assiégeans voulaient jeter le désordre

& l'épouvante. Carleton inspira de la bravoure aux plus timides ; ils supportèrent, sans murmurer, les malheurs & la disette inséparables d'un long siège ; les séminaristes & les prêtres même, portaient les armes avec beaucoup d'exactitude, & cherchaient à se montrer courageux dans toutes les occasions. Les canons de la batterie que Mongommery avait ouverte contre la ville, étaient d'un calibre trop petit pour produire un effet considérable ; il y avait deux pieds & demi de neige sur la terre. Les incommodités que les assiégeans souffraient de la saison, surpassaient tout ce que l'on a oui-dire ; l'amour qu'ils avaient pour leur général, & le fanatisme de patrie & de liberté qu'il savait leur inspirer, pouvaient seuls les leur faire supporter ; mais le tems pressait, les maux croissaient à proportion de la durée ; ils auraient, à la fin, succombé. On prétend même que si l'exemple des troupes d'Arnold, les meilleures de cette petite armée, n'avait pas contenu les milices de la Nou-

SUR
vèle-Y
aurait

MO
rêts de
gloire p
ses pre
férait d
il ne p
il savai
coutum
prise de
tôt que
cette pl
Cette at
opinion
qu'il ne
prodige
dessein,
si bien f
nable. C
une telle
rée que
pendant
serait co

velle-Yorck, plus sensibles au froid, il aurait fallu lever le siège.

MONGOMMERY, éclairé sur les intérêts de son pays, autant que sur sa gloire personnelle, sentit que le fruit de ses premiers succès serait perdu, s'il différerait d'en venir à quelque action décisive; il ne pouvait plus espérer de renforts; il savait que le congrès général qu'il accoutumait à des victoires, regarderait la prise de Quebec comme certaine, aussitôt que la nouvelle de son arrivée devant cette place, parviendrait à Philadelphie. Cette assemblée avait conçu une si grande opinion de ses talens & de son courage, qu'il ne pouvait y répondre que par des prodiges. Il voulait, dans son premier dessein, attaquer la haute ville qui était si bien fortifiée, qu'on la croyait imprenable. C'était courir de grands hazards; une telle hardiesse ne semblait être inspirée que par un désespoir héroïque; cependant il y avait lieu de penser qu'elle serait couronnée par la victoire. Carleron

Mongom-
mery livre
l'assaut à la
ville : sa
mort.

ne pouvant défendre, à la fois, tous les postes fortifiés, avait réuni ses efforts dans la basse ville, vers laquelle toutes les forces des assaillans semblaient devoir se diriger; Mongommery l'attaquant par le côté opposé, dérangeait tous ses projets de résistance. Aimant mieux mourir avec gloire que de lever le siège, ce brave républicain avait choisi le genre d'attaque qui convenait le mieux à cette grande résolution. Mais tandis qu'il se reposait sur sa fortune, des traîtres désertèrent, & donnèrent avis à Carleton de ses dispositions. Mongommery reconnut bientôt aux mouvemens de la garnison, qu'elle était instruite, non-seulement de son plan général, mais qu'elle savait encore le détail de ses moyens particuliers; cet accident le força de changer, tout-à-coup, l'ordre de ses attaques. Le 31 décembre 1775, dès le plus grand matin & par une neige abondante, il partagea sa petite armée en quatre divisions, les deux premières marchaient à la haute ville, & faisaient de

fausses colonel réelles c basse vi dans les les trou semblait le long bassin, menacée Arnol batterie choisis, tout le f voure; r la basse jambe, quantité lut cont enfin, i lieu du c la même leur cou ce généra de la No

fausses attaques, tandis que lui & le colonel Arnold, en conduisaient deux réelles contre les parties opposées de la basse ville. L'allarme devint générale dans les deux villes, & aurait déconcerté les troupes les plus aguerries. Le danger semblait par-tout égal; du côté du fleuve, le long du front fortifié, & autour du bassin, chaque partie était également menacée.

Arnold se rendit maître de la première batterie, à la tête de cinquante hommes choisis, & continua de combattre avec tout le succès que peut donner la bravoure; mais au moment où il emportait la basse ville, un boulet l'atteignit à la jambe, & la lui fracassa; malgré la quantité de sang qu'il répandait, il voulut continuer de commander; mais, enfin, il fallut le transporter hors du lieu du combat. Montgomery montrait la même intrépidité; la fortune trahissait leur courage. Vers cinq heures du soir, ce général marchant à la tête des troupes de la Nouvelle-Yorck, sur une file ferrée

& dans un passage étroit, ayant d'un côté la rivière, dont les bords escarpés formaient un précipice, & de l'autre, des rochers menaçans qui semblaient suspendus sur sa tête, s'était emparé du premier poste, & l'avait passé; il s'avancait pour attaquer le second, quand il reçut le coup fatal qui termina sa vie, un boulet le renversa. Ce désastre abattit le courage des Américains; leur consternation fut générale, & le colonel Campbell, qui se trouvait à leur tête, ne put empêcher leur déroute.

Arnold
étant blessé,
une partie
de sa division
est faite pri-
sonnière.

ARNOLD avait compté sur la victoire, & ses compagnons qui ignoraient le malheur de Mongomery, ne voulaient pas qu'il eût à se plaindre de n'avoir pu les animer par sa présence; ils continuèrent l'action avec ardeur, & s'emparèrent de l'autre poste. Mais la garnison était revenue de sa frayeur; ils se trouvaient environnés de tous côtés par des forces supérieures; ils ne pouvaient revenir sur leurs pas, sans traverser un grand espace

sous le f
sortir de
laquelle
combat p
la garnis
cents ho
du terrein
succomb
furent ob
& de se

LES A
faut, près
& une le
prouve q
hommes.
mery fur
niers dev
la garnis
aussi-tôt
& le mé
l'emporta
sédération
avec les
distinction

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 331

sous le feu de l'ennemi, qui avait fait sortir des canons par une porte devant laquelle il fallait passer. Ils soutinrent le combat pendant trois heures contre toute la garnison de Quebec, n'étant que trois cents hommes, & malgré le désavantage du terrain; mais soixante des leurs, ayant succombé sous les coups de l'ennemi, ils furent obligés de mettre bas les armes, & de se rendre prisonniers de guerre.

LES Américains perdirent dans cet assaut, près de la moitié de leur nombre, & une lettre écrite, alors, par Arnold, prouve qu'à peine il lui restait huit cents hommes. Les compagnons de Montgomery furent privés de lui rendre les derniers devoirs; son corps fut enlevé par la garnison. L'inimitié de Carleton cessa aussi-tôt après la mort de son adversaire, & le mérite personnel de ce dernier, l'emportant sur toutes les autres considérations, il fut enterré à Quebec avec les marques de la plus grande distinction, & tous les honneurs dûs à

1777.

Il se retira en bon ordre avec les débris de l'armée,

un grand homme de guerre. Arnold était vivement affligé ; il regrettait qu'un coup imprévu, eut empêché la prise de Quebec qui paraissait infaillible ; mais il regrettait encore plus la perte que l'Amérique venait de faire , par la mort de Mongommery, dont il savait apprécier les talens. Cependant son chagrin , loin de l'abattre, parut lui donner de nouvelles forces , & lui faire, pour ainsi dire, oublier sa blessure. Réservant à des momens plus tranquilles, les larmes qu'il devait à ce guerrier ; il rassembla les débris de l'armée, & se retira à trois milles de Quebec. Il attendait le renfort du général Woster, qui était à Montréal ; & les troupes qu'il espérait que le congrès lui enverrait aussi - tôt que cette assemblée serait instruite de sa position, du nombre des ennemis, & de l'état de son armée.

VI.
Réflexions
sur cette
campagne.

CETTE campagne doit être mise au rang des entreprises de guerre les plus surprenantes, que l'histoire ait célébrées,

Elle cou
à venir.
Si les su
efforts h
qui leur
trop peu
fance du
venir à
qui va p
de son p
compté
nadiens.
battre p
naissaien
Mongom
n'en sero
ration p
riers aim
Mongom
cles qui
que ses
du plus
glacées
pliaient
dait des

old était
qu'un
prise de
; mais
rte que
par la
l savait
nt son
arut lui
ni faire,
re. Ré-
quilles,
rrier; il
& se re-
tendait
qui était
espérait
ussi - tôt
uite de
nnemis,

mise au
les plus
lébrées,

Elle couvrira de gloire, dans les siècles à venir, ceux qui en ont été les chefs. Si les succès n'ont pas répondu à leurs efforts héroïques, c'est que les troupes qui leur avaient été données, étaient trop peu nombreuses; c'est que la puissance du congrès ne pouvait encore subvenir à toutes les nécessités d'une armée qui va porter la guerre à deux cents lieues de son pays; c'est que l'on avait trop compté sur le mécontentement des Canadiens, & sur leurs dispositions à combattre pour une liberté dont ils méconnaissaient le prix; mais les talens de Montgomery & le courage d'Arnold, n'en feront pas moins un objet d'admiration pour la postérité. Tous les guerriers aimeront à se représenter Richard Montgomery, luttant contre les obstacles qui se rencontraient, à chaque pas que ses combattans faisaient au milieu du plus rude des hivers, dans les terres glacées du Canada, & qui se multipliaient chaque fois que la nature étendait des voiles de neige sur ce climat

rigoureux. Ils le citeront pour exemple. C'est à eux qu'il appartient de se former une juste idée de la difficulté de conduire & de commander, au loin, une armée formée de nouveaux guerriers, qui ont abandonné les occupations civiles, pour passer subitement au métier des armes; qui, par leurs principes, leurs mœurs & leur manière de vivre, ont une aversion naturelle pour toute espèce de discipline. Il fallait les traîner au milieu des besoins & des contrariétés de toute espèce, à travers les rochers, les marais, les déserts, à peine vêtus & exposés à des frimats dont ils n'avaient jamais ressenti l'âpreté. Lorsqu'ils étaient parvenus au lieu du combat, il fallait les armer à la main, & avec toute la fermeté qu'inspire l'esprit militaire, & un pouvoir inconnu pour eux, les plier au joug des privations, & réprimer leur indépendance naturelle, afin de ne pas aliéner l'esprit des Canadiens, habitués à l'obéissance sans bornes; &, cependant, la prudence du général, l'obligeait de
sauver

sauver à
les appar
& dure d
Ils étaien
très-cour
tems de l
les quali
marcher
en victoi
ses drape
Le proje
côtés à l
entier ju
deux arm
cution d'
de quatre
effectuée
que l'on
plus dign
malheurs
Quebec,
& la souv
Amérique
mais leurs
plus inté
Tom

faüver à ses libres concitoyens, toutes les apparences d'une subordination exacte & dure dans la crainte de leur désertion. Ils étaient tous engagés pour un terme très-court; plusieurs avaient achevé le tems de leur service, & il n'y avait que les qualités de leur chef, l'espoir de marcher toujours avec lui, de victoire en victoire, qui pussent les retenir sous ses drapeaux.

Le projet d'attaquer le Canada par deux côtés à la fois, & de le conquérir tout entier jusqu'aux portes de Quebec, où les deux armées devaient se rejoindre; l'exécution d'un si grand projet, avec moins de quatre mille guerriers, & la jonction effectuée par les deux généraux, sont ce que l'on peut imaginer aujourd'hui de plus digne des temps héroïques. Les malheurs de ces deux généraux devant Quebec, où devaient finir leurs combats, & la souveraineté de Georges III, en Amérique, ne pouvaient être réparés; mais leurs efforts n'en sont peut-être que plus intéressans & plus glorieux.

Le congrès
érige un
mausolée
aux manes
de Mon-
gommery:
éloge de ce
guerrier.

ON publiait à Londres, qu'Arnold avait été fait prisonnier avec une grande partie de l'armée, au moment même où Mongommery avait été tué; c'était un artifice du gouvernement, pour relever le crédit des fonds publics, & ranimer le courage des troupes qui étaient prêtes à s'embarquer. Plus d'une fois dans cette querelle, le ministère Anglais a eu recours à ce stratagème. La gazette de la cour annonçait, que cette nouvelle avait été publiée par le congrès. Cette assemblée, tranquille sur le sort des troupes, & satisfaite de la conduite d'Arnold, avait élevé ce dernier au grade de brigadier général. Tandis qu'il regrettait à Montréal, la perte de Mongommery, elle fit ériger à ce héros de la liberté, un monument ordonné par le docteur Franklin. Ce mausolée, placé dans la salle d'assemblée générale, à Philadelphie, fut arrosé des larmes de tous ceux qui l'avaient connu.

Mais les honneurs que la patrie reconnaissante rend à ceux qui sont morts

pour elle
vaines
unies pa
mour. C
les défas
point l'a
poir qu
gnent à d
vertueu
de fami
avait été
gleterre
& avait
Le dégo
à son ré
féditieux
Wilkes,
officier r
périeurs.
Yorck,
membres
& était
toyen de
nant sa
douleur,

pour elle, n'offrent que des consolations vaines aux personnes qui leur étaient unies par les liens de la nature & de l'amour. Ces honneurs ne réparent point les désastres de la guerre; ils ne diminuent point l'amertume des chagrins & du désespoir que cause la mort de ceux qui joignent à des titres guerriers, ceux d'homme vertueux, d'époux fidèle & de bon père de famille: tel était Mongommery. Il avait été capitaine de grenadiers en Angleterre, dans le dix-septième régiment, & avait fait la guerre avec distinction. Le dégoût que lui causa l'ordre adressé à son régiment, de marcher contre les séditieux de Londres, dans l'affaire de Wilkes, lui fit quitter le service; aucun officier ne fut autant regretté de ses supérieurs. Il s'était marié dans la Nouvelle-Yorck, à la fille d'un des principaux membres du comité de cette province, & était devenu, par ce mariage, citoyen de l'Amérique. Sa femme, apprenant sa mort, en eut une si grande douleur, qu'elle devint folle, & son

beau-père se tua de désespoir. Ces preuves d'un attachement extraordinaire, de la part de ceux avec qui il espérait passer une plus longue vie, fait peut-être encore mieux son éloge que la gloire de sa mort, que les monumens publics où son nom sera gravé, & que l'histoire même, qui rendra témoignage de sa valeur dans les siècles à venir. Les plus fameux orateurs du parlement : Edmond, Burke, Charles Fox & le colonel Barré, jetèrent des fleurs sur sa tombe, & pleurèrent sa mort. L'un d'eux, qui avait servi avec lui dans la précédente guerre, ne put contenir ses regrets & ses sanglots, en rappelant l'attachement solide qui avait régné entr'eux, lorsqu'ils servaient ensemble, à l'époque la plus glorieuse pour la nation Anglaise. L'oppression fit de vains efforts pour dessécher sur ses joues les larmes de l'amitié. La cour était forcée de reconnaître elle-même, le mérite de Mongommery ; les favoris s'écrièrent que c'était abuser du talent oratoire, que de l'employer à rappeler la mémoire d'un

SUR L

sujet rév

» North

» générale

» ces be

» qu'un

Les a

quartiers

taqués p

supérieur

trop hab

prise. M

égale à sa

tage inef

n'exposa

par une

LA bl

pas à ce g

nécessaire

était éch

mery ; I

gnons ét

jonctures.

Ils avaien

quante c

LIT.

es preu-
aire, de
rait pas-
eut-être
loire de
blics où
'histoire
le sa va-
Les plus
Edmond,
l Barré,
& pleu-
qui avait
e guerre,
sanglots,
solide qui
servaient
glorieuse
ression fit
er sur ses
cour était
, le mérite
'écrièrent
roire, que
noire d'un

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 339

sujet révolté. « Je conviens, disait le lord
» North, que c'était un guerrier brave,
» généreux, humain, mais avec toutes
» ces belles qualités, ce n'était jamais
» qu'un rebelle ».

Les assiégeans ayant fortifié leurs
quartiers, ne furent ni poursuivis ni at-
taqués par la garnison, quoiqu'elle fût
supérieure en nombre. Carleton était
trop habile pour tenter une telle entre-
prise. Montrant par-tout une prudence
égale à sa fermeté, il se contenta de l'avan-
tage inespéré qu'il avait remporté, &
n'exposa point le sort de la province
par une démarche téméraire.

LA blessure d'Arnold ne permettait
pas à ce guerrier de donner tous les soins
nécessaires au commandement qui lui
était échu par la mort de Mongom-
mery; la constance de ses compa-
gnons était surprenante dans les con-
jonctures pénibles où ils se trouvaient.
Ils avaient perdu leur général, cin-
quante de leurs meilleurs officiers,

Arnold con-
vertit le siè-
ge en blocus
& ensuite
recommence
le siège.

& leur meilleure arillerie, tout secours paraissait éloigné ; la marche des renforts, s'ils devaient en recevoir, ne pouvait être que très-lente. Les Canadiens, indépendamment de leur inconstance & de leur légèreté naturelle, étaient toujours disposés à pencher pour le parti victorieux. L'hiver reagnait dans toute sa rigueur, & la neige qui couvrait la terre était profonde de quatre pieds. Dans une position si cruelle, il fallait beaucoup de soins & d'activité pour les retenir. Arnold, quoique défait & blessé, entreprit de leur faire supporter leurs malheurs en les occupant sans cesse. Montrant toute la fermeté d'une âme forte & un génie plein de ressources, il convertit le siège en blocus, & disposa tellement le petit nombre de ses troupes, qu'elles étaient encore formidables. Il intercepta constamment toutes les provisions envoyées pour la ville, & fit brûler les faubourgs de Saint Roch & de Saint Jean. Le général Wooster vint se joindre à lui

à la fin
cents he
L'avant
courir C
mé Bon
le reste
recomm
de succ
Les pris
dans la
sauver e
de la po
voulaien
murs ; ce
jour mée
exécution

Deux
avaient
fleuve S
4 avril à
seaux, &
qu'ils lan
placée su
Saint Lo
renforts.

à la fin de Février, avec environ cinq cents hommes & l'artillerie de Montréal. L'avant-garde d'un parti, levé pour secourir Carleton, par un Canadien nommé Bonnieu, fut défait le 25 mars, & le reste de ses soldats dispersé. Arnold recommença le siège, mais avec moins de succès encore que la première fois. Les prisonniers Américains qui étaient dans la ville, avaient complotté de se sauver en se saisissant du corps-de-garde de la porte Saint Jean, par laquelle ils voulaient introduire Arnould dans les murs; ce projet fut découvert le 31 mars, jour même qui avait été choisi pour son exécution.

Deux batteries que les assiégeans avaient montées sur les deux bords du fleuve Saint Laurent, commencèrent le 4 avril à tirer sur la ville & sur les vaisseaux, & le 23 ils employèrent les bombes qu'ils lançaient d'une troisième batterie, placée sur une hauteur vis-à-vis du port Saint Louis, mais c'était trop tard; les renforts envoyés d'Angleterre au gouver-

neur Carleton, étaient prêts d'arriver. Il était impossible d'emporter avec le peu de troupes qu'ils avaient, une place aussi forte que Quebec; elle résista à cinq mois de siège ou de blocus, dans la saison où les besoins se font le plus ressentir. Aux précautions prises pour en écarter tout secours d'hommes & de provisions, à deux assauts, à l'incendie de ses vaisseaux à un bombardement presque continu; enfin, les frégates anglaises, *la Surprise, l'Ifis & le Martin*, qui apportaient des troupes à Quebec, parurent à l'entrée du fleuve Saint Laurent; le renfort qu'Arnold avait demandé, n'était point encore arrivé. Le Congrès, aux approches d'une campagne générale, & d'après les avis qu'il avait reçus d'Angleterre, craignait de diviser ses forces. Cependant les frégates faisaient des efforts pour remonter le fleuve au milieu des monceaux de glace qu'il commençait à charrier; l'amirauté avait promis deux cents guinées aux pilotes de cette petite escadre s'ils arrivaient à Quebec avant

que la v
entrer
ter & A
résolutio
réserver
pour se
Canada
ques tem
dix mille
rassembl
goyne, é
leton.

les déci
mieux q
se ferait
perte, il
la démar
bloqués
arrivé in
elles aur
se joind
été maî

que la ville fut prise. Ces trois vaisseaux entrèrent dans le port le 6 mai ; Wooster & Arnold avaient pris d'avance la résolution d'abandonner le siège, afin de réserver tout ce qu'ils avaient de forces pour se maintenir dans les parties du Canada qu'ils espéraient conserver quelques temps, & de tenir en échec près de dix mille hommes qui allaient se trouver rassemblés par le retour du Général Burgoyne, & sa réunion au gouverneur Carleton.

L'ARRIVÉE des vaisseaux Anglais Arnold & Wooster le-vent le siège les décidait à lever le siège, d'autant mieux qu'en forçant la place, ce qui ne se serait pas exécuté sans une grande perte, ils n'auraient pas eu le temps de la démanteler, & auraient risqué d'être bloqués à leur tour. Alors il leur serait arrivé inutilement de nouvelles forces, elles auraient été dispersées sans pouvoir se joindre à eux ; enfin Burgoyne aurait été maître du terrain, & peut être

toutes les forces de l'Amérique n'auraient pu l'arrêter dans ses marches.

La fermeté du gouverneur Carleton, pendant la durée d'un aussi long siège, où pour la première fois en Amérique les assaillans avaient employé les boulets rouges, mérite des éloges; il remplissait les devoirs de sa place; & le courage, même dans une mauvaise cause, a des droits à l'estime publique. La subordination est la sphère de ceux qu'on appelle, dans nos gouvernemens modernes, *des hommes d'épée*. Ils font profession de ne point réfléchir sur les ordres qu'ils exécutent. C'est à cette subordination aveugle, qu'il faut attribuer sans doute les expressions singulières dont il se servit, en rendant compte à la cour des détails du siège. Il n'osait y parler avec estime des ennemis, qui de son propre aveu avaient mis son courage aux plus rudes épreuves, ni les appeler autrement que ne faisaient les ministres. Il leur donnait les noms de rebelles, de fanfa-

SUR

rons, d
qu'un
temps
bec ave

LA

remont
Woofte
tourner
par des
solut de
matin,
barquée
sortiren
campag
un deta
quel ell
mille h
étaient
parvint
que det
résister.
fusils,
restèren
traite s

rons, de pillards, & semblait s'indigner qu'un certain Arnold eut osé si longtemps couper la communication de Québec avec le plat pays.

LA flotte Anglaise n'avait encore pu remonter le fleuve, lorsque le général Wooster partit avec ses troupes pour retourner à Montréal; Carleton informé par des espions & par des déserteurs, résolut de faire une sortie. Le 6 Mai au matin, les troupes Anglaises étant débarquées des frégates *la Surprise* & *l'Isis*, sortirent de la ville avec six six pièces de campagne; elles étaient soutenues par un détachement de la garnison avec lequel elles formaient un corps d'environ mille hommes. Les troupes d'Arnold étaient tellement dispersées, qu'on ne parvint à rassembler au quartier général que deux cents hommes qui ne purent résister. Toute l'artillerie, cinq cents fusils, & environ deux cents malades restèrent au milieu des ennemis; la retraite se fit avec précipitation. Dès le

VII.

Carleton fait une sortie, & pour fuir les Américains avec les troupes Anglaises qui viennent d'arriver.

soir même les troupes Américaines étaient à Dechambeau ; & il fut résolu dans un conseil de guerre d'évacuer Montréal, & de se retirer au fort Saint-Jean. La plupart des malades qu'Arnold avait été forcé de laisser derrière lui, aimèrent mieux se disperser dans les bois au risque d'y perdre la vie, que de tomber au pouvoir de Carleton. Ce gouverneur publia une proclamation pour engager les Canadiens à en faire la recherche & à leur donner du secours, promettant qu'ils seraient libres de retourner dans leurs provinces respectives aussi-tôt que leur santé serait rétablie.

Affaire du
poste aux
Cédres.

UN détachement de trois cents quatre-vingt-dix hommes de troupes continentales, était posté aux Cédres à quarante mille environ de Montréal, avec deux pièces de campagne : ils s'étaient fortifiés le mieux qu'il leur avait été possible, & avaient élevé un parapet de terre. Celui qui commandait ayant eu avis qu'un corps considérable de soldats An-

glais, &
s'avanc
tit lui-r
nir un
dement
Butterf
le majo
le 16,
rachem
même.
mandée
rent le
dant d
soutenu
ouvrag
posa, d
le poste
ses offic
fortie s
le capit
parleme
les ouv
que les
les main
gages n

glais, de Canadiens & des Sauvages, s'avançait pour attaquer son poste, partit lui-même pour Montréal afin d'obtenir un renfort le 15 Mai. Le commandement passa en son absence au major Butterfield. Un renfort commandé par le major Sherburne se mit en marche le 16, en attendant un plus fort détachement commandé par Arnold lui-même. Le 17, les troupes ennemies commandées par le capitaine Foster, investirent le poste aux Cèdres, & firent pendant deux jours un feu lent & mal soutenu, sans oser avancer jusqu'aux ouvrages; mais le lâche Butterfield proposa, dès le premier instant, de rendre le poste. Il se refusa aux sollicitations de ses officiers qui voulaient à faire une sortie sur l'ennemi, & le soir du 19, le capitaine Foster lui ayant envoyé un parlementaire, il convint de lui rendre les ouvrages & la garnison, à condition que les hommes ne seraient pas mis entre les mains des Sauvages, & que ses bagages ne seraient pas pillés. Les forces

auxquelles se rendait cet officier indigne de sa patrie, se réduisaient à quarante soldats, cent quarante Canadiens & cinq cents Sauvages. Il avait du canon ; ses ennemis n'en avaient pas ; il n'avait eu qu'un seul homme blessé des coups de fusil que les Sauvages épars aux environs avaient tiré de temps en temps. Chaque homme avait vingt cartouches ; il ne manquait ni de munitions, ni de vivres pour vingt-cinq ou vingt-six jours : il savait qu'il y avait un renfort en chemin, & que le gros de l'armée était assez près pour le secourir, & il mit bas les armes. Aussi-tôt la garnison fut livrée aux Sauvages qui s'emparèrent des bagages, & dépouillèrent les prisonniers de leurs habits. Cependant le major Sherburne arriva le lendemain avec un renfort de cent hommes. Ayant débarqué à neuf milles du poste aux Cèdres ; à peine eut-il fait une lieue, qu'il fut attaqué par les mêmes hommes à qui Butterfield s'était rendu la veille. Quoique faible & livré à une attaque imprévue,

il conse
d'une h
suite, il
jours un
posté di
per sa r
au nomb
son deta
arrivé si
Ces nou
duits av
ferte au
tagnes,
quant d
aux plu
nourrir
gages &
furent m
chaque j
Un de c
pitulatio
Sauvage
l'avoir f
cruauté
cartel d

il conserva son terrain pendant plus d'une heure ; & forcé de se retirer ensuite, il le fit en bon ordre, faisant toujours un feu soutenu ; mais Foster ayant posté différens partis de manière à couper sa retraite , il se vit réduit à céder au nombre , & fut fait prisonnier avec son détachement , ce qui ne serait pas arrivé si Butterfield avait eu du courage. Ces nouveaux prisonniers furent conduits avec les autres dans une île déserte au milieu du lac des deux Montagnes, où ils restèrent huit jours, manquant de vivres, & obligés de recourir aux plus grandes extrémités pour se nourrir ; on les dépouilla de leurs bagages & de leurs habits. Deux d'entr'eux furent mis à mort le premier jour , & chaque jour on en fit périr un ou deux. Un de ceux qui s'étaient rendus par capitulation, fut tué le huitième jour ; les Sauvages en firent rôtir un autre, après l'avoir fusillé. Foster se prévalut de la cruauté de ces barbares, pour exiger un cartel d'échange d'un nombre égal de

troupes Anglaïses, sous la condition que Sherburne & les siens ne reprendraient point les armes contre le gouvernement Britannique, & quatre ôtages pour garantir l'exécution du cartel. Malgré l'inégalité d'une pareille convention, ils signèrent étant au pouvoir absolu d'un inexorable ennemi.

Cependant ils ne furent point relâchés, & le général Arnold ayant paru sur le chemin des Cèdres, à son approche, les Sauvages firent toutes leurs dispositions pour les massacrer. Foster envoya vers lui le major Sherburne, avec un parlementaire pour la confirmation du cartel. Mais il conduisit auparavant ce malheureux officier dans le conseil des Sauvages qu'il avait fait assembler, & dont le chef lui dit. « C'est une pitié qui ne s'é-
» tait jamais vue dans nos guerres, d'a-
» voir fait mourir si peu de prisonniers ;
» mais apprends au général Arnold, que
» s'il attaque le capitaine Foster, tous
» les prisonniers seront tués sur le
» champ ».

Arnold

SUR

Arn
cartel ;

sauver

Il ne fi

se fut

duifait

de nou

dats Ar

raient

cartel ;

des qua

aux Sa

d'emme

sans en

douze C

des or

parce c

ment m

envisag

mées de

aux fer

Le co

ces atro

aucun

neur du

To

Arnold ne voulait point consentir au cartel ; mais il fallait s'y déterminer pour sauver les prisonniers d'une mort cruelle. Il ne signa, toutefois, qu'après que Foster se fut désisté de l'article inégal qui réduisait les Américains à ne point porter de nouveau les armes, tandis que les soldats Anglais qui seraient échangés pourraient les reprendre. Foster exécuta le cartel à sa manière. Il s'empara d'abord des quatre otages qui furent aussitôt livrés aux Sauvages ; il permit aux Sauvages d'emmener encore plusieurs prisonniers sans en déclarer les motifs. Il retint aussi douze Canadiens, alléguant qu'il avait des ordres exprès d'agir de la sorte, parce que, vivant dans un gouvernement militaire, ils ne pouvaient être envisagés que comme déserteurs des armées de Sa Majesté, & il les fit mettre aux fers.

Le congrès ayant été informé de toutes ces atrocités, arrêta qu'avant de rendre aucun prisonnier Anglais, le gouverneur du Canada livrerait au congrès les

auteurs, complices & instigateurs des horribles massacres commis envers les prisonniers, pour être punis de leurs crimes, & payerait l'indemnité du pillage fait contre la foi de la capitulation du major Butterfield; & que s'il était exercé quelque autre violence, en mettant à mort ou à la torture quelqu'un des prisonniers ou des otages, il serait usé de représailles. A l'égard de Butterfield, il fut déclaré indigne de servir dans les armées de l'Amérique.

VIII.
Arrivée du
général Bur-
goyne.

CEPENDANT il arrivait de tous côtés, mais trop tard, des renforts à l'armée Américaine. Une nouvelle campagne allait s'ouvrir : cinq frégates & des vaisseaux de transport, qui portaient un grand nombre de soldats, avaient successivement jetté l'ancre à Quebec; & Burgoyne, parti d'Angleterre le 4 avril, venait d'arriver avec une armée. Déjà les Anglais avaient repris le vaisseau *le Gaspée*, & une partie des munitions des Américains. Ils poursuivaient

SUR

ces den
nold e
tilemen
sa retr
toujou
détruis
pouvai

A m
à Quel
pour le
vous n
Les tra
régime
que qu
lieues
d'abor
gardes
vement
du 7 a
du mat
Léger a
cains é
bourg
partie

ces derniers jusques vers Sorel, lorsqu'Arnold entreprit de les arrêter. Ce fut inutilement; il se vit contraint de continuer sa retraite; mais il la fit en bon ordre, toujours maître du pays où il passait; il détruisait, en se repliant, tout ce qui pouvoit servir à son ennemi.

A mesure que les régimens arrivaient à Quebec, ils se mettaient en marche pour les Trois-rivières, où était le rendez-vous marqué par le général Carleton. Les transports sur lesquels étaient les régimens se trouvant tellement séparés, que quelques-uns étaient à cinquante lieues derrière les autres, il n'arriva d'abord aux trois rivières que les avant-gardes de chaque corps; mais successivement toutes les troupes se réunirent du 7 au 8 juin. Le 8, à trois heures du matin, les colonels Frazer & Saint-Léger ayant été avertis que les Américains étaient à un quart de lieue du bourg, firent débarquer une grande partie de l'artillerie. Les Américains

Combat des
trois rivières

avaient conçu le projet de surprendre les troupes Anglaïses aux Trois-rivières & d'en obstruer la navigation ; mais il fallait s'emparer du bourg , situé à leur confluent , & à qui elles donnent le nom. Le général Thompson , caché dans les bois , avec environs treize cents hommes , devait attaquer la place avant le jour ; quelques obstacles imprévus ayant retardé sa marche , le jour parut avant qu'il arrivât devant la ville. Un bateau qui avait découvert le premier détachement , donna l'allarme , & les chasseurs Anglais tirèrent de loin sur lui. Toute espérance de s'emparer de la place par surprise étant évanouie ; Thompson ne perdit point courage ; il fit battre les tambours pour animer les troupes & intimider l'ennemi , & continua sa marche jusqu'à ce qu'il fut à la portée des bâtimens qui étaient rangés le long de la côte. Les vaisseaux commencèrent à tirer leurs bordées ; les troupes Américaines ne s'ébranlèrent pas. Alors le colonel Maxwell qui commandait la première division , voulut tourner

sur la g
 teur qu
 rait plu
 vaisseau
 des mar
 pour les
 côté , il
 la haute
 troupes
 place n
 remettre
 pes Ang
 mière a
 ville :
 repouss
 gré le
 continu
 plusieurs
 se retir
 après t
 conduit
 envelop
 hommes
 Douz
 dans c

sur la gauche pour arriver à une hauteur qui dominait la ville, & où il n'aurait plus été incommodé par le feu des vaisseaux; mais il se trouva engagé dans des marais; il fallut plus de trois heures pour les traverser, & parvenu de l'autre côté, il trouva l'ennemi en possession de la hauteur dont il voulait s'emparer. Ses troupes n'eurent ni le temps, ni la place nécessaire pour se former & se remettre en ordre; cependant les troupes Anglaises furent rompues à la première attaque, & se replièrent vers la ville: mais, ayant été renforcées, elles repoussèrent les Américains, qui, malgré le nombre des ennemis, le feu continuel de la mousqueterie, & de plusieurs canons chargés à mitraille, se retirèrent. Le général Thompson, après tant de bravoure & de bonne conduite, eut le malheur de rester enveloppé avec environ deux cents hommes.

Douze cents hommes avaient attaqué dans cette journée, avec tous les

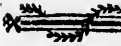
désavantages possibles, une armée de quatre mille Anglais & Allemands aguerris, & l'avaient enfoncée au premier échec, forcés ensuite de se replier, ils firent une retraite de plus de dix-huit lieues, sans perdre plus de cent cinquante hommes tués ou blessés.

Arnold LES généraux Carleton & Burgoyne
 prend le parti d'évacuer tous les postes dans le Canada, & de se retirer vers Albany.
 Succès de sa retraite. avaient joint l'armée, lorsque Thompson leur fut amené prisonnier; ils projetèrent, dès ce moment, son échange avec le brigadier général Prescott, pris par Mongommery au siège de S. Jean; ils firent rester les troupes sous les armes toute la nuit, dans la crainte d'une nouvelle attaque. Le lendemain ils retournèrent aux Trois-rivières, & n'en partirent que le treize pour se rendre à Sorel. Carleton, loin de vouloir engager Arnold dans le Canada, voulait le déloger de la partie supérieure de la province. La flotte entière parvint auprès de Sorel le quatorze juin; les Américains s'étaient retirés quelques

heures
 vaiffeau
 chalou
 dans le
 férer l
 gouver
 deux
 Burgo
 mais sa
 flotte f
 vent a
 Sorell
 S. Jean
 évacua
 poste a
 pait qu
 Carlet
 travers
 le 19 a
 Burgo
 il avai
 brasés
 bateau
 couran

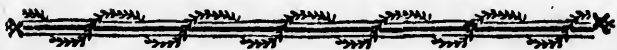
heures auparavant. Des frégates & des vaisseaux armés, des pilottes & des chaloupes de transport étaient placés dans les lieux convenables pour transférer les troupes & les escorter. Le gouverneur ayant divisé ses forces en deux colonnes, ordonna au général Burgoyne de remonter jusqu'à S. Jean, mais sans rien hasarder. Le reste de la flotte fit voile pour Longueil. Le vent ayant manqué à quinze lieues de Sorel, elle n'arriva que le soir, au fort S. Jean, au moment où le général Arnold évacuait Montréal. N'ayant plus aucun poste assez sûr dans le Canada, il ne s'occupait qu'à rendre sa retraite avantageuse. Carleton ne trouvant plus d'ennemis, traversa la prairie vers S. Jean. Il arriva le 19 auprès de ce fort, dont le général Burgoyne s'était emparé la veille; mais il avait trouvé tous les édifices embrasés, les provisions consumées & les bateaux qui n'avaient pu remonter le courant de Chamblé, brûlés.

Dans sa retraite, l'armée Américaine se rapprochait d'Albany, des Sauvages alliés, & du centre des forces continentales; elle ouvrait en même temps à l'armée de Burgoyne un chemin difficile & dangereux. Ses troupes étaient toujours embarrassées dans leur marche; il entreprit de faire traîner les bateaux par terre pour les amener sur les lacs; il fallut ensuite y renoncer. La division s'était introduite entre les deux généraux Anglais, dès le premier moment qu'ils s'étaient vus: Burgoyne prétendit que Carleton ne devait point avoir de commandement au-delà des frontières du Canada, & voulut agir sans collègue; mais ne précipitons point les faits: quittons pour quelques momens le Canada, où des évènements mémorables remplissant toutes les journées de l'hiver, ont détourné notre attention de ce qui se passait à Londres, & de la position où se trouvait le général Howe, si long-temps bloqué dans Boston.



*DÉBAT
de Bo
traint
la cam
& de
congrè
treize*

QUE l
grande,
En 1776
cabinet d
lever soix
royaumes
quement
&, jusqu
avec la F
Pitt entr
mille hom
nombre d
tes les co



LIVRE SIXIEME.

DÉBATS du Parlement, blocus & siège de Boston ; William Howe est contraint d'évacuer cette place. Plan de la campagne ; attaque du fort Sullivan & de la ville de Charles-town. Le congrès déclare l'indépendance des treize États - unis.

QUE l'influence d'un seul homme est grande, quelquefois, dans les nations !

En 1776, ceux qui étaient à la tête du cabinet de Londres, ne pouvaient pas lever soixante mille hommes dans les trois royaumes, qu'ils gouvernaient despotiquement ; & dans la précédente guerre, &, jusqu'à l'époque de la paix conclue avec la France, en 1763, le Ministre Pitt entretenait trois cents cinquante mille hommes de troupes nationales. Le nombre des troupes répandues dans toutes les contrées, où ce grand homme

1776.

I.

Traités faits par Georges III, pour se procurer des troupes mercenaires.

d'état avait porté la guerre, & maîtrisé la victoire, s'élevait à quatre cents dix-huit mille hommes ; cependant le commerce de l'Angleterre était le plus florissant du monde entier. Les manufactures étaient perfectionnées ; elles se multipliaient dans tous les lieux de la domination Britannique. Si le trésor de la nation était épuisé par les énormes dépenses, qu'il fallait faire pour soutenir des combats dans toutes les parties du globe, & régner souverainement sur les mers ; la richesse des particuliers était au-delà des calculs des plus hardis spectateurs. Tout change en un court intervalle ; à peine quatorze ans se sont écoulés, & la puissance de l'Angleterre n'est plus. Le roi Georges est forcé de recourir à l'assistance des princes d'Allemagne, pour mettre une armée de quarante mille hommes sur pied, & de leur offrir de l'argent & son alliance, en échange des forces précaires & dangereuses qu'ils veulent bien lui procurer.

Lorsque les traités faits au mois de

janvier
le land
de Har
obtenu
la guer
cés &
furent
moins,
barqu
& le re

Le n
que les
traités
vaient
hamain
les rebe

On c
ment,
l'insurr
paraiso
dans so
que les
des min

janvier 1776, avec le duc de Brunswick, le landgrave de Hesse-Cassel, & le comte de Hanau, par lesquels la cour avait obtenu dix-sept mille hommes pour faire la guerre aux Américains, furent annoncés & connus dans le parlement, ils furent hautement désapprouvés. Néanmoins, huit mille de ces Allemands s'embarquèrent à la fin du mois de février, & le reste partit au mois d'avril suivant.

Le ministère Britannique prétendait que les soldats qu'il se procurait par les traités faits avec ces Souverains, devaient suffire, *selon toutes les probabilités humaines, pour forcer en une seule année, les rebelles à une juste soumission* * .

On comparait, alors, dans le Parlement, la révolution de la Hollande à l'insurrection des Colonies, & cette comparaison affermissait le gouvernement dans son système d'affervissement, parce que les Hollandais, disaient les partisans des ministres, étaient soutenus ouverte-

* Discours de lord North au Parlement.

ment, au lieu que les provinces de l'Amérique n'avaient aucun appui. Les Hollandais s'endettaient, il est vrai, & lorsqu'ils furent reconnus libres, ils se trouvèrent débiteurs de quatre-vingt-dix millions sterling; mais leur commerce n'était point arrêté, & le lord North annonçait que celui des Américains devait l'être incessamment d'une manière efficace. Comment les Colonies rebelles pourraient-elles, alors, faire de nouveaux efforts, & acquitter une dette qui, à la fin de 1775, s'élevait déjà à plus de quatre millions sterling ?

Les ministres, auteurs de ces grands raisonnemens politiques, plaisantaient dans les assemblées, sur les objections que les hommes les plus éclairés de l'Europe tiraient de la force naturelle de l'Amérique, de la bravoure personnelle de ses habitans, des dangers d'une invasion, & des conséquences qui devaient résulter d'une introduction de soldats étrangers dans les Colonies. « Les » troupes mercénaires, a dit Walter Ra-

« leigh
 » sont n
 » les. O
 » discip
 » plaife
 Elles n
 les états
 parleme
 rique n
 que de
 praticab
 vait poi
 fance d
 Alleman
 clusion,

LE lo
 valier d
 était en
 de Secr
 l'auteur
 septentr
 C'était
 flattait l
 que, qu

« leigh, dans son histoire du monde, »
 « sont naturellement séditieuses & infidè- »
 « les. On n'en doit attendre que de l'in- »
 « discipline, des désordres; elles ne se »
 « plaisent qu'à piller & à dévaster ». »
 Elles ne devaient pas être reçues dans
 les états Britanniques, sans l'aveu du
 parlement, & leur arrivée dans l'Amé-
 rique ne pouvait produire d'autre effet
 que de rendre toute réconciliation im-
 praticable. Cependant le parlement n'a-
 vait point été consulté; il n'eut con-
 naissance des traités faits avec les princes
 Allemands, que longtemps après leur con-
 clusion, & il n'en empêcha pas l'exécution.

LE lord Germaine, autrefois le che-
 valier de Sacqueville, qui, depuis peu,
 était entré dans le conseil en qualité
 de Secrétaire d'état des Colonies, était
 l'auteur du projet, de réduire l'Amérique
 septentrionale à une soumission absolue.
 C'était au moyen de ce système, qui
 flattait les idées despotiques du monar-
 que, qu'il s'était ouvert au ministère,

Le lord
 Germaine
 propose de
 réduire les
 Américains
 à une dé-
 pendance
 absolue.
 Ouvrage
 politique du
 doct. Price.

un chemin que sa conduite à la guerre semblait lui avoir fermé.

Ce système soutenu dans le parlement, excita la plus grande fermentation. Le docteur Price, l'un des membres de la société royale de Londres, profitant de la liberté de l'imprimerie, pour éclairer son pays au milieu de l'obscurité profonde, qui semblait l'avoir enveloppé tout-à-coup, publia sur les affaires de l'Amérique, sur les droits constitutionnels de l'Angleterre, & les droits essentiels de la liberté, sur les finances, le commerce & la guerre, un mémoire qui obtint l'approbation des hommes d'état, des citoyens zélés & des philosophes les plus hardis. Il lui mérita une couronne civique de la part du corps-de-ville de Londres, & les éloges les plus flatteurs dans le parlement. Cet ouvrage était rempli de vérités terribles que la plupart des peuples ignorent : vérités que les tyrans doivent craindre, qui seraient même dangereuses, si elles étaient trop généralement répandues ;

elles ren
à l'autre
détruire
quelque
Les cal
terre,
frappan
étaient
lord No
des cal
hommes
quoique
pays, ne
efforts à
de l'avo

vèrent a
position,
& du du
Roi, pré
d'avance
armée qu
dépenses.
gleterre c

elles renverseraient d'un bout de l'univers à l'autre les monumens de la puissance, & détruiraient la crédulité confiante, qui est quelquefois la sauve-garde des nations. Les calculs sur les finances de l'Angleterre, qui accompagnaient le tableau frappant de la politique de ce royaume, étaient si précis & si ingénieux que le lord North, le plus habile, peut-être, des calculateurs Anglais, & l'un des hommes les plus instruits de l'Europe, quoique ennemi de la liberté de son pays, ne dédaigna pas d'employer tous ses efforts à les combattre, & eut la honte de l'avoir fait sans succès.

DANS les grands débats qui s'élevèrent au parlement, le parti de l'opposition, soutenu du duc de Gloucester & du duc de Cumberland, frères du Roi, prédifait des revers. Il regardait d'avance comme vaincue cette grande armée qui avait occasionné tant de dépenses. Que pouvait attendre l'Angleterre d'une troupe de mercénaires,

Débat du
Parlement,

qui, difait le lord Richmond, « par-
 » taient fans regret du pays où on les
 » vendait fans les avoir consultés, mais
 » qui fervaient fans courage ceux qui
 » avaient acheté leur fang, & ne
 » cherchaient que l'occasion d'échapper
 » enfin aux tyrans de l'Europe, qui
 » avaient trafiqué de leur vie ». Elle
 n'avait pas à fonder de meilleures espé-
 rances fur une armée nationale, où
plusieurs régimens étaient entièrement
composés de misérables & de criminels,
ramassés dans toutes les prisons. * C'était
 cependant avec ces troupes que l'An-
 gleterre se préparait à attaquer des
 peuples perfuadés de la justice de leur
 cause, enthoufiastes de la liberté, dont
 le courage était excité par tout ce qui
 peut animer aux combats & à la ven-
 geance, & qui n'avaient plus de res-
 source que dans la victoire. Pouvait-on
 prétendre que quarante mille hommes
 rassemblés avec peine, transportés dans
 un climat nouveau pour eux, pourraient

* Disc. du colonel Barré.

SU
 en un
 temp
 quatr
 de la
 jusqu
 Ma
 leur
 Rich
 duc d
 lord S
 bres d
 jettées
 de la c
 leurs r
 téréffe
 l'histor
 lords M
 ton,
 tance,
 tion, à
 absolue
 éloquer
 réussite
 Germai
 suites d
 Ton

LIT!

« par
ù on les
és, mais
ceux qui
& ne
chapper
pe, qui
». Elle
res espé-
ale, où
ièrement
iminels,
& C'était
ue l'An-
guer des
de leur
té, dont
ce qui
la ven-
de ref-
uvait-on
hommes
tés dans
urraient

en

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 367

en une seule année, ni même en aucun temps limité, faire la conquête de quatre millions d'habitans, tous jaloux de la liberté, & résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité ?

Mais ces vérités soutenues avec chaleur dans le parlement par le duc de Richmond, le duc de Manchester, le duc de Grafton, le lord Effingham, le lord Shelburne, & plusieurs autres membres de la chambre des pairs, étaient rejetées par les ministres & les partisans de la cour, qui parvinrent à faire passer leurs résolutions. Parmi ces partisans intéressés du ministère, nous devons à l'histoire, de conserver les noms. Des lords Mansfield, Talbot, Temple, Littleton, Chandos, &c. ; c'est à leur résistance, à toute proposition de pacification, à leur entêtement sur la suprématie absolue de la Grande-Bretagne, & à leur éloquence vénale, qu'il faut attribuer la réussite des intrigues des lords North, Germaine, Suffolk & Sandwich, & les suites de la guerre. Le lord Richmond

avait proposé de présenter une adresse au Roi pour la cessation de cette guerre déplorable : elle fut rejetée sur la négative de cent voix contre trente-deux.

On travaillait sans relâche à l'armement de la flotte, & à former les équipages des vaisseaux. On força un grand nombre de vagabonds, & de gens repris de justice à s'embarquer pour les compléter. * Ce fut encore l'objet de plu-

* Cette manière de recruter la marine ayant été reprochée au lord Sandwich dans le parlement, il s'excusa en niant qu'il eût fait embarquer des gens repris de justice. Alors le lord Suffolk se leva, & dit : « Je diffère de l'avis de Mylord Sandwich ; » j'entends que l'on reçoive sur nos vaisseaux des » vagabonds & des gens repris de justice. Dans une » disette d'hommes, qu'est-ce qui empêche qu'on » ne se serve de gens à qui on ne peut reprocher » que des fautes légères ? La vertu des matelots » d'un vaisseau de guerre est-elle donc assez pure » pour qu'on la puisse croire souillée par leur » commerce ? »

Volla le langage des ministres parmi les peuples dégradés. Dans Rome ancienne il fallait être citoyen Romain pour servir dans les légions, & les Rois étrangers briguaient le titre de citoyen Romain.

SUR

sieurs
parler

TA

royau
chamb

le colo

de succ

tandis

Brunsv

mouth

le pou

l'Amér

ou s'il

sent co

employ

pour ha

pages c

Dans Rom

de barbar

étaient ad

d'honneur

Anglais :

qu'ils se c

de justice

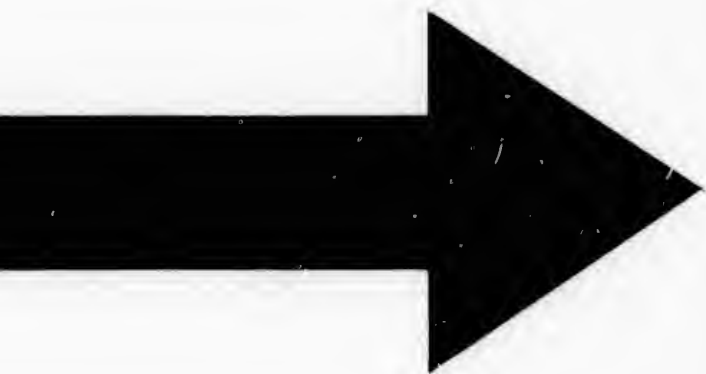
siieurs débats dans les deux chambres du parlement.

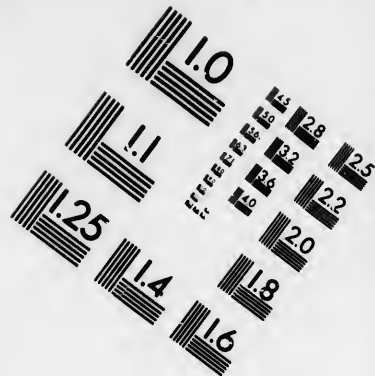
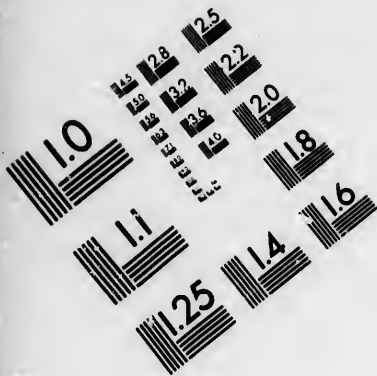
TANDIS que l'éloquence des pairs du royaume s'exerçait inutilement dans la chambre haute, & que Burke, Foxe & le colonel Barré tonnaient avec aussi peu de succès dans la chambre des communes; tandis que les bataillons de Hesse & de Brunswick arrivaient lentement à Portsmouth, & que l'on délibérait si l'on avait le pouvoir de les faire embarquer pour l'Amérique à mesure qu'ils arrivaient, ou s'il fallait attendre que les corps fussent complets; tandis que les ministres employaient toutes sortes de moyens pour hâter l'armement & former les équipages des vaisseaux: le chevalier Howe,

Blocus de Boston.

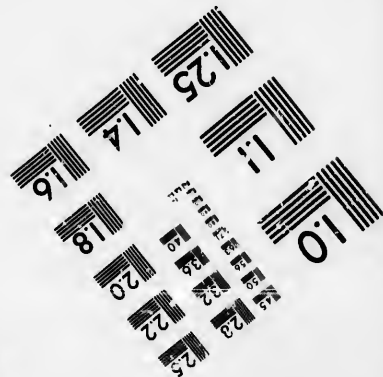
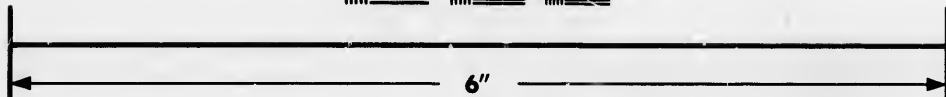
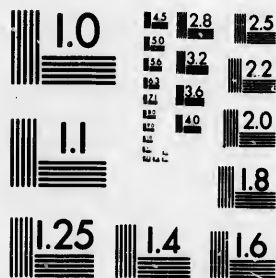
Dans Rome dégradée, les légions étaient composées de barbares & d'affranchis; les criminels même y étaient admis. C'était, il y a vingt ans, un titre d'honneur parmi les peuples que d'être marelôt Anglais: à présent on demande s'il faut craindre qu'ils se corrompent dans la société de gens repris de justice!







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
2.8
2.6
2.4
2.2
2.0
1.8

10
0.8
0.6
0.4
0.2

qui avait été admis à baiser, avant son départ, la main de Georges III, en qualité de généralissime de ses troupes en Amérique, avait rejoint la garnison de Boston, toujours enfermée dans cette ville. Il y commandait seul & en chef. Le chevalier Gage n'était plus gouverneur, & William Howe avait de pleins pouvoirs d'accorder le pardon de Sa Majesté à ceux qui se soumettraient sans réserve, & prèteraient entre ses mains le serment d'une obéissance indéfinie. Ses troupes étaient réduites à toutes les horreurs de la famine. Elles ne manquaient ni d'habits, ni de logement, ni même de bois à brûler; mais il devenait chaque jour plus difficile de se procurer des vivres. Les détachemens ne pouvaient sortir sans rencontrer de tous côtés des partis Américains, qui enlevaient leurs provisions; qui les empêchaient de parvenir dans les lieux où ils espéraient en trouver. Plus habile que son prédécesseur, Howe n'était pas plus heureux. Les murmures, les désertions étaient

les su
Bosto

Le

dait a
sions d
avaient
saison
tentés
insuffi
de l'an
lambe
ciers m
compa
d'abat
flamme
variés
des dé
qui ven
consol
tience
lieu au
fait d'a
prisonn
assez gr
penser

les suites de la famine qui régnait à Boston.

Le camp général de Cambridge abondait au contraire en vivres & en provisions de toute espèce; mais les Américains avaient à combattre l'intemperie de la saison. Ils passèrent l'hiver sous des tentes dans un climat où cet abri est insuffisant dans presque tous les temps de l'année. Leurs vêtemens tombaient en lambeaux; on voyait la plupart des officiers marcher pieds nus à la tête de leurs compagnies; & cet état de misère, loin d'abattre leur courage, paraissait l'enflammer encore. Des alimens sains & variés conservant leur vigueur, la vue des déserteurs Anglais pâles & défigurés, qui venaient leur demander du pain, les consolait. C'est à cette époque que l'impatience de quelques-uns d'entr'eux donna lieu au reproche que les Anglais leur ont fait d'avoir dépouillé plusieurs de leurs prisonniers; mais ce reproche n'est point assez grave ni assez bien fondé pour compenser les traitemens exécrationnels, auxquels

les généraux Anglais ont livré sans pitié un si grand nombre de prisonniers Américains ; les uns assassinés par les Sauvages ou morts , chargés de fers , dans des cachots affreux ; les autres frappés , meurtris par la soldatesque , après avoir été défarmés ; ou massacrés de sang-froid par le fer des Allemands.

— I I.
Siège de
Boston.

HOWE ayant inutilement tenté quelques forties , projettoit d'évacuer la ville après l'avoir incendiée suivant les ordres qu'il avoit de la cour ; mais Washington , informé des mouvemens de la garnison , résolut de les prévenir. Le 2 mars , les provinciaux établis sur les hauteurs de Philips-Farm , commencèrent à canonner la ville & à la bombarder de la pointe de Lechmore , avec un mortier pesant 2700 liv. , qui avoit été pris par le capitaine Mauley , sur le transport Anglais *la Nanci* , dont il s'étoit emparé. Ce mortier , que les Américains avoient appelé *le congrès* , tiroit sans relâche , soutenu de quelques obusiers & de mortiers d'un

SU
calib
jour
de
& q
cent
bury
seco
pend
men
ter ,
& le
hom
ordr
y fa
mém
une
y fit
nons
tirai
ville
fois
dre à
fante
péch
& le

calibre inférieur. On dit que dans la journée du seize mars ils jettèrent plus de deux cents bombes sur la ville, & que le *congrès* seul en avait jetté cent. La division Anglaise, postée à Roxbury, faisait de son côté un feu terrible, secondé par celui de la ville. Washington, pendant ce temps-là, prenait secrètement possession des hauteurs de Dorchester, où il voulait placer une batterie; & le général Thomas, avec trois mille hommes, exécuta très-heureusement ses ordres. Il se porta avec tant d'activité à y faire des retranchemens, que dès le même soir il était en état de soutenir une attaque dans ce poste. Washington y fit aussi-tôt établir une batterie de canons de vingt-quatre livres de balle, qui tiraient avec beaucoup de succès sur la ville & sur l'armée. C'était la première fois que les Américains faisaient entendre à leurs ennemis une artillerie si puissante. Le général Anglais ne put s'empêcher d'en marquer son étonnement; & le bruit s'étant répandu que les bat-

teries étaient servies par des artilleurs étrangers, la terreur s'empara de la garnison.

Howe attaque inutilement les batteries de Dorchester; il se décide à évacuer la ville.

LA position de ce général était embarrassante; tout était disposé de manière qu'il ne pouvait se maintenir plus longtemps dans cette ville; il lui était même difficile d'en sortir. La batterie de Dorchester & celle de Philips Farm commandaient la ville, & la plus grande partie de la grève où l'armée était obligée de s'embarquer. Il ne restait que très-peu de temps pour en déloger les Américains. L'amiral Suldham lui envoya dire, que s'il ne les chassait promptement, il allait être obligé de lever l'ancre pour sauver la flotte qui risquait d'être coulée bas. Howe n'osait pas laisser la flotte s'éloigner; car alors venant à être forcé dans la ville, il ne lui serait plus resté de moyens de se retirer; il fallait donc qu'il se déterminât à attaquer les hauteurs de Dorchester; c'était ou Washington voulait le réduire. Si les Anglais manquaient

SUR

l'attaq
lieu q
tre ch
avaier
valier
dans
embar
vent d
de gu
chalou
de ces
geuse.
entrep
le len
régime
des pro
heur p
sévéran
aurait
sans esp
caine c
tait au
prendre
les ruin
soldats

l'attaque, leur perte était infaillible; au lieu que les Américains ne risquaient autre chose que d'élargir le cercle dont ils avaient environné leurs ennemis. Le chevalier Howe tint un conseil de guerre, dans lequel l'attaque fut résolue. Il fit embarquer six régimens le 5 mars; mais le vent d'est ne permettant pas aux vaisseaux de guerre de couvrir & de soutenir les chaloupes de débarquement, la position de ces troupes devint très-désavantageuse. Il fallut renoncer ce jour-là à toute entreprise. On fit une nouvelle tentative le lendemain, elle fut inutile, & les régimens ne purent forcer les ouvrages des proviciaux. Ce fut peut-être un bonheur pour l'armée Anglaise, qui en persévérant dans cette attaque difficile, aurait sans doute augmenté ses pertes, sans espoir de succès. L'artillerie Américaine continuait ses ravages; il ne restait au général Howe d'autre parti à prendre, pour ne pas se voir enseveli sous les ruines de Boston, au milieu de ses soldats mourans, de fatigue & de faim,

que de mettre le feu à la ville , & de se réfugier avec ses troupes sur la flotte , pendant la confusion que l'incendie aurait occasionnée. Mais dans ce cas , les corps de troupes qui étaient portés à Bunkers'hill & à Roxbury auraient été faits prisonniers , & les Américains accourans de toutes parts au secours de la ville incendiée , eussent fait un grand carnage de tout ce qu'ils auraient encore rencontré. Il aurait été forcé de sacrifier son arrière-garde pour sauver le reste de ses soldats. Il prit un parti plus sage , & le seul que la prudence & les connaissances militaires pouvaient conseiller. Ce fut d'offrir la conservation de la ville en échange des facilités qu'on lui donnerait de l'évacuer. Il envoya vers le général Washington les plus considérables des habitans , pour l'avertir que s'il continuait de faire tirer , les troupes Anglaïses seraient obligées d'incendier la ville pour couvrir leur retraite. Le général Américain consentit à ce que Howe & son armée se retirassent libre-

SUR
 ment
 fait à
 détrui
 parol
 l'app
 derni
 tion
 parti
 conse
 tranc
 les ri
 sa glo
 cèren
 nant
 des e
 de L
 gouv
 ser f
 tenta
 cano
 mais
 instru
 indig
 donn
 avert

ment & en sûreté, pourvu qu'il ne fut fait aucun dommage & que rien ne fut détruit ; le général Howe en donna sa parole, & ses envoyés étant revenus l'apporter au camp de Washington, ce dernier fit cesser le feu. Cette évacuation valait une grande victoire à son parti, & ne coûtait point de sang. Il conservait ses guerriers, ramenait la tranquillité dans Boston, & sauvait les richesses de cette ville ; il assurait sa gloire. Les troupes royales commencèrent dès-lors à s'embarquer, emmenant les particuliers, qui, ayant exercé des emplois à la nomination de la cour de Londres, restaient attachés à son gouvernement. Howe regrettant de laisser sa grosse artillerie au vainqueur, tenta de faire crever les mortiers & les canons, en les remplissant de poudre, mais ce fut inutilement. Washington, instruit de ces tentatives le 16 mars, & indigné de ce manque de foi, allait donner l'assaut à la ville. L'Anglais averti par un transfuge pressa l'embar-

quement, & ne prit pas même le temps d'emporter ses munitions. Le silence des ministres qui ne lui avaient envoyé aucun ordre depuis plus de six mois, ajoutait beaucoup à l'inquiétude que lui causaient la détresse de son armée, le désordre de la fuite, ses pertes, & enfin l'embarras où il était de trouver un autre asyle. Ce désordre était si grand & sa fuite si précipitée, qu'il laissa dans Boston ses chevaux, ses habits & même ses papiers, parmi lesquels on trouva la correspondance qu'un traître nommé Smith, membre de la convention de la Nouvelle-Yorck, entretenait avec lui pour lui faciliter les moyens de s'emparer de cette province.

Il se jeta dans le château William, tandis que les provinciaux s'établissaient dans les îles; il ne pouvait y rester longtemps; les batteries de l'île de Nodle incommodaient beaucoup ses vaisseaux; mais il eut le bonheur de faire sauter le château & de se réfugier dans la rade de

Nanta
à son

C'è
terdit
quele
temps
de cor
tenu l
était i
aux fo
Cette
côté d
le che
fortifi
dues,
ne fût
des po
s'étaie
cuatio
du ch
était p
maître
état de
dans c

Nantasket , avant que l'on pût s'opposer à son départ.

C'EST ainsi que fut levé le fameux interdit du port de Boston. Malgré tout ce que les papiers Anglais ont publié dans le temps sur cette évacuation , on est forcé de convenir que le chevalier Howe y a tenu la conduite d'un général habile. Il était impossible qu'il résistât long-temps aux forces supérieures qui l'attaquaient. Cette ville est d'une mauvaise défense du côté de la terre ; toutes les dépenses que le chevalier Gage avait faites pour la fortifier de ce côté , étaient mal-entendues , & ne pouvaient empêcher qu'elle ne fût dominée en plusieurs endroits par des postes élevés , dont les Américains s'étaient saisis. Si au moment de l'évacuation les Américains s'étaient emparés du château William , comme il leur était possible de le faire , devenus alors maîtres du Havre , ils auraient été en état de détruire la flotte. Howe a montré dans cette conjoncture autant de har-

Sir William Howe se retire à Halifax , pour attendre la flotte de son frère.

dieffe que d'activité ; nous ne l'excuserons point d'avoir manqué à sa parole , en essayant de faire crever l'artillerie de Boston ; mais la convention étant ainsi rompue , & les Américains étant puissans & irrités , il ne restait à l'Anglais fugitif que le temps de faire sauter la forteresse , qui une heure plus tard , aurait empêché sa fuite. Il l'a fait avec courage , à la vue des ennemis , & sa retraite est devenue sûre & tranquille. Chassé de Boston , il ne voulut rien entreprendre avant l'arrivée de l'escadre commandée par le lord Howe son frère , & la réunion des troupes Anglaises & Allemandes que conduisait cette escadre ; il résolut d'aller les attendre à Hallifax , dans la Nouvelle-Écosse , où ils devaient relâcher.

L'amiral Suldham appareilla le 17 mars pour se rendre à Hallifax ; la saison était mauvaise ; il fallait une nécessité aussi pressante pour faire voile au temps de l'équinoxe , dangereux dans ces parages. Les vents lui furent contraires , & des

orages
Sept de
échoués
pire de
pire, qu
tremble
alors à
hommes
l'ennem
ragé ,
terre &
entier p

Wash
riers sou
mée mi
die , il
guerre
voya se
dérable
brigadi
cette pa
temps à
Royaum
dame d

orages s'élevèrent en mer le 24 & le 25. Sept des bâtimens de transport avaient échoués sur les bancs de Nantasket. L'empire des Anglais en Amérique, cet empire, qui, quinze ans auparavant, faisait trembler la moitié du globe, se réduisait alors à une faible armée de huit mille hommes battue par la tempête & par l'ennemi, conduite par un chef découragé, & livré à tous les dangers de la terre & des mers; elle employa un mois entier pour se rendre à Hallifax.

Washington avait beaucoup de guerriers sous ses ordres. Ignorant que l'armée ministérielle retournait vers l'Acadie, il craignit qu'elle n'allât porter la guerre dans la Nouvelle-Yorck; il envoya ses chasseurs & un renfort considérable au lord comte de Steiling, brigadier général, qui commandait en cette partie. Ce lord, établi depuis longtemps à la Nouvelle-Yorck & pair du Royaume d'Écosse, avait épousé une dame de la famille de Livington, dont

Washington envoie des troupes à New-Yorck, au comte de Steiling.

était aussi la veuve du général Montgomery ; il se faisait gloire de marcher après ce grand homme sous les drapeaux du congrès. Il fit toutes ses dispositions pour recevoir l'ennemi , mais le moment n'était pas venu. On n'entendait plus parler de combats.

Réjouissances des Bostoniens.

LES habitans de Boston , qui avaient été si long-temps exilés de cette ville , y rentrèrent au milieu des cris de joie. Ils délibérèrent , qu'il serait élevé dans la plus grande place un monument destiné à conserver la mémoire de leur délivrance. Les rues furent entourées d'illuminations , qui le disputaient à la clarté du jour. Le peuple s'assemblait en foule vers la maison de ville , où les principaux citoyens donnaient un grand repas de réjouissance. Des jeunes gens choisis , & couronnés de lauriers , y chantèrent des vers à la louange de Washington. Le courage & la liberté avaient dicté ces chansons. On buvait à l'indépendance & à la gloire du congrès ; le vin circulait

à

SUR

à la r
au fe
si cou
cérém
plaisir
qui le
délivre
le th
redevi
civil ,
fut en
généra
ses gue
& de le
modéra
vivait
étroite
le géné

PEN
sances à
kins enl
considér
que dét
la perm

Tom

à la ronde, & la gaité naïve présidait au festin. Loin ces fêtes si tristes, & si coûteuses, où l'éclat d'une vaine cérémonie glace tous les cœurs, où le plaisir fugitif échappe toujours à ceux qui le poursuivent. La ville de Boston, délivrée des horreurs dont elle était le théâtre depuis plusieurs années, redevint tranquille & peuplée. L'ordre civil, enfant & gardien de la paix, fut enfin rétabli. Un des talens du général Washington était de contenir ses guerriers sans employer la sévérité, & de leur prescrire, par son exemple, la modération & la douceur. Son armée vivait dans la paix & l'amitié la plus étroite avec les habitans de la ville, & le général était également aimé de tous.

PENDANT qu'on faisait des réjouissances à Boston, la petite escadre d'Hopkins enlevait des îles Bermudes un butin considérable. Les habitans de la Jamaïque détruisaient un corsaire armé avec la permission du gouverneur, contre les

III.
Descentes
aux îles
Bermudes.

Americains. Tous les partis agissaient selon leur vue & leur instinct cruel ou généreux.

Ravages du
lord Dun-
more.

DUNMORE, sur les côtes de Virginie, incendiait les bourgs & les villages, & s'enfuyait sur ses vaisseaux aussi-tôt qu'il voyait les flammes s'élever, & que les cris des femmes & des vieillards faisaient retentir les airs. Il enlevait les bestiaux dans les pâturages; il corrompait par argent les domestiques & les esclaves, & les forçait à des assassinats. Il n'existait que pour détruire, & semblait animé de la cruauté des enfers. *

* Ce lord s'était signalé depuis le commencement des troubles par toutes sortes d'injustices & de vexations, autant que par son abominable cruauté. Un des aldermans de Londres faisait un commerce considérable en Amérique; il lui était dû 80000 l. sterling par ses correspondans, qui lui avaient adressé un vaisseau avec un gros chargement. Les expéditions de ce vaisseau attestaient qu'il était parti avant que l'acte prohibitif eût lieu: il fut arrêté par les croiseurs du lord Dunmore, & conduit à Norfolk; quoique les

SUR
LA
donn
dema
abusé

pour
nait

LE
Nouv
ment
forme
condu
verne
contr

LE
comm

commis
déclaré
que l'or
retint,
Woodbr
perte,
sherif p
de suppo

LA convention de cette province, or- Arrêté de la convention de la Virginie. donnait que les Écossais, qui avaient demandé la neutralité, & en avaient abusé, seraient obligés de se déclarer pour ou contre la liberté, & condamnerait à mort les Nègres soulevés.

LES habitans de Windsor, dans la Nouvelle-Écosse, renouvellaient leur serment au Roi George, & déclaraient se former en un corps militaire, sous la conduite de Michel Franklin, leur gouverneur, pour défendre la couronne contre les rebelles.

LE congrès général déclarait que le commerce de l'Amérique serait libre

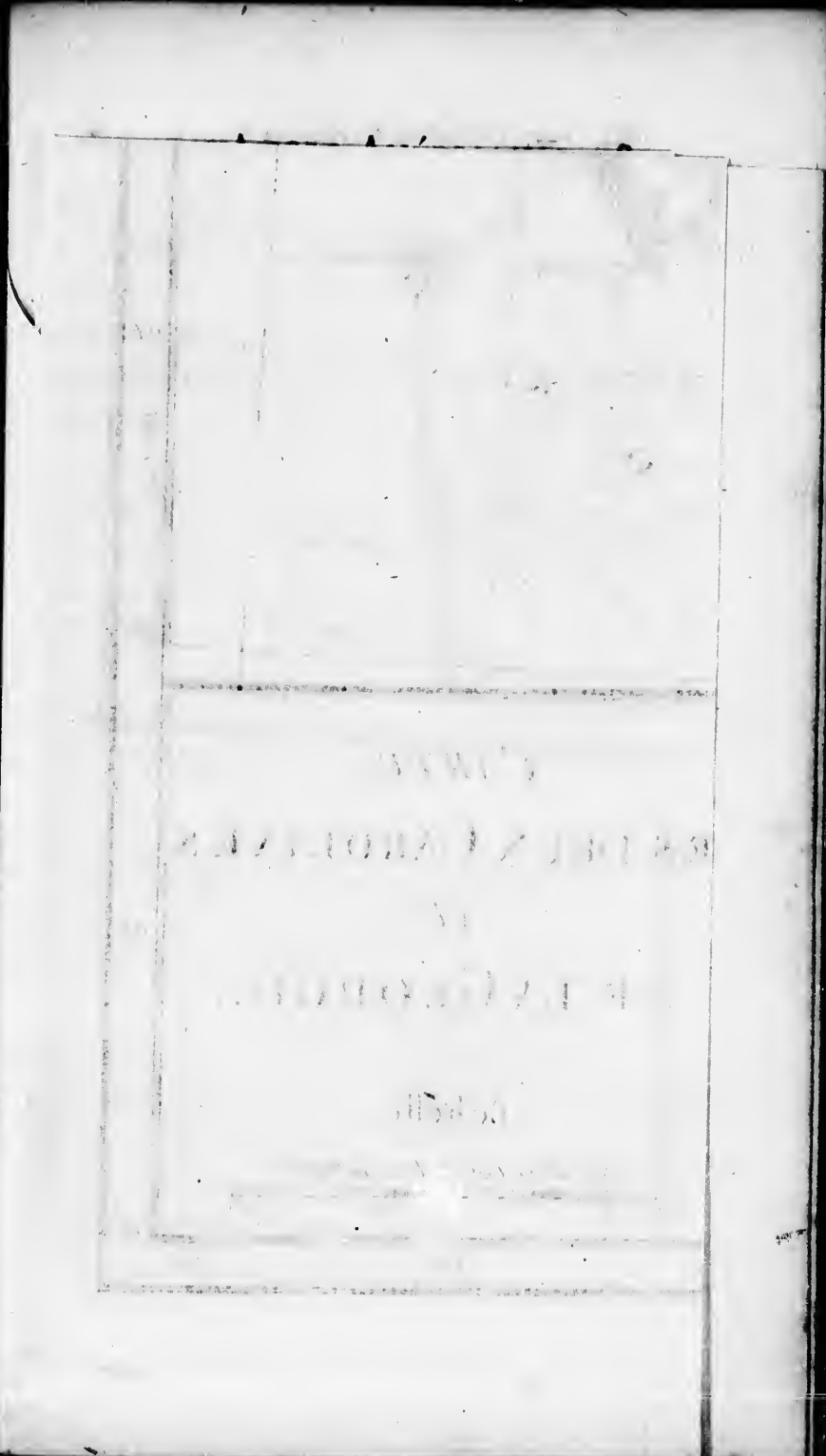
commisaires nommés pour juger de la prise, eussent déclaré qu'elle n'était point faite régulièrement, & que l'on devait rendre le vaisseau, Dunmore le retint, & se l'adjugea. Ce marchand s'appellait Woodbridge, & c'est sur les preuves de cette perte, qu'il a été dispensé de remplir sa place de sheriff pour l'année 1776, comme n'étant plus en état de supporter les dépenses que cette place exige.

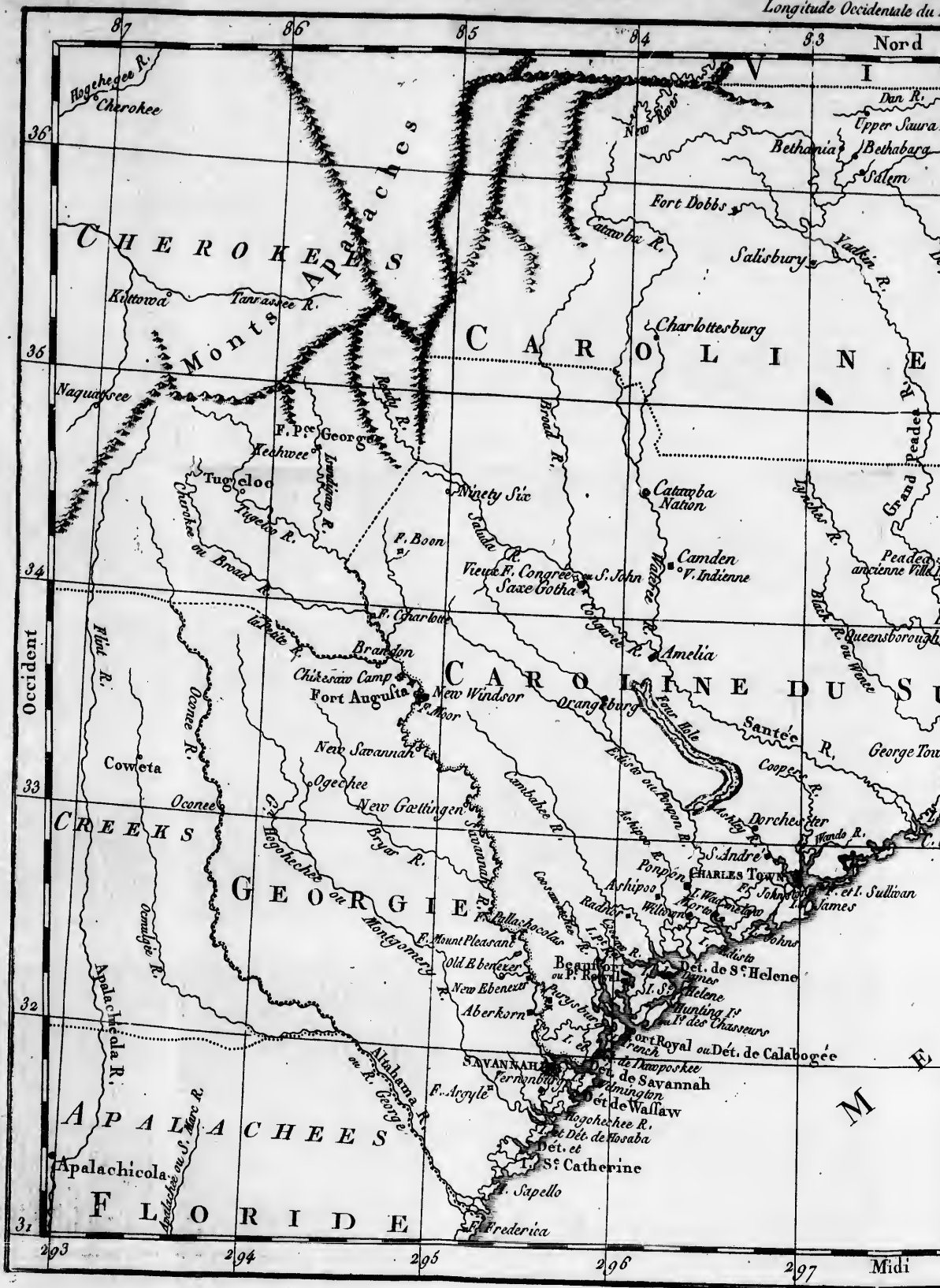
des biens avec tous les peuples du monde, excepté
 des absens les peuples Britanniques. Il ordonna à
 ou domici- tous les négocians qui avaient des comp-
 liés en An- res ouverts avec les sujets des trois
 gleterre, Royaumes, de donner un état de leurs
 pour subve- affaires, & des sommes qu'ils pouvaient
 nir aux dé- leur devoir. A cette époque, les Anglo-
 penses de la guerre. Américains devaient à la Metropole plus
 de trois millions sterling, & le congrès
 s'appropriait cette somme pour soutenir
 la guerre que lui faisait l'Angleterre. Le
 prix des plantations appartenantes à des
 propriétaires domiciliés dans ce royaume,
 & même à ceux qui s'étaient absentés
 de l'Amérique depuis un an, devait être
 employé à la même destination, le con-
 grès ordonnait qu'elles seraient vendues,
 & que le produit des ventes lui ferait
 remis.

La province
 de la Géor-
 gie entre
 dans la con-
 fédération.

ENFIN, les habitans de la Géorgie
 ayant appris la nouvelle de l'évacuation
 de Boston, se réunissaient aux douze
 provinces confédérées. Ils contraigni-
 rent les officiers que les Royalistes avaient

cepté
na à
comp-
trois
leurs
aient
nglo-
e plus
ngres
utenir
re. Le
à des
aume,
fentes
it être
e con-
dues,
ferait
eorgie
ration
douze
aigni-
vaient

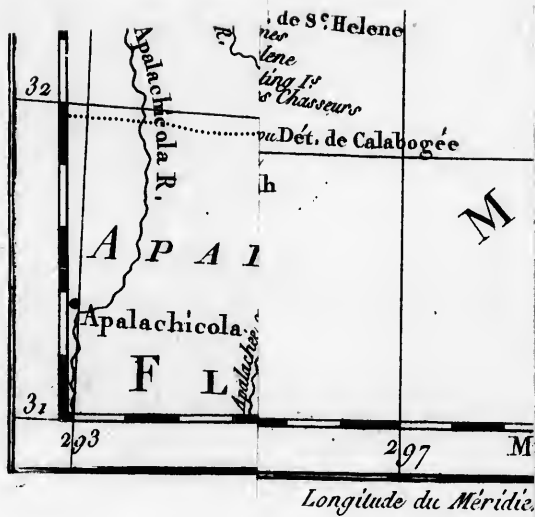






CARTE
DES DEUX CAROLINES
et
DE LA GEORGIE.

 Echelle.
Lièues d'une heure, de 20 au Degré



SU
 env
 pren
 aux
 ler
 pour
 vana
 L
 situé
 cept
 de t
 Flori
 tenir
 de p
 Baha
 tait
 un a
 geerr
 corfa
 Les A
 & de
 trou
 golfe
 la Jam
 ber en

envoyés pour se procurer des vivres, à prendre la fuite; ils mirent le feu aux navires Anglais, & firent couler bas plusieurs carcasses de vaisseaux pour fermer l'entrée de la rivière Savannah.

Les côtes de la Georgie sont tellement situées, que ses corsaires peuvent intercepter tous les navires qui sont obligés de traverser le golfe dangereux de la Floride. Ceux de la Jamaïque ne peuvent tenir une autre route, & sont obligés de passer entre la Georgie & les îles de Bahama, dont la flotte d'Hopkins s'étoit emparée depuis peu. Ces îles sont un archipel, où les gros vaisseaux de guerre ne peuvent aborder; mais où les corsaires trouvent une retraite commode. Les Américains étant maîtres de ces îles & des ports de la Georgie, devaient trouver des ressources assurées dans le golfe de la Floride, & les richesses de la Jamaïque venaient d'elles-mêmes tomber en leur pouvoir.

Débats du
parlement ;
embarque-
ment des
troupes.

LES débats augmentaient dans le parlement. On reprochait aux ministres le mépris qu'ils affectaient pour les Américains rebelles , & on leur faisait un crime de ce qu'ils dédaignaient de traiter avec trois millions de sujets , maîtres d'un pays immense , où la population s'accroît en peu de temps. Les Romains , leur disait-on , ne se crurent pas avilis , pour avoir cédé sur quelques points dans la première guerre sociale ; Charles premier avait traité avec des rebelles ; & Louis XIV , lui-même , ce monarque fier n'a-t-il pas écrit , de sa propre main , à l'un de ses sujets alors en rébellion ? L'histoire de tous les peuples atteste la convenance & la nécessité de traiter avec des rebelles qui ont quatre cents mille combattans & quarante mille matelots.

Ces clameurs n'étaient point écoutées , & les embarquemens se faisaient malgré les difficultés de toute espèce , malgré les discussions élevées parmi les mercenaires étrangers , malgré le méconten-

teme
de co
enga
toye
ques
rions
dive
Les
d'au
d'au
fulte
se ba
le mi
les d
niver
les a
maie
cuns
des
l'inc
avaie
la dé
fans
nour

tement des soldats nationaux. Plusieurs de ces derniers, quoique déchus par leur engagement même, du privilège des citoyens Anglais, avaient conservé quelques sentimens d'opposition aux résolutions de la cour. Ils avaient recours à diverses ruses pour éviter des'embarquer. Les uns se faisaient arrêter pour dettes, d'autres se faisaient accuser en justice, d'autres encore feignaient de vouloir insulter les passans pour avoir occasion de se battre & de mériter la prison. Mais le ministère toujours actif, faisait payer les dettes par le corps, démêlait la connivence des accusateurs, & faisait rendre les accusés aux sergens qui les réclamaient; enfin la cour ne négligeait aucuns moyens de porter le fer dans le sein des malheureux pères de famille, que l'incendie, les ravages, le désespoir avaient réduits à prendre les armes pour la défense de leurs femmes, de leurs enfans, & des moissons qui devaient les nourrir.

Plan de la
campagne
de 1776.

LE plan de la campagne était vaste & superbe. Le général Howe ayant évacué Boston , devait revenir de Halifax débarquer avec ses huit mille hommes dans le Jersey , pays fertile où l'armée devait trouver abondamment toutes sortes de subsistances. Aussi-tôt il devait être ordonné, de la part du Roi, au congrès de se séparer. Les vaisseaux devaient couper, après l'arrivée des troupes Allemandes, la communication de cette province avec la Pensilvanie, pendant qu'une partie des troupes envahiraient la Nouvelle - Yorck. Toutes les forces étant ainsi réunies, les deux frères Howe devaient publier une proclamation qui enjoindrait la soumission. William Howe était chargé, en cas de désobéissance, de subjuguier les provinces du milieu, avec une armée d'environ trente mille hommes, tandis que le général Burgoyne, commandant douze mille hommes, secondé par le général Carleton, à la tête de ses Canadiens, &

SUR

aidé d
parcou
que se
lieux
mence
irait f
Cornw
plus de
rait av
qui op
toute l
gard d
qu'elles
blir pa
obligée
des reb
Clinton
telligen
gouvern
parmi l
Bretagn
& c'éta
C'est ai
espéraie
une seul

aidé des Sauvages ; traversant les lacs , parcourant tout l'intérieur de l'Amérique septentrionale , saccageant tous les lieux où l'on n'implorerait par la clémence du Roi , pénétrerait par Albani , irait se réunir à l'armée des généraux Cornwallis & Clinton , composée de plus de dix mille hommes , & se porterait avec eux jusqu'à New-Yorck ; ce qui opérerait enfin l'investissement de toute l'Amérique septentrionale. A l'égard des provinces du Midi , outre qu'elles devaient naturellement s'affaiblir par les renforts qu'elles seraient obligées d'envoyer à la grande armée des rebelles , les généraux Cornwallis & Clinton , soutenus par les heureuses intelligences que le lord Dunmore & le gouverneur Martin avaient conservées parmi les sujets fidèles de la Grande-Bretagne , devaient aisément les réduire ; & c'était par où l'on devait commencer. C'est ainsi que les ministres de Londres espéraient triompher de la rébellion dans une seule année.

Objections
contre
plan.

NE vous arrêtez point à ces raisonnemens: Jetez les yeux sur la carte de l'Amérique septentrionale, sur ces côtes immenses peuplées par des millions d'hommes libres & endurcis aux travaux, sur ces grandes provinces séparées par des fleuves & des forêts. Regardez & tâchez d'appercevoir cinquante mille soldats divisés en différentes troupes, & placés sur quelques points de cette vaste étendue; voyez à quelles erreurs a pu se laisser entraîner la nation jusqu'alors la plus éclairée de l'Europe, & n'écoutez que les faits.

Défaites des
Royaistes
ou Torris,
dans la Ca-
roline du
Nord.

LE gouverneur Martin avait en effet entretenu des intelligences dans les deux Carolines. Ces provinces étaient divisées en deux partis. Les royalistes, sous la conduite du capitaine M^e-Donald, s'étaient armés contre les Insurgens; &, à la fin de février, il s'était livré un combat entr'eux, au pont de la Veuve, dans la Caroline du nord. M^e-Donald avait rassemblé trois mille hommes; les Insur-

SUF

gens
dés p
royal
leur t
quara
rent c
mille
caiffe
cinq
armés
gémir
celle
les av
ment
tages,
ceux c
les cor
verne
à Bru

DA
usages
valu su
que d
être eff

gens n'étaient que douze cents, commandés par le colonel Caswel, cependant les royalistes furent battus; les Insurgens leur tuèrent deux capitaines & environ quarante autres officiers; ils s'emparèrent de toutes les munitions & de quinze mille livres sterling, qui formaient leur caisse militaire. Ils avaient fait huit cents cinquante prisonniers; mais des hommes armés pour la liberté ne tardent pas à gémir des entraves qu'ils apportent à celle d'autrui; ils les relâchèrent après les avoir défarmés. Ils retinrent seulement trois officiers pour leur servir d'otages, & les garantir des entreprises de ceux qui pourraient se laisser séduire par les commissions d'officier, que le gouverneur Martin distribuait libéralement à Brunswick.

DANS quelques états Européens, les ^{Grandes} usages, plus forts que les loix, ont pré-^{des} valu sur la raison. Il est un de ces usages ^{nem} ^{den} que des perturbateurs insensés disent être essentiel à la constitution. Selon eux,

tout homme pourvu d'une commission d'officier dans les troupes, peut s'arroger au milieu de la paix une prééminence sur les autres classes de citoyens, & prétendre même à l'indépendance des mœurs & des devoirs de la société civile; comme ils en ignorent les règles, souvent ils s'en font un titre pour les mépriser; ils n'en connaissent point, disent-ils, d'autres que l'honneur. L'honneur, ce nom abusif & sacré, qui devrait signifier la perfection de la vertu! celui qu'ils invoquent ne proscriit ni la violence, ni les dettes, ni l'adultère, mais il efface, il répare tout, & jusqu'au crime même. Ses moyens sont les combats & les meurtres! Son nom seul inspire la crainte à l'habitant des champs, au citadin paisible. Cet usage digne des Goths & des autres Barbares qui l'ont transmis jusqu'à notre siècle, cet usage toujours inconnu dans Londres, où l'égalité républicaine fait la prospérité commune, a été transporté de plusieurs cantons de l'Europe, dans quelques contrées de l'Amérique. Pre-

nant c
pandu
innom
s'est cr
tions e
font ég
les uns
nu ni p
grès de
la pop
des ma
qui re
taire; c
leur pa
ges qui
de la su
à l'inva
cet exe
dans l'
raient
Améric
des Co
l'offre
leurs co
armes

nant des forces dans le trajet, il a répandu sur ces rivages des générations innombrables de vexations & d'abus. On s'est cru intéressé à multiplier les distinctions entre des sujets dont tous les droits sont égaux, pour les armer plus aisément les uns contre les autres. On n'a été retenu ni par la crainte d'étouffer les progrès de la culture, du commerce & de la population, ni par les réclamations des magistrats, des peres & des époux qui revendiquaient leur autorité salutaire; des orphelins qui redemandaient leur patrimoine; de tous les hommes sages qui s'élevaient en faveur de la liberté, de la sûreté personnelle, & s'opposaient à l'invasion de leurs droits. Instruits par cet exemple, les gouverneurs détrônés dans l'Amérique septentrionale, espéraient qu'un grand nombre d'Anglo-Américains corrompus par le commerce des Colonies voisines, & séduits par l'offre d'une supériorité sans limites sur leurs compatriotes, leur prêteraient des armes pour rentrer dans l'exercice de

leur pouvoir ; ils répandaient avec profusion les titres , les vains honneurs & tous les privilèges qu'inventa la tyrannie pour tromper la bassesse. Il en existe partout des hommes vils par instinct & par habitude ! On les voyait accourir sous la tente de Martin , sur le tillac de Dunmore , & sceller de leur nom le mépris dont ils voulaient se couvrir. Était-ce avec de tels guerriers que la cour de Saint-James pouvait se flatter d'écarter les vengeurs de la liberté publique ? Leur nombre , loin d'assurer leurs efforts , garantissait leur défaite ; de même que la force s'exalte par la réunion des hommes courageux , la faiblesse des hommes lâches augmente à proportion de leur nombre.

I V. **MALGRÉ** les avantages remportés par les Insurgens , le ministère croyait les circonstances favorables pour tenter une invasion dans les deux Carolines. On avait armé contre ces provinces, une flotte sous les ordres du chevalier Parker , mais elle

Projet d'invasion dans la Caroline méridionale & d'attaque contre Charles-town.

SUR
partit
tempé
pour q
Insurg
mettre
maine
town,
occup
réunifi
cabine
même
le parl
& Car
avaien
avaien
terre.
d'auta
méridi
conféc
rait le
Bretag
moyen
cause
Les tr
ni d'h

partit trop tard ; elle fut dispersée par une tempête, & il fut obligé de se réfugier pour quelques jours à l'île d'Antigua. Les Insurgens profitaient de ce retard pour se mettre en état de résister. Le lord Germaine avait résolu l'attaque de Charlestown, cette grande entreprise l'avait occupé tout l'hiver ; cependant elle ne réunissait pas tous les suffrages dans le cabinet. Le lord Sandwich s'en était même expliqué avec assez de liberté dans le parlement. Les gouverneurs, Martin & Campbell, & le général Clinton, en avaient tracé le plan, & les préparatifs avaient duré plus de cinq mois en Angleterre. Le succès de cette expédition était d'autant plus important, que la Caroline méridionale était, de toutes les provinces confédérées, la plus hardie, celle qui désirait le plus de secouer le joug de la Grande-Bretagne, & celle qui avait le plus de moyens d'achever ce grand dessein, à cause de la richesse de ses productions. Les troupes n'y manquaient ni d'armes ni d'habits. Charles Lee, & quatre bri-

gadiers généraux, les commandaient ; la plus grande union régnait dans les délibérations publiques.

La Caroline méridionale est de toutes les provinces confédérées la première à secouer le joug du gouvernement britannique. Nouvelles loix de cette province.

LES délégués des différens cantons, s'étaient rassemblés dès le 1.^{er} novembre 1775, pour convenir d'une nouvelle forme de gouvernement, & leur travail était complet le 26 mars suivant. Il commençait par une exposition rapide & fidele des griefs des Colonies contre la mère patrie ; ils y trouvaient autant de motifs pour se donner une nouvelle administration ; mais celui sur lequel ils insistaient avec raison, c'était la retraite du gouverneur de la province, le lord Willam Campbell, qui avait emmené avec lui les officiers ordinaires, & dissous l'assemblée générale, emporté les sceaux & les instructions ; ce qui détruisait les liens du gouvernement, & donnait un libre accès à l'anarchie, à la confusion & aux plus grands fléaux que puisse redouter un peuple. Les tribunaux étant fermés, & les juges n'exerçant plus leurs

SU
leurs
néce
cord
poli
blée
fixé
1776
avait
puis
L'a
confé
memb
choisi
fident
un vic
la fois
de l'as
vice-pr
privé
le vice
memb
l'assemb
le confé
taire ne
Les
Ton

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 399

leurs fonctions respectives, il devenait nécessaire de choisir, d'un commun accord, les moyens propres à régler la police intérieure de la province. L'assemblée de convention avait en conséquence, fixé sa durée jusqu'au vingt-un octobre 1776. Tel était le gouvernement qu'elle avait adopté, & qui s'est conservé depuis dans cette province.

L'assemblée nomme au scrutin, un conseil législatif composé de vingt-trois membres tirés de son propre corps ; elle choisit entre tous les habitans, un président qui commande en chef l'état, & un vice-président. On ne peut être, à la fois, membre du conseil législatif, ou de l'assemblée générale, & président ou vice-président ; mais il y a un conseil privé composé de sept membres, & dont le vice-président est le chef. Trois des membres de ce conseil sont choisis par l'assemblée générale, & trois autres par le conseil législatif. Aucun officier militaire ne peut avoir part à cette élection.

Les cas où le président est tenu de

prendre l'avis du conseil privé, sont fixés. Par exemple, lorsqu'il s'agit de nommer par *interim* à des emplois vacans.

L'autorité législative réside dans le président, dans l'assemblée générale, & dans le conseil législatif. Les subsides sont réglés par l'assemblée générale; le conseil législatif ne peut changer ni modifier ses actes, mais il peut les rejeter. Tout bill, soit du conseil législatif, soit de l'assemblée générale, autre que pour les subsides, peut être changé, modifié, ou rejeté par l'un ou par l'autre. Les bills ayant passé à l'assemblée générale & au conseil législatif, le président peut encore les rejeter; mais quand il les a approuvés, ils font loi.

Le conseil législatif n'a pas le pouvoir d'expulser ses membres; l'assemblée générale & le conseil législatif, s'ajournent respectivement; le président n'a le pouvoir ni de les ajourner ni de les dissoudre; mais il peut les convoquer, s'il est nécessaire, avant le temps pour lequel ils se sont ajournés. On peut être, en

SU
mém
géné
cer
exclu
lucra
géné
ans,
& jo
tions
cemb
d'env
déput
fixé p
l'assen
de de
neuf
affair
Le
chang
de la
font c
généra
législa
Le
exerce

même - temps , membre de l'assemblée générale ou du conseil législatif, & exercer un emploi militaire; mais on en est exclus lorsque l'on accepte une place lucrative. Les membres de l'assemblée générale doivent être élus tous les deux ans , le premier lundi du mois d'octobre, & jours consécutifs, pour entrer en fonctions le premier lundi du mois de décembre suivant. Chaque district a droit d'envoyer à l'assemblée, un nombre de députés proportionné à son étendue, & fixé par la constitution , de manière que l'assemblée générale est composée, en tout, de deux cents membres ; mais quarante-neuf seulement suffisent pour traiter des affaires, lorsque les autres sont absens.

Le président & le vice-président , sont changés tous les deux ans. Les délégués de la province, au congrès général, sont choisis au scrutin dans l'assemblée générale, conjointement avec le corps législatif.

Le vice-président & le conseil privé, exercent la justice suprême. Il y a un

juge ordinaire & une amirauté. Les jurés
 sont convoqués dans l'ancienne forme.
 Il y a des juges de paix nommés dans
 l'assemblée générale; hors de leurs fonc-
 tions, ils n'ont point de privilèges, &
 la durée de leur commission dépend de
 la volonté du président. Les juges ordi-
 naires sont sujets à être destitués par le
président qui peut les conserver tant qu'ils
se comportent bien; ils peuvent encore
 être destitués sur la demande de l'assem-
 blée générale. Il en est de même de tous
 les officiers comptables; tous les officiers
 militaires sont élus dans l'assemblée géné-
 rale, mais reçoivent leur commission du
 président. Le président nomme aux em-
 plois vacans, en prenant le consentement
 du conseil privé; mais par *interim*, &
 en attendant que l'assemblée générale
 procède à une nouvelle élection. Il nomme
 définitivement à tous les emplois impré-
 vus, & qui ne sont point désignés par
 la loi, lorsque c'est l'avis du conseil
 privé, & que ce conseil donne son
 consentement.

SUI

II

ni co
 temer
 feil lé

C

fages
 avec l
 town
 mes é
 bourf
 l'on p
 John
 Laure
 L'air
 multiti
 la déci
 des va

LE C

à John
 où il lu
 la conf
 les peu
 connu

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 403

Il ne peut faire la guerre ou la paix, ni conclure aucun traité, sans le consentement de l'assemblée générale & du conseil législatif.

CES loix, tout-à-la-fois simples & sages, furent publiées à haute voix & avec la plus grande solemnité, à Charlestown, le 28 mars. Douze cents hommes étaient sous les armes depuis la bourse jusqu'à la maison-de-ville, où l'on proclama ensuite les commissions de John Rutlege, président, & de Henri Laurens, vice-président de la province. L'air retentissait des cris de joie de la multitude, qui furent accompagnés de la décharge des batteries, & du canon des vaisseaux de la rade.

Proclamation des nouvelles loix & des commissions de John Rutlege, président, & de Henri Laurens, vice-président.

LE conseil envoya, peu de jours après, à John Rutlege, une adresse éloquente, où il lui rappelait les différens objets de la confiance qui lui était accordée par les peuples. « Rien ne vous est mieux connu, lui disaient-ils, que la nécessité

Adresse du conseil législatif à John Rutlege.

qui a forcé les représentans du peuple à reprendre entre leurs mains l'autorité , à régler l'administration intérieure de cette province , & à vous revêtir, pour un temps limité , de la puissance exécutive. Nous ne doutons point que ces démarches ne soient interprétées comme des actes criminels par un despotisme , qui , ayant perdu tout sentiment de justice & d'humanité , nous a déclarés coupables de rébellion. Lorsque nous réfléchissons aux oppressions sans nombre que nous avons endurées depuis long-temps , sans les avoir provoquées , & à la guerre ouverte que l'on nous fait au mépris de nos droits , nous ne pouvons résister au desir de faire tout ce qui dépendra de nous pour les conserver , & nous regardons votre élévation comme le résultat naturel de tant d'outrages. Vous avez été choisi , Monsieur , par les suffrages d'un peuple libre , pour tenir les rênes du gouvernement , événement aussi honorable pour vous , qu'utile au public. Nous sommes dans la ferme

SU
con
prin
nou
de
nou
pou
II
étai
Bre
ind
n'ou
ind
fait
clar
par
que
tion
les
ouv
né
à q
ent
anc
le c

confiance que notre constitution sera la principale règle de votre conduite; & nous vous jurons, que dans l'exercice de nos droits sous cette constitution, nous sacrifions nos vies & nos biens pour vous soutenir ».

Ils affuraient cependant que leur vœu était un accommodement avec la Grande-Bretagne; mais tout ce que l'on peut induire de cette assurance, c'est qu'ils n'osaient encore se déclarer eux-mêmes indépendans, quoiqu'ils le fussent de fait. Ils attendaient, à cet égard, la déclaration du congrès général. Il m'a paru nécessaire de rapporter, avec quelque détail, ces premiers actes de législation, parce que c'est le premier pas que les peuples de ces contrées aient fait ouvertement vers l'affranchissement général, & qu'il est intéressant de calculer à quel degré les esprits étaient agités entre la crainte de l'esclavage & leurs anciennes liaisons avec l'Angleterre. On le découvrira parfaitement dans la ré-

ponse de Rutlege, à l'adresse dont je viens de donner l'extrait.

Réponse du
président.

« Je reçois avec la reconnaissance la
» plus vive, la promesse que vous me
» faites, de m'appuyer dans l'exercice
» des devoirs du poste honorable auquel
» vous avez eu la bonté de m'élire. Soyez
» persuadé que personne n'embrasserait
» avec plus de plaisir que moi, l'occa-
» sion de faciliter un accommodement
» juste & équitable avec la Grande-
» Bretagne; mais jusqu'à ce que ce vœu
» si légitime s'accomplisse, l'unique ob-
» jet de mes soins sera la défense de ma
» patrie, & le maintien de la constitu-
» tion que vous avez formée, par une
» connaissance parfaite des droits du
» peuple, & une sage attention à son
» bonheur ».

V.
Arrivée de
l'escadre de
Peter Par-
ker.

TELLE était la situation de la Caro-
line, dans le temps où les ministres de
Londres méditaient la prise de Charles-

SUR

town.
senta
il aura
il ne p
mois &
ler le
Clinto
avait à
ricains
fait tou
de ren
étaient
leur do
n'avait
homme
devait
rait pa
vaisseau
frégate
plusieur

A L'E
per & A
vaisseau
ne peuv

town. Si le chevalier Parker se fut présenté au mois d'avril devant l'île Sullivan, il aurait rencontré peu de résistance; mais il ne paraissait point. Enfin, après deux mois & demi de navigation, il vint mouiller le 2 mai au cap Fear, où le général Clinton l'attendait avec impatience. Il avait à soutenir contre des partis Américains, une petite guerre qui l'affaiblissait tous les jours. Cependant les troupes de renfort que lui apportait la flotte, étaient si fatiguées de la mer, qu'il fallut leur donner le temps de se rétablir. Il n'avait qu'environ trois mille cinq cents hommes en état de servir. L'escadre qui devait réunir ses efforts à ceux qu'il ferait par terre, était composée de deux vaisseaux de cinquante canons, de six frégates, d'une galiote à bombes, & plusieurs bâtimens armés.

A L'EMBOUCHURE des fleuves Cooper & Asley, il y a une barre que les vaisseaux, & même les grandes frégates, ne peuvent surmonter que dans la haute

La flotte est arrêtée plusieurs jours sur la barre de Charles-town.

marée. Avant de partir du cap Fear, le commodore Parker envoya une frégate & un bâtiment armé pour sonder la barre. A leur arrivée, ils apperçurent un grand vaisseau qui attendait le flot pour passer cette barre, un petit senaut armé en guerre l'accompagnait ; la frégate le prit pour un vaisseau des îles Anglaises, richement chargé, qu'un corsaire Américain conduisait à Charles-town ; mais c'était un vaisseau chargé d'armes & de poudre à canon. Craignant d'être pris par la frégate, il s'échoua, & l'équipage se sauva après y avoir mis le feu. La frégate Anglaise n'eut que le temps de voir les flammes s'élever ; l'explosion fut si grande, qu'il disparut en un moment, jettant au loin ses débris, & répandant une lumière semblable à celle du soleil qui se couche.

La difficulté qui avait empêché que le corsaire ne put sauver sa prise, en la faisant passer sur la barre, était un avis important pour l'escadre. Elle appareilla du cap Fear le premier Juin. Le prési-

SUR

dent l
y ava
à fix l
fit fair
venir
rons,
les pri
un co
il ann
quitté
triona
plutôt,
tinenta
douze
sous se
la plus

LE

envoya
proclan
liniens
George
à rentr
une par
malheu

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 409

dent John Rutlege avait été averti qu'il y avait une flotte de cinquante voiles , à six lieues au nord de l'île Sullivan. Il fit faire les signaux convenus pour faire venir & rassembler les milices des environs , & fut visiter les fortifications avec les principaux officiers. Il arriva le 4 Juin, un courrier du général Lée, par lequel il annonçait que les ennemis avaient quitté les côtes de la Caroline septentrionale, & qu'il viendrait secourir, au plutô, Charles-town avec les troupes continentales. Il arriva, en effet, le 6 Juin: douze mille hommes se trouvèrent réunis sous ses ordres, & la ville se prépara à la plus vigoureuse résistance.

Le lendemain, le général Clinton Proclamation du chevalier Clinton. envoya, par un parlementaire, une proclamation, pour annoncer aux Caroliniens, qu'il venait les punir au nom de Georges III, & par laquelle il les exhortait à rentrer dans l'obéissance, pour éviter une partie du châtement, & prévenir les malheurs dont ils allaient être accablés.

Il ordonnait à la convention provinciale & au comité de sûreté, de se défunir, & à tous les habitans, de se conformer à sa proclamation, à peine d'en répondre à leurs risques & périls.

Débarquement de son armée.

L'ESCADRE avait jetté l'ancre devant la barre, le 4 juin; on fut obligé de fortir les canons du Bristol, & de l'alléger de toutes les manières, pour qu'il tirât moins d'eau. Malgré ces précautions, les vaisseaux employèrent plusieurs jours à passer la barre, & le Bristol toucha jusqu'à cinq fois. Étant enfin parvenus à deux milles des forts, le chevalier Clinton, & son armée, débarquèrent le 9 juin, sur un petit îlot qui n'est séparé du fort Johnston, que par un gué, que ce général croyait facile à traverser. Il fut informé le 11, que les vaisseaux étaient prêts à agir, & les deux chefs sachant que la forteresse élevée par les Américains, dans l'île Sullivan, n'était point achevée, avaient résolu de l'attaquer & de s'en emparer.

LE
voyan
firent
n'était
on ne
vieillar
blantes
s'éloig
naient
opulen
où me
travail
bruits
en fou
pouva
dans l
pour d
connus
vers de
où port

L'IS
la riviè
de Cha
éloigné

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 417

LES habitans de Charles-town se voyant assiégés par terre & par mer, firent fortir de la ville tout ce qui n'était pas en état de porter les armes; on ne voyait de tous côtés que des vieillards courbés, des femmes tremblantes, & des enfans en pleurs, qui s'éloignaient du tumulte, & abandonnaient leurs maisons. Les citoyens opulens ne pouvaient trouver de lieu où mettre à l'abri le fruit de leurs travaux. C'était de toutes parts des bruits confus de gens qui se pressaient en foule les uns sur les autres, qui ne pouvaient s'entendre, & prenaient, dans le trouble, leurs compagnons pour des gens à craindre, & des inconnus pour leurs amis; ils se poussaient vers des chemins opposés & sans savoir où porter leurs pas.

L'ISLE de Sullivan, est à l'entrée de la rivière d'Asley, sur laquelle la ville de Charles-town est située; elle en est éloignée d'environ deux lieues, & en

Allarmes
dans Char-
les-town.

Préparatifs
de résistance.

défend l'accès. Les Américains avaient placés dix-neuf pièces de canon, de gros calibre, dans la forteresse principale qu'ils y avaient construite. Une carcasse de vaisseau qu'ils avaient coulée auprès de l'isthme, à l'est de la forteresse, & chargée d'artillerie, était destinée à retarder les assaillans, qui avaient en outre à combattre un petit fort, établi sur la péninsule qui forme l'extrémité occidentale de l'isthme de Sullivan. Le chevalier Parker avait sur son escadre près de trois cents pièces de canon; on avait tiré des vaisseaux de transport un grand nombre de volontaires pour renforcer les équipages; tout paraissait en bon ordre; mais l'escadre & l'armée manquaient absolument d'eau & de provisions, & un parti considérable que l'on avait envoyé pour faire de l'eau, déserta, ou fut taillé en pièces; on n'en eut point de nouvelles.

Attaque de
Pile Sullivan
& ordre de
l'attaque.

LE 23 juin fut le jour choisi pour l'attaque combinée; elle fut retardée

SU

par l
que l
en me
à l'ex
tant p
vaisse
fréga
à tire
un va
de l'e
force
denta
brûlot
les A
vaisse
aussi c
assiégé
le fort

CE
été fat
l'étend
au-des
pirait
veulen

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 413

par les vents contraires ; elle n'eut lieu que le 28. Le dessein était de débarquer en même temps toutes les troupes réglées à l'extrémité de l'île & d'investir le fort tant par terre que par mer. Les deux vaisseaux de cinquante canons, & deux frégates de vingt-huit, commencèrent à tirer sur le fort ; une bombarde & un vaisseau battaient en ruine le bastion de l'est, tandis que trois frégates de force devaient se fixer à la pointe occidentale de l'île, pour empêcher les brûlots, ou autres bâtimens armés par les Américains, de se porter sur les vaisseaux qui combattaient ; elles étaient aussi destinées à couper la retraite aux assiégés, s'ils étaient obligés d'évacuer le fort, & de chercher à s'embarquer.

CES dispositions auraient peut-être été fatales aux Caroliniens, si, lorsque l'étendart de la liberté flotte une fois au-dessus des murailles, tout ne conspirait pas contre les dominateurs qui veulent le renverser. Les trois frégates

Clinton s'é-
gare, l'esca-
dre attaque
seule & est
repoullée.

échouèrent sur la pointe de l'île, faute d'un pilote habile. La frégate l'*Adéon* ne put se dégager, & les Anglais se virent obligés de la brûler. Les deux autres se relevèrent. La frégate commença l'attaque, tandis que les vaisseaux s'avançaient pour tirer sur la batterie. Les Américains laissèrent ces vaisseaux manœuvrer & se poster, avant de tirer un seul coup de canon. Ils dirigèrent leur principal feu contre le Bristol & l'*Expériment*. La galiotte continua de lancer des bombes jusqu'à ce que les plates-formes fussent assez endommagées pour la mettre hors de service. Il ne tomba cependant sur le fort que très-peu de bombes, & celles qu'on jeta sur les retranchemens ne blessèrent qu'un seul homme. L'escadre ne put être secondée du côté de la terre : en vain Parker répéta les signaux ; privé du concours de l'armée, il prit alors le parti de faire attaquer les retranchemens par les soldats de marine qui étaient sur son escadre, & qui furent repoussés

repo
fidér
pas
catio
des c
entre
un p
parti
comb
nou
Char
suspe
sans
plus f
à hâ
d'une
plus v
& fit
du B
labou
de l'é
l'esca
des ca
tinua
taient
To

repoussés trois fois avec une perte considérable. En conséquence, il ne fut pas possible d'interrompre la communication entre le fort & le continent; des corps placés de distance en distance, entretenaient cette communication par un pont de bateaux; à mesure qu'une partie de la garnison était fatiguée du combat, elle était remplacée par de nouveaux guerriers qui arrivaient de Charles-town. Tout-à-coup les assiégés suspendirent leur feu; pour faire croire sans doute que la garnison ne pouvait plus se défendre, & engager les assaillans à hâter leur descente; mais au bout d'une demi-heure, le feu recommença plus vivement qu'il n'avait fait encore, & fit un ravage terrible. L'emboffure du Bristol fut coupée, & sa batterie labourant le pont, la plus grande partie de l'équipage en fut écrasée. En vain l'escadre parvint à démonter la plupart des canons du fort, la garnison continua de se servir de ceux qui lui restaient, & le combat ayant duré depuis

onze heures jusqu'à la nuit, les vaisseaux qui manquaient de munitions, & étaient entièrement désemparés, regagnèrent le mouillage. Le combat s'était soutenu neuf heures. Pendant ce temps-là, Clinton qui avait débarqué ses troupes dans une plaine qu'on lui avait dit communiquer avec l'île Sullivan par un gué peu profond, trouva, au contraire, sept pieds d'eau qu'il ne put traverser faute de préparatifs. Ainsi le sort des Anglais, dans cette partie du continent, était d'être trompés par les pilotes & par les guides, ou plutôt de s'engager sans réflexion dans des pays inconnus, pour contenter les ministres de Londres, qui, sans s'embarasser des moyens, voulaient toujours que l'on combattît, & que l'on attaquât à la fois toutes les provinces. Ils flattaient le parlement en disant, qu'il ne fallait qu'être Anglais & se présenter, pour triompher de l'Amérique entière. Cependant, à en juger par les forces de l'escadre, & la manière dont elles avaient été repoussées,

les ha
une d

Le
certen
& si,
forma
par lu
indiqu
guéab
en soi
Sulliva
mais n
du Ro
même,
d'où
garnise
comma
n'y av
quer p
fois, l
été co
fanterie
auraien
pouvoi

les habitans de la Caroline avait fait une défense habile & vigoureuse.

Le général Clinton aurait dû se concerter mieux avec le chevalier Parker; & si, au lieu de s'en rapporter à des informations vagues, il avait observé par lui-même le passage qu'on lui avait indiqué, il aurait reconnu qu'il était guéable à la basse marée. Quoi qu'il en soit, s'il avait pu parvenir à l'île Sullivan, l'affaire eût été plus sanglante, mais non pas plus heureuse pour le parti du Roi. Il aurait eu à forcer dans l'île même, un camp & de fortes redoutes d'où l'on rafraîchissait sans cesse la garnison du fort, que Charles Lée commandait en personne. Comme il n'y avait pas de chaloupes pour débarquer plus de sept cents hommes à la fois, le premier débarquement aurait été composé des grenadiers & de l'infanterie légère, & ces troupes d'élite auraient été taillées en pièces avant de pouvoir être renforcées.

LES Insurgens voulant montrer qu'ils craignaient peu les vengeances de l'Angleterre, & qu'ils savaient découvrir les traîtres que la cour soudoyait au milieu d'eux, en pendirent un sur le fort, à la vue de la flotte, & dans la chaleur du combat. Leurs batteries avaient été servies avec tant de vigueur, & si régulièrement, que le vaisseau le Bristol, où était le chevalier Parker, eut deux de ses mâts emportés; que deux fois les boulets rouges y mirent le feu, & qu'il était percé jusqu'à l'eau dans toute sa longueur; les autres vaisseaux furent entièrement dégradés, les pavillons emportés, les bordages percés de plusieurs boulets. On compta dans ce combat plus de cent cinquante hommes tués à bord des vaisseaux, dont quinze officiers, & deux cents blessés. Scott, capitaine de l'Expériment, eut le bras droit emporté: le gouverneur Campbell était à bord du Bristol, & fut blessé

VI.
La garnison
prend un es-
pion pen-
dant le com-
bat. Perte
de l'escadre
en morts &
& blessés.

SU
légè
man
des
hom
L'
des
Parm
à un
lité
capit
Bristo
avait
coup
du co
cassé
le des

* Dans
Françai
que des
a sur le
qui com
& est ch
le génér
mandem

légèrement au côté gauche, en commandant une des batteries. Du côté des Insurgens il n'y eut que trente-six hommes tant tués que blessés.

L'ESCADRE était composée de l'élite des officiers de la marine Anglaise. Parmi les morts, nous devons des éloges à un brave homme, victime de la fidélité qu'il gardait à son Souverain, le capitaine Morris, commandant le Bristol sous le chevalier Parker *. Il avait été dangereusement blessé d'un coup de mousquet au commencement du combat, & un boulet-ramé lui avait cassé les deux os de l'avant-bras; on le descendit au poste des chirurgiens,

Mort courageuse du capitaine Morris, commandant du vaisseau le Bristol.

* Dans la marine Anglaise, comme dans la marine Française, l'amiral ou chef d'escadre ne s'occupe que des mouvemens généraux de son escadre; il y a sur le vaisseau où il est embarqué, un capitaine qui commande la manœuvre particulière du vaisseau, & est chargé de tous les détails qui détourneraient le général de son principal objet, qui est le commandement de toute la flotte.

où il consentit à l'amputation, qui lui fut faite sur le champ au - dessus du coude. Au milieu de ce supplice héroïque, un boulet rouge qui avait percé les bordages, tua à ses côtés deux chirurgiens & blessa l'écrivain. Morris qui perdait tout son sang, rappelle son courage, il veut être porté sur le tillac; il y reprend le commandement. Tout est à l'entour rempli d'une fureur religieuse : on l'aurait pris pour le Dieu de la guerre; non tel qu'on le représente dans les camps, à la tête de nos brillans escadrons, mais tel que l'enfer le vomit sur la terre pour le malheur de l'humanité. Sa présence semble doubler les forces de l'équipage. Il commande : chaque matelot, chaque soldat obéit en héros. Il soutient encore longtemps le combat; mais un coup fatal le renverse : il tombe; il va mourir : un officier lui demande s'il n'a rien à faire dire à sa famille : *Non*, répond-il en fermant la paupière, *je la remets à la merci de Dieu & de mon pays.*

SU
Que
terr
mes
Celu
com
peut
font
fort
a-t-i
mult
est a
qu'u
on p
dige
autar
ont i
sans

I
gran
ricain
ayan
de l'
Jaspe
brasu

Quels regrets n'éprouvera pas l'Angleterre d'avoir perdu de semblables hommes dans une guerre aussi déplorable ? Celui-là, sans doute, était digne de combattre les Français, de les vaincre, peut-être. Mais ceux qui lui ressemblent sont-ils donc faciles à trouver ? & le fort, complice des ministres Anglais, a-t-il rassemblé sous leur sceptre une multitude de ces hommes dont la nature est avare, & dont les siècles n'offrent qu'un petit nombre ? Quand même on pourrait supposer un semblable prodige, ils ne se multiplieraient jamais autant que les courtisans de George ont inventé de moyens de les détruire, sans aucune utilité pour leur pays.

IL y eut aussi des actions d'une grande bravoure de la part des Américains; le pavillon du fort Sullivan ayant été emporté au commencement de l'attaque, un Carolinien nommé Jasper, saura aussi-tôt par une des embrasures, à plus de vingt pieds sur la

Bravoure
extraordinaire de Jasper.
Activité surprenante du général Lee.

grève, ramassa le drapeau, remonta le tenant à la main, l'attacha à un manche d'escouillon, & le remit à sa place, malgré les boulets qui roulaient de toutes parts. Il est dû de grands éloges à Charles Lée, pour cette activité qui est une de ses qualités distinctives. Il avait combattu Clinton à New-Yorck le jour même de l'arrivée de ce général Anglais; il l'avait trouvé à la rade d'*Hampton* quand il était entré dans la Virginie, & Clinton qui avait abandonné le cap Fear à l'arrivée du général Américain dans la Caroline septentrionale, le retrouvait encore à l'île Sullivan.

Avec de pareils officiers généraux, les Rois n'auraient pas besoin d'entretenir de si grandes armées. Leur vigilance multiplierait les opérations, & l'ennemi les trouverait en quelque lieu qu'il voulût attaquer: Lée avait couvert & défendu trois cents trente lieues de pays, contre un ennemi qui, maître de la mer, pouvait choisir sur toute la

SU

côte
& n'
ni d'

D

donn
de qu
pool
qui é
tiana
avoir
les tr
le va
pend
qu'av
qu'àrecom
main
que l
traint
qu'il
répare

LE

nomm

côte, le lieu où il voulait débarquer, & n'avait à traverser ni bois, ni marais, ni déserts.

DANS le temps que Parker abandonnait les rives de l'Asley, le *Roebuck*, de quarante canons, la frégate le *Liverpool*, & le senau du Roi le *Wasp*, qui étaient entrés dans la rivière Christiana, regagnaient la haute mer après avoir été combattus, le 8 juin, par les treize chaloupes armées à Fort-Island; le vaisseau avait été obligé de s'échouer pendant le combat, qui n'avait cessé qu'avec le jour. Il ne put se relever qu'à la faveur de la nuit. Les chaloupes recommencèrent leur attaque le lendemain avec tant d'adresse & de vigueur, que les vaisseaux Anglais furent contraints de redescendre la rivière, & qu'il fallut plusieurs jours pour les réparer.

LE lord Howe, vicomte d'Irlande, nommé commandant en chef des forces

Le vaisseau le *Roebuck* & deux frégates, sont chassés de la rivière Christiana.

VII.

Arrivée du lord Howe.

navales employées dans l'Amérique, avait supplié George III, en prenant congé de lui, de ne point le rappeler en Angleterre que les troubles de l'Amérique ne fussent pacifiés. Cet amiral & son frère, étaient revêtus de pleins pouvoirs pour frapper ou pardonner; mais les hommes sages n'espéraient rien de ces titres de conciliateurs, joints à ceux de vengeurs, & les Américains s'indignaient de la barbarie avec laquelle la cour se jouait de leur vie, & les égorgeait en leur parlant de paix. Le premier soin du lord Howe, en arrivant sur les côtes de Massachusset, fut d'adresser à Dunmore, Tryon, Martin & autres ex-gouverneurs des provinces confédérées, une lettre circulaire pour les prévenir de son arrivée. Il écrivit aussi au docteur Francklin, qui avait su gagner la confiance des deux partis. Il fondait de grandes espérances sur la médiation de cet homme célèbre; mais la réponse du docteur les renversa pour toujours.

SU
C
pro
les p
pou
le p
au r
soun
cipa
mes
pris
conf
de S
inuti
des
de r
toute
décla
défor
mém

LE
le mo
étaier
Amér
qui l

T.
que,
enant
oeller
Amé-
ral &
leins
ner ;
rien
ts à
cains
e la-
, &
paix.
en
set ,
on ,
des
cir-
vée.
lin ,
des
ef-
nme
r les

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 425

CE lord fit publier le 20 juin une proclamation, par laquelle il annonçait les pouvoirs donnés à lui & à son frère, pour accorder ensemble ou séparément, le pardon du Roi au colonies rebelles, au moyen de leur repentir & de leur soumission indéfinie. Il invitait les principaux colons à concourir avec lui aux mesures quelconques qui pourraient être prises pour rétablir le gouvernement conformément aux intentions favorables de Sa Majesté. Cette proclamation était inutile ; c'était augmenter le courroux des peuples que de leur parler encore de repentir & de soumission indéfinie ; toutes les assemblées avaient suffisamment déclaré leurs intentions : elles n'avaient désormais qu'un même but & qu'un même vœu ; l'indépendance.

Proclama-
tion qu'il fit
publier.

LE congrès général crut devoir saisir le moment où les armées de l'Angleterre étaient prêtes à débarquer sur les rivages Américains, pour annoncer aux peuples qui lui avaient donné leur confiance,

Le congrès
déclare les
treize colo-
nies confé-
dérées, états
libres & in-
dépendans ,
le 4 juillet
1776.

qu'il voulait assurer leurs droits & donner aux plus faibles d'entr'eux, une fauve-garde contre le découragement & les revers, en déclarant les colonies confédérées, états libres & indépendans. Il avait déjà, par un arrêté du 15 mai, recommandé aux différentes provinces d'établir de nouvelles formes de gouvernement; & le même jour la convention du Maryland avait fait une déclaration pour dispenser de serment au Roi, ceux qui rempliraient quelques emplois; la Caroline méridionale s'était donnée des loix, & la colonie de Rhod'-Island, révoquant les actes de Souveraineté, avait ordonné que dans toutes les commissions d'emplois, tant civils que militaires, & dans les actes juridiques, le nom du Roi serait supprimé, mais qu'on les intitulerait au nom du gouverneur & de l'assemblée de la colonie. Enfin, l'acte d'indépendance fut proclamé solennellement par le congrès, le 4 juillet 1776, dans l'hôtel-de-ville de Philadelphie.

*DÉCLARATION des Représentans
des treize provinces unies de l'Amé-
rique, assemblés en congrès général.*

« LORSQUE le cours des évènements
» humains amène l'instant où il devient
» nécessaire à un peuple de briser les
» liens politiques qui l'unifiaient à un
» autre peuple, & de prendre parmi
» les puissances de la terre le rang égal
» & séparé, que les loix de la nature
» lui ont assigné ; le respect que l'on
» doit à l'opinion des hommes, exige
» que ce peuple fasse connaître les
» causes qui le forcent à cette sépa-
» ration.

« Ce sont des vérités évidentes : que
» tous les hommes ont été créés égaux ;
» qu'ils ont reçu du Créateur des droits
» inaliénables, tels que la vie, la li-
» berté, & la recherche du bonheur.
» Que les gouvernemens ont été établis
» pour défendre ces mêmes droits, &
» qu'ils ne tiennent leur autorité que du
» consentement des peuples gouvernés.

VIII.
Déclaration
d'indépen-
dance.

» Que toutes les fois que la forme du
 » gouvernement tend à détruire ces
 » premiers droits, les peuples rentrent
 » dans celui de la changer ou de l'a-
 » bolir, pour en instituer une nouvelle,
 » dont la base pose sur les principes
 » les plus propres à établir solidement
 » leur sûreté & leur bonheur.

» Sans doute la prudence humaine
 » ne veut pas que l'on change pour
 » des causes frivoles ou passagères, un
 » gouvernement depuis long - temps
 » établi. C'est par cette raison que
 » les hommes sont plus portés à souffrir,
 » tant que leurs maux sont supportables,
 » qu'à s'armer de la force pour se res-
 » saisir de l'autorité, & supprimer une
 » forme de gouvernement à laquelle ils
 » étaient accoutumés.

» Mais lorsqu'une longue suite d'abus
 » extrêmes & d'usurpations criantes,
 » invariablement dirigées vers le même
 » but, met en évidence le projet cou-
 » pable d'affervir des sujets libres sous
 » un despotisme absolu, leur droit

» im
 » de
 » d'u
 » ch
 » foi
 »
 » col
 » pat
 » les
 » for
 » I
 » Gra
 » tiffu
 » pét
 » l'éta
 » sur
 » con
 » il su
 » Il
 » loix
 » néce
 » Il
 » passé
 » néce
 » jusq

» imprescriptible, & leur plus pressant
» devoir, est de se soustraire au joug
» d'un pareil gouvernement, & de
» choisir de nouveaux gardiens qui
» soient garans de leur sûreté future.

» Tels ont été les maux que ces
» colonies ont soufferts long-temps avec
» patience, & telle est la nécessité qui
» les oblige de changer la première
» forme de leur gouvernement.

» L'histoire du Roi actuel de la
» Grande - Bretagne, n'offrira qu'un
» tissu d'outrages & d'usurpations ré-
» pétées, qui toutes ont eu pour objet
» l'établissement d'une tyrannie absolue
» sur les états de l'Amérique. Pour en
» convaincre tout homme impartial,
» il suffit de citer les faits suivans.

» Il a refusé son consentement aux
» loix les plus salutaires, & les plus
» nécessaires au bien public.

» Il a défendu à ses gouverneurs de
» passer des loix d'une grande & urgente
» nécessité, & en a suspendu l'effet
» jusqu'à ce qu'il eût donné son

» consentement ; & après les avoir diffé-
 » rées , il a entièrement négligé de les
 » confirmer.

» Il a refusé de passer d'autres loix
 » avantageuses à plusieurs cantons con-
 » sidérables , à moins que leurs habitans
 » ne voulussent abandonner leur droit
 » de représentation dans le corps lé-
 » gislatif , droit inestimable pour eux ,
 » qui ne peut être redoutable que pour
 » des tyrans.

» Il a fait convoquer les assemblées
 » dans des lieux inaccoutumés , incom-
 » modes , éloignés des dépôts des actes
 » publics , dans le seul dessein de fati-
 » guer leur constance , pour les plier
 » plus aisément à ses volontés.

» Il a dissous plusieurs fois la chambre
 » des représentans , parce qu'elle s'op-
 » posait avec fermeté à ses entreprises
 » sur les droits des peuples.

» Il a refusé long - temps , après les
 » avoir ainsi dissoutes , qu'il y eût
 » d'autres membres élus ; c'est pourquoi
 » les pouvoirs législatifs , étant de
 nature

» na
 » so
 » co
 » ex
 » l'in
 » po
 » du
 » qu
 » dé
 » I
 » de
 » en
 » cut
 » étra
 » d'au
 » émi
 » le p
 » qu'a
 » de r
 » Il
 » en r
 » qui
 » Il
 » sa v
 T

» nature à ne pouvoir être anéantis,
 » sont dès-lors retournés aux peuples,
 » comme à leur source, pour être
 » exercés par eux pleinement; mais dans
 » l'intervalle, les états sont restés ex-
 » posés à tous les dangers de l'invasion
 » du dehors, & à tous les malheurs
 » qui pouvaient résulter au dedans du
 » défaut de gouvernement.

» Il s'est efforcé d'arrêter les progrès
 » de la population des états Américains,
 » en suscitant des embarras dans l'exé-
 » cution des loix pour naturaliser les
 » étrangers, & en refusant de passer
 » d'autres réglemens pour faciliter leur
 » émigration; en surchargeant enfin,
 » le prix auquel on avait obtenu jus-
 » qu'alors les nouvelles appropriations
 » de terre.

» Il a suspendu le cours de la justice,
 » en refusant son consentement aux loix
 » qui établissaient le pouvoir judiciaire.

» Il a rendu les juges dépendans de
 » sa volonté seule, en mettant leurs

» offices sous sa main, & se rendant
 » maître du paiement de leurs gages.

» Il a créé une multitude de nouveaux
 » offices, & il a envoyés dans l'Amé-
 » rique des essaims d'employés, pour
 » surcharger les peuples, troubler leur
 » tranquillité, & dévorer leurs sub-
 » sistances.

» Il a entretenu en temps de paix
 » des armées parmi nous, sans le con-
 » sentement des corps législatifs.

» Il a voulu rendre le pouvoir mili-
 » taire indépendant & même supérieur
 » à la loi civile.

» Il a combiné avec d'autres * les
 » moyens de nous soumettre à une ju-
 » risdiction étrangère à notre consti-
 » tution, & inconnue à nos loix, en
 » donnant son consentement à des actes
 » de leur prétendue législation, qui
 » ont eu pour objet de loger dans nos
 » maisons, des gens de guerre armés.

* Les membres du Parlement.

»
 » fo
 » au
 » A
 »
 » to
 »
 » no
 »
 » du
 » no
 »
 » me
 » ter
 »
 » gla
 » (le
 » go
 » ge
 » éte
 » à
 » po
 » me
 » lon

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 433

» De les mettre à couvert par des
» formes illusoires, des peines dûes
» aux meurtres qu'ils commettraient en
» Amérique :

» De détruire notre commerce dans
» toutes les parties du monde :

» De nous imposer des taxes sans
» notre consentement :

» De nous priver dans plusieurs cas
» du privilège naturel d'être jugés par
» nos pairs :

» De nous transporter au - delà des
» mers, pour y être jugés sur de pré-
» tendus délits :

» D'abolir le système des loix An-
» glaises, dans une province voisine
» (le Canada), en y établissant un
» gouvernement arbitraire, & prolon-
» geant à son gré les bornes de son
» étendue, afin qu'elle pût servir tout
» à la fois d'exemple & d'instrument
» pour faire passer le même gouverne-
» ment arbitraire dans les autres co-
» lonies :

» De nous enlever nos chartres , de
 » supprimer nos meilleures loix , &
 » de changer jusques dans ses bases
 » notre gouvernement :

» De suspendre notre propre législa-
 » tion , en s'investissant eux - mêmes
 » du pouvoir de nous donner des loix
 » dans tous les cas quelconques.

» Il a lui-même abdiqué le gouver-
 » nement des états de l'Amérique , en
 » nous déclarant hors de sa protection ,
 » & en nous faisant la guerre.

» Il a ravagé nos côtes , détruit nos
 » ports de mer , brûlé nos villes , &
 » fait couler le sang des peuples Amé-
 » ricains.

» Maintenant il a fait transporter
 » de grandes armées d'étrangers mer-
 » cenaires , pour consommer l'ouvrage
 » de la tyrannie , de la désolation &
 » de la mort , qu'il avait commencé
 » par des recherches de cruauté & de
 » perfidie , dont on voit peu d'exemples
 » dans les siècles de barbarie , & trop

» in

» vi

»

» pl

» le

» de

» or

»

» &

» s'

» ne

» in

» la

» m

» to

» se

»

» ne

» tr

» de

» re

» or

»

» m

SUR LES ANGLO-AMÉRICAINS. 435

» indignes du chef d'une nation ci-
» vilisée.

» Il a forcé nos compatriotes pris en
» pleine mer, à porter les armes contre
» leur pays, à devenir les bourreaux
» de leurs frères, & de leurs amis,
» ou à recevoir d'eux la mort.

» Il a excité parmi nous des divisions
» & des soulèvemens domestiques : il
» s'est efforcé de faire soulever contre
» nous les peuples de nos frontières,
» impitoyables Sauvages, qui ne font
» la guerre qu'en massacrant indistincte-
» ment les personnes de tout âge, de
» tout sexe & de toute condition, qui
» se trouvent exposées à leur fureur.

» A chacun de ces degrés d'oppression,
» nous lui avons adressé des remon-
» trances dans les termes les plus mo-
» dérés : nos demandes réitérées n'ont
» reçu d'autre réponse que de nouveaux
» outrages.

» Un Roi dont le caractère n'est
» marqué que par des actes de tyrannie,

» ne doit pas gouverner un peuple
» libre.

» Quant à nos frères de la Grande-
» Bretagne, nous les avons avertis
» fans cesse des entreprises injustes de
» leur parlement, pour étendre sur nous
» une juridiction illimitée.

» Nous leur avons rappelé les cir-
» constances de nos émigrations & de
» notre établissement en Amérique.

» Nous en avons appelé à leur jus-
» tice, à leur magnanimité, les con-
» jurant, au nom de l'amitié sincère
» & de la tendre fraternité, de désa-
» vouer des usurpations qui devaient
» détruire entre eux & nous toute union
» & toute correspondance : ils se sont
» aussi montrés sourds à la voix de la
» nature & de l'équité ; c'est ce qui
» nous force de céder à la nécessité qui
» met une séparation entre eux & nous,
» de les regarder désormais comme le
» reste des hommes, nos ennemis en
» guerre & amis dans la paix.

T. . .
euple
ande-
vertis
es de
nous
cir-
& de
e.
jus-
con-
cère
léfa-
ient
nion
font
le la
qui
qui
ous,
e le
en

SUR LES ANGLO-AMÉRICIANS. 437

» A CES CAUSES, nous, les repré-
» sentans des États-unis de l'Amérique,
» assemblés en congrès général, invo-
» quant le Juge suprême de l'univers,
» en témoignage de la droiture de nos
» intentions, publions au nom & par
» l'autorité du bon peuple de ces États,
» & déclarons solennellement qu'ils sont
» & doivent être de droit, États libres
» & indépendans; que leurs habitans
» sont & demeurent absous du serment
» de fidélité à la couronne Britannique,
» & que tout lien politique entr'eux &
» la Grande-Bretagne, est & doit être
» rompu; qu'ils sont en droit de faire
» ou la guerre ou la paix, contracter
» des alliances, établir un commerce,
» & faire tels & tous autres actes &
» traités que des États indépendans peu-
» vent faire de droit.

» Et pour soutenir cette déclaration,
» nous mettons notre confiance dans la
» protection divine, & nous engageons
» les uns envers les autres, nos fortunes,

» nos vies & ce que nous avons de plus
 » cher & de plus sacré ; l'honneur *.

» Signé par ordre & au nom du
 » Congrès, JOHN HANCOCK, *président* ;
 » CHARLES THOMPSON, *secrétaire* ».

On pouvait craindre que les puissances Européennes, jalouses de leur autorité, ne voulussent pas reconnaître celle de cette nouvelle république. Cependant le congrès général, étant autorisé par les assemblées des provinces, à contracter des alliances avec les puissances étrangères, nomma dès - lors Silas Déane, l'un des délégués de la colonie de Connecticut, son délégué à la cour de France, & Artur Lée, à la cour de Madrid.

Il était sans doute un jour marqué dans les destins du monde, où les rapports qui enchaînaient à l'Angleterre la

* Les principes les plus hardis de cette déclaration, paroissent tirés du Mémoire du docteur Price, & de la brochure de Samuei Adams, intitulée : *Sens commun*.

SU
 vast
 nale
 lofo
 étai
 les
 disc
 leme
 figu
 prop
 éten

L
 pren
 délé
 l'ind
 proc
 cont
 d'all
 dans
 cée
 le pl
 bert
 son
 hom

vaste étendue de l'Amérique septentrio-
 nale, devaient s'anéantir; & les phi-
 losophes soutenaient que ce grand jour
 était venu. Il avait été prédit dans
 les *factums* Américains, & dans les
 discours de quelques membres du par-
 lement. Les états de l'Amérique devaient
 figurer à leur tour dans l'univers, à
 proportion de leur force & de leur
 étendue.

LA province de Virginie avait la
 première donné des instructions à ses
 délégués au congrès, pour déclarer
 l'indépendance. Cette déclaration fut
 proclamée dans toute les parties du
 continent, au milieu des transports
 d'allégresse. La Nouvelle-Yorck, qui,
 dans ce moment même, était mena-
 cée d'invasion, fut celle où l'on montra
 le plus grand enthousiasme pour la li-
 berté. Washington s'y était rendu, &
 son armée était forte de vingt-huit mille
 hommes. L'acte d'indépendance fut lu

Cette dé-
 claration est
 reçue avec
 acclamation
 dans toutes
 les provin-
 ces, & l'on
 y travaille à
 former de
 nouvelles
 loix.

le 10 juillet, dans la ville de New-Yorck, à la tête de chaque brigade : il excita les plus vives acclamations. Dans le premier moment d'ivresse, le peuple courut en foule à la place publique, fit retentir jusqu'au ciel les cris de la liberté, environna la statue équestre du Roi Georges, qui avait été érigée en 1770, la renversa, brisa le piédestal, & le métal dont elle était formée, fut employé à des instrumens de mort. On ordonna qu'il en serait fait des bal'es, qui furent distribuées aux troupes continentales. Les habitans du Nouveau-Jersey, montrèrent le même zèle, & les réjouissances durèrent plusieurs jours dans les deux Carolines.

On a vu déjà que les habitans de la Caroline méridionale, accusant de lenteur le congrès général, avaient devancé, dans leurs délibérations, la déclaration d'indépendance, & s'étaient donnés des loix. Toutes les provinces, à leur exemple, se hâ-

SV
tère
ven
par
con
fait
Ces
des
ne
rég
l'in
l'A
lièr
tiv
der
con
éca
go
gle
fav
po
pr
Br

tèrent de former des comités ou conventions, à l'effet de régler la forme particulière de leur gouvernement, conformément à l'idée que l'on se faisait du droit public & de la liberté. Ces conventions étaient composées des citoyens les plus éclairés, & l'on ne pouvait attendre d'eux que des réglemens capables d'assurer à jamais l'indépendance & la prospérité de l'Amérique. Ils s'assemblèrent régulièrement dans les provinces respectives; leur travail s'avancait rapidement. On ne négligeait rien pour consolider la liberté publique, & écarter l'effet des projets & des négociations artificieuses de la cour d'Angleterre. Ces momens n'étaient pas favorables à la promulgation des pleins pouvoirs des frères Howe, & des promesses ou des menaces du monarque Britannique.

FIN du VI.^e Livre, & du Tome I.^{er}

